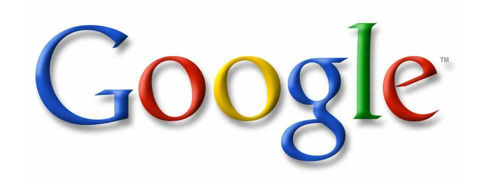
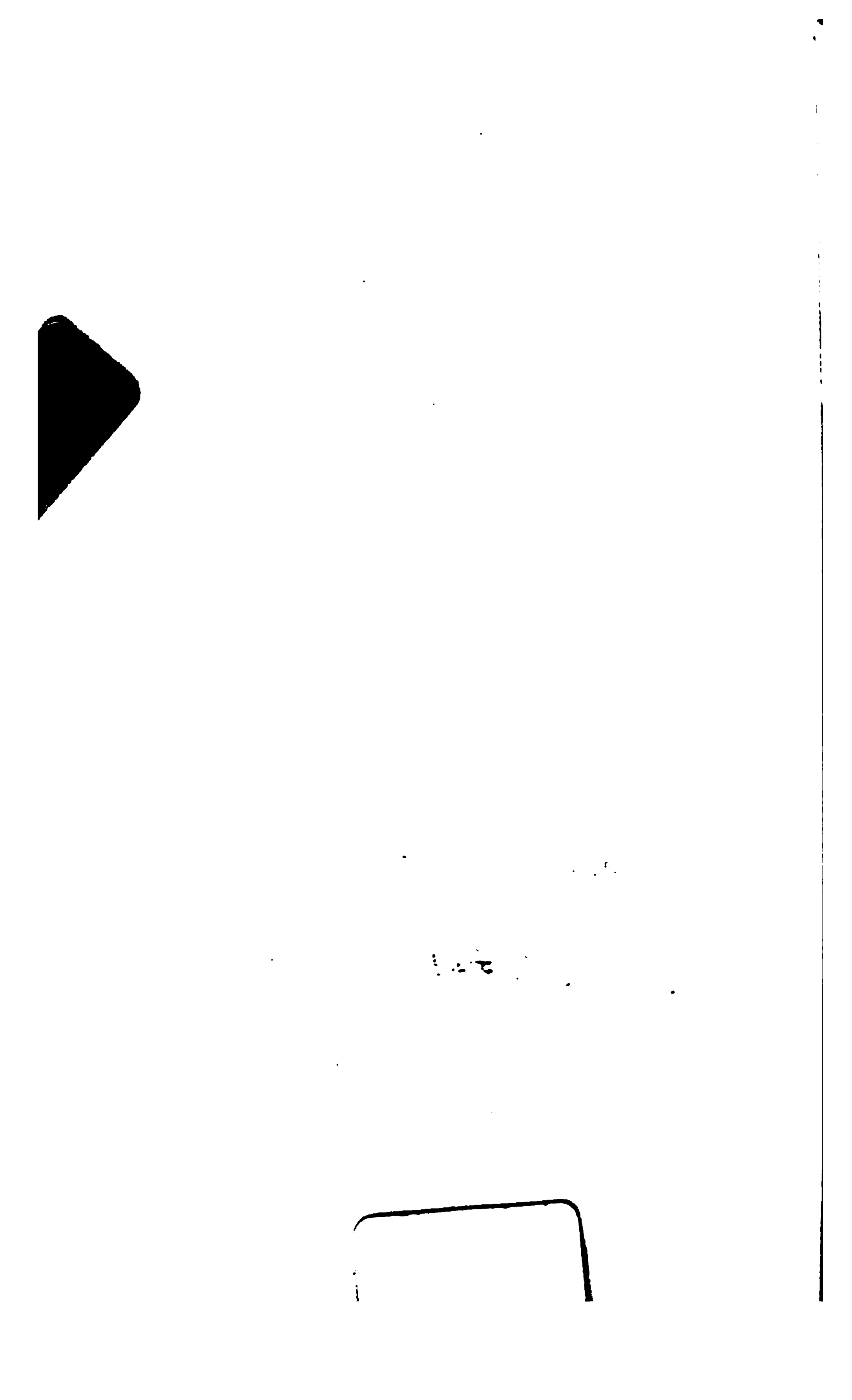



SOCIETE : DES : ANCIENS : TEXTES : FRANCAIS
MDCCC LXXV



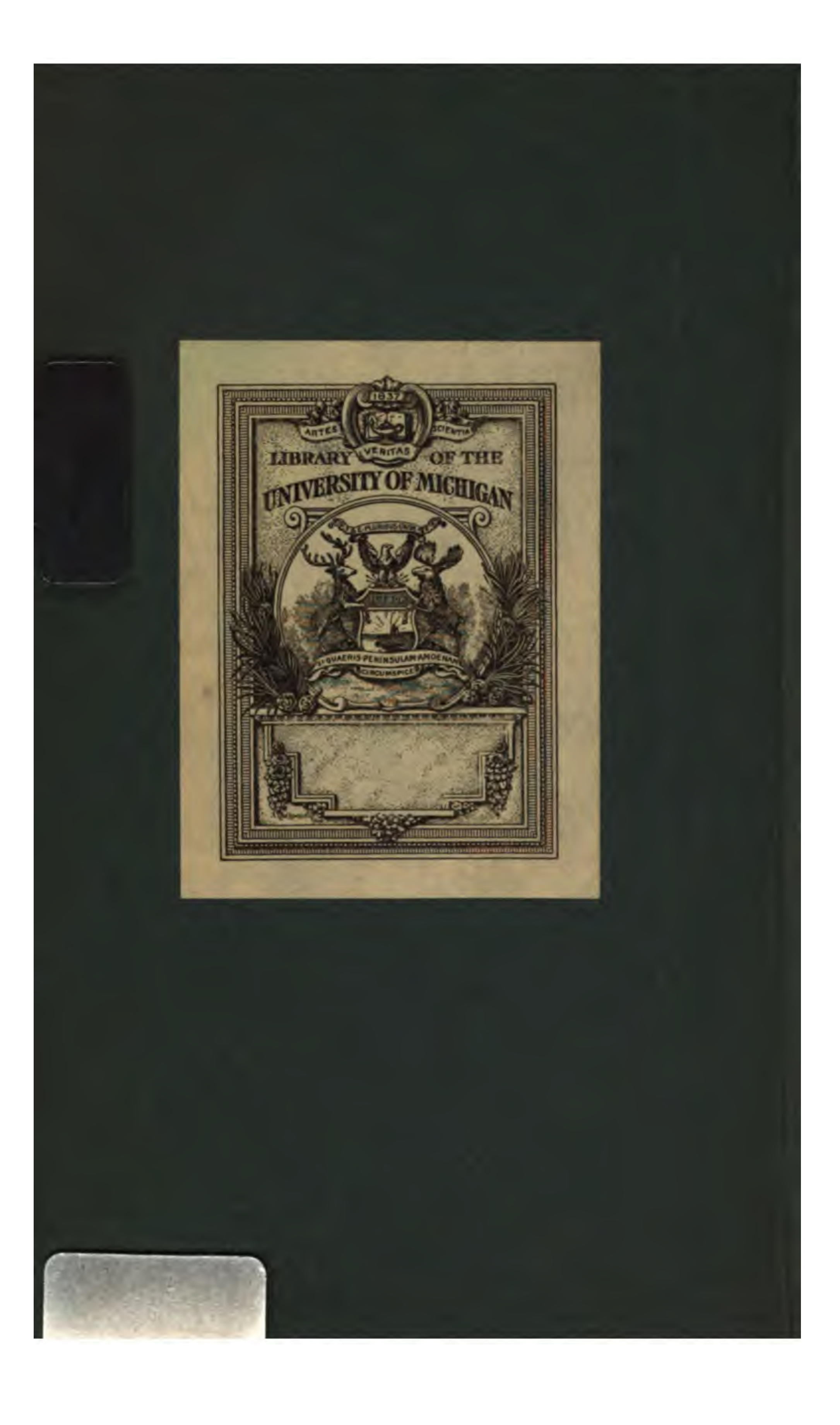
SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

GUILLAUME DE LA BARRE

ROMAN D'AVENTURES



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

GUILLAUME DE LA BARRE

ROMAN D'AVENTURES

Le Puy, imprimerie de R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

GUILLAUME DE LA BARRE

ROMAN D'AVENTURES

PAR

ARNAUT VIDAL DE CASTELNAUDARI

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE

APPARTENANT A Mgr LE DUC D'AUMALE

PAR

PAUL MEYER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET Cie

RUE JACOB, 56

M DCCC XCV

Publication proposée à la Société le 2 mai 1894.

Approuvée par le Conseil dans sa séance du 20 juin 1894, sur le rapport d'une Commission composée de MM. Paris, Picot et de Ruble.

Commissaire responsable :
M. G. Paris.

Aquest libre fe .N. Ar. Vidal del castel nou darri de las aventuras de mossenh G. de la barra

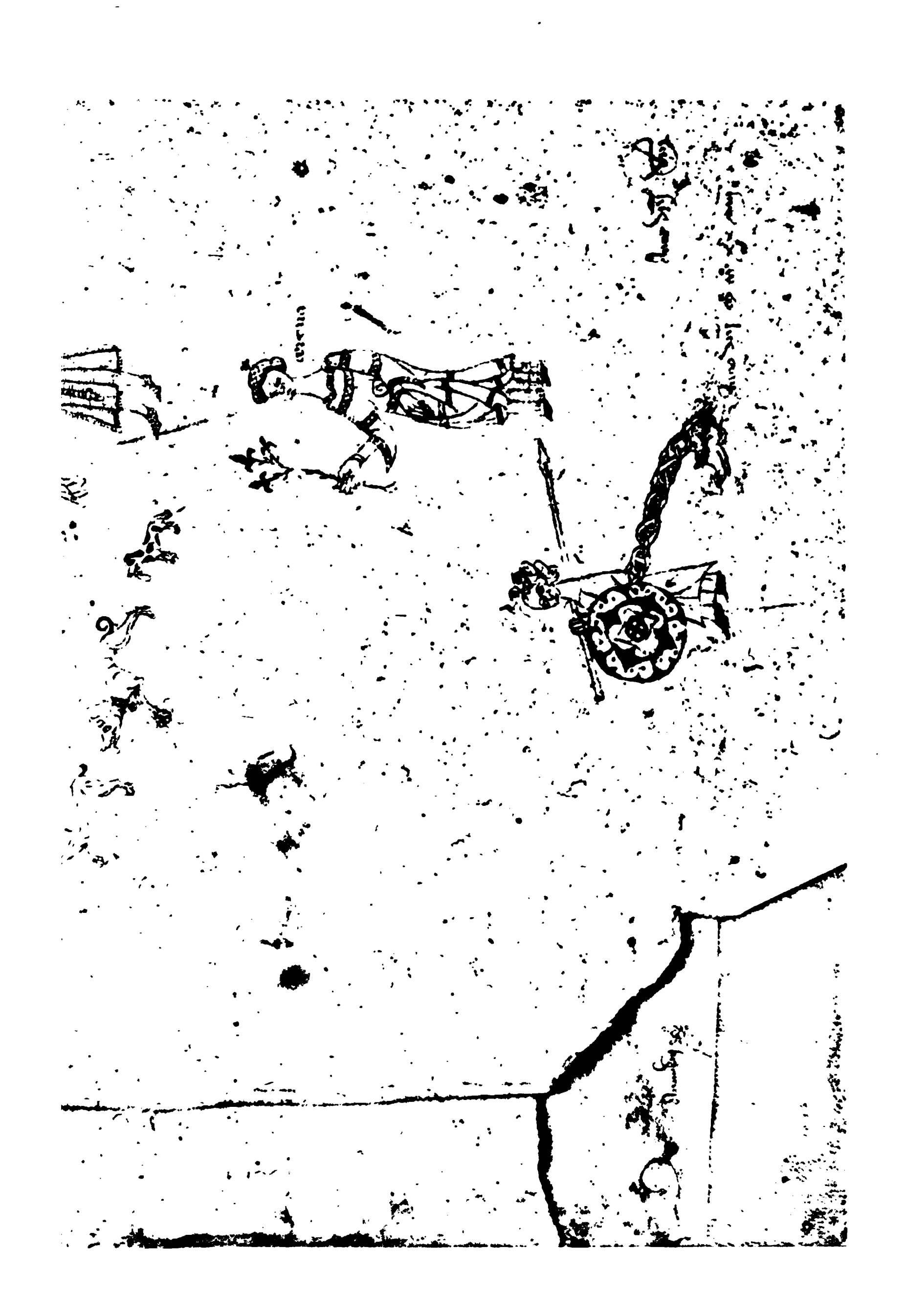
En una terra lay dungria
Ac .i. rey quera desuria
A nes de nom lo rey de la terra
L eygualo ester lonc temps ses guerra
E laysset so filh baron
S avi e franc e plasentier
J ove serne en era .xx. ans
E seron quel era [illegible]
E l fo de totz los [illegible] mipliers
C ane fo de natural [illegible]
Q ne lunha re no saub mal far
Q nes fon [illegible] darmas forsar
E de far plasers a sos amics
E majors saub esser plazer
E menar vida de senhor
[illegible]

E l reys Jovet [illegible]
E fetz lur encara del
E si era .i. gran festa
M as quan los vic [illegible]
E moult del castel [illegible]
D os el palatz en .i. [illegible]
E l baro gran [illegible]
D enzron tals fuy en cel jarzi
E l reys Jovet mandet cels [illegible]
D one tals [illegible]
E cascus dels [illegible] noy [illegible]
L aire paladi qui mais [illegible]
E l reys ester [illegible] que nos [illegible]
E [illegible] quels [illegible] saludietz
E [illegible] fon [illegible]
[illegible]

A nel fon gent cors no aub cinda
L effant esser senes fizansa
. . an . ij . ans . iij . ans . o . iiij .
E quant ac dels ans . xxiiij .
C ur li noble de la Ciutat
D e la terra son [illegible]
A nab luy deuesson los cossells
E ja negus nos meraueilh
A nel noble baron pus de . xx .
E jent gran el mes subtil
D erson fon pouc e semblan
C astus baron austan
D ins lo palaitz del senhor rey
E e lau[illegible] jou nos [illegible]
E vays quels fa [illegible] bel [illegible]

E fugist [illegible] fezer estuc
D e cum nayss [illegible] son [illegible]
E e Amirane dos [illegible] franca
D els nobles tan empels leual
E tan los razo comensal
P arcuin longuit [illegible] luy
E lay nos [illegible] [illegible] bray
D els aquilhers in dels [illegible]
A s tant plimens daquels [illegible]
A ue volgro los razo mostrar
A l senhor rey e propausar
E nayssi cum [illegible] dis
D euen lo reys [illegible] mostra
D ostre faire cuy Dieus [illegible]







INTRODUCTION

C'est en 1866 que l'unique manuscrit des « Aventures de monseigneur Guillaume de la Barre » s'est trouvé pour la première fois entre mes mains. Il appartenait en ce temps à un bibliophile de Lyon, M. le marquis H. de La Garde [1], qui, voulant s'en défaire, l'avait confié à un libraire bien connu des amateurs de beaux livres, M. Potier. Celui-ci, sachant que je m'intéressais à la littérature provençale, voulut bien me communiquer le manuscrit, à condition de lui en faire une courte description pour un de ses catalogues. Ayant reconnu sans peine que le roman de Guillaume de la Barre était non seulement inédit, mais même, jusqu'à ce moment, complètement inconnu, je demandai à M. de La Garde la permission, qui me fut gracieusement

1. M. le marquis de La Garde est mort il y a quelques années. La meilleure partie de sa bibliothèque a été vendue à Paris en 1889 (12 et 13 avril, catalogue de 268 numéros, chez Labitte). Le reste a été vendu à Lyon.

accordée, d'en publier un résumé, accompagné des recherches littéraires et philologiques que le sujet comportait. Cette notice parut, en 1867 et 1868, dans la *Revue de Gascogne*, et fut tirée à part sous ce titre : *Guillaume de la Barre, roman d'aventure composé en 1318 par Arnaud Vidal de Castelnaudary; notice accompagnée d'un glossaire, publiée d'après le manuscrit unique, appartenant à M. le marquis de La Garde, par Paul Meyer* (Paris, librairie Franck, 1868. In-8°, 47 pages) [1].

Sachant que le manuscrit devait être prochainement vendu et craignant qu'il allât s'enfouir dans quelque bibliothèque privée où il eût été difficile de le consulter, j'avais eu soin d'en prendre une copie complète. C'est d'après cette copie que je publiai, en 1874, dans mon *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français* (pp. 127-130), environ 300 vers du poème.

Le manuscrit du marquis de La Garde fut vendu aux enchères en 1869 [2]. Il fut adjugé, pour le prix de 1120 francs, au libraire Potier pour Mgr le duc d'Au-

1. Bien que ce titre soit aussi clair que possible, certains bibliographes, se copiant les uns les autres, ont été répétant que j'avais publié le roman de Guillaume de la Barre. Cette assertion était au moins prématurée. J'ai eu plus d'une fois, mais sans grand succès, à la démentir (*Romania*, VII, 446, XX, 632, etc.).

2. Potier l'avait compris dans le catalogue d'une assez belle collection de manuscrits et de livres imprimés qu'il était chargé de vendre : *Catalogue des livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, composant la Bibliothèque de M. S. G**** (Germot). Paris, Potier, 1869. La vente eut lieu le 22 mars et jours suivants. Le manuscrit de M. de La Garde y est décrit sous le n° 144.

male, et fait maintenant partie des admirables collections qui forment le Musée Condé à Chantilly. Avec sa bienveillance accoutumée, l'illustre fondateur et propriétaire de ce Musée a bien voulu m'autoriser à publier le poème dont il possède le seul manuscrit connu, et à prendre les négatifs d'après lesquels ont été faits les fac-similé qui ornent la présente édition.

I. — Description du manuscrit.

Le manuscrit du Musée Condé n'est point un livre de luxe : il est de modeste apparence. Toutefois, envisagé au point de vue purement matériel, il se recommande par l'état d'intégrité dans lequel il nous est parvenu. Il a conservé, je ne dirai pas sa reliure, car, à proprement parler, il n'est pas relié, mais sa couverture originelle, et cette couverture nous révèle, comme on le verra plus loin, certains faits intéressants. C'est un petit in-folio, de quarante feuillets, en papier très grossier, ayant en moyenne 315 millimètres de hauteur sur 230 de largeur. Chaque page est à deux colonnes et renferme trente à trente-deux vers. L'écriture a tous les caractères de la cursive, ou lettre de cour, usitée dans les documents administratifs ou judiciaires du Midi pendant la première moitié du XIVe siècle. Cette écriture n'est sûrement pas celle de l'auteur : il y a quelques fautes et diverses omissions qui

excluent cette hypothèse : c'est une copie, mais une copie qui peut avoir été faite directement sur l'original, et en tout cas ne saurait être postérieure de beaucoup à la composition du poème, qui est daté, en ses derniers vers, de l'année 1318. Il semble même qu'on soit autorisé à préciser davantage, et qu'on puisse, sans trop de témérité, rapporter la copie aux environs de l'année 1324. En effet, entre divers essais de plume tracés sur un feuillet collé à l'intérieur de la couverture, à la fin du volume, on lit ces mots : *Anno Domini* M. *ccc. xxiiij*[1]. Sans doute ce n'est point la date du manuscrit, d'autant plus que l'écriture n'est pas du tout celle du copiste qui a transcrit le poème : c'est l'écriture d'un autre scribe qui s'essayait à tracer des formules d'actes. Mais le fait que ce scribe écrivait, pour ainsi dire inconsciemment, la date de 1324, semble bien indiquer qu'il avait cette année-là le manuscrit entre les mains. La date de la copie serait donc très rapprochée de celle de la composition. L'écriture, comme on en pourra juger par le fac-similé photographique de la première page, ne contredit pas cette hypothèse[2].

Sur le feuillet de papier où se lit la date de 1324, se remarquent encore quelques dessins à la plume exécutés par une main assez habile. Ces dessins ne sont pas dénués d'intérêt. Je les décrirai sommairement : le lecteur pourra contrôler ma description

1. Voir la deuxième planche, au coin droit du bas.

2. La reproduction a été légèrement réduite pour pouvoir prendre place, pliée en deux, dans le volume.

à l'aide du fac-similé placé au commencement du présent volume. Vers le haut du feuillet, trois personnages. Celui de gauche est un guerrier portant sur l'épaule une lance et au bras gauche un large bouclier rond. Il conduit un chien en laisse. Celui du milieu est un chevalier armé de toutes pièces, à la mode du XIVe siècle. Il a un casque surmonté d'un haut cimier et porte la lance sous le bras. La housse du cheval et le bouclier sont armoriés : une croix de couleur sur écu de métal. A droite, enfin, un personnage en costume civil et portant une couronne. Il gesticule comme s'il prononçait un discours. Le nom ELENDUS (l'*n* et le *d* conjoints) est écrit en capitales onciales sur son corps. Au dessous, un animal fantastique, qui semble être un lion chinois. Au-dessous encore, un personnage aux cheveux très ébouriffés, en costume civil, tenant de la main gauche un gant, de la droite une sorte de cerceau orné de fleurs de lys (?) dont je ne devine pas l'usage ; à côté on lit en cursive du commencement du XIVe siècle : *lo comte de Foys*. Devant lui, deux chiens poursuivent un animal, je ne sais lequel, peut-être un lièvre de dimensions gigantesques : les pattes de devant sont plus courtes que celles de derrière. Vers le bas, un homme portant un large bouclier arrondi d'apparence tartare. Au-dessus, une femme habillée à la chinoise, robe à manches pagodes, larges pantalons d'où sortent des pieds très exigus [1]. Elle tient en sa main droite

1. La représentation de figures exotiques de ce genre n'est pas

une branche qui se termine par trois fleurs de lys; à côté on lit *Cerena*. Ce nom et celui d'*Elendus* sont bien connus dans la littérature romanesque du midi de la France et de la Catalogne. *Eledus* et *Serena* sont les héros d'un poème provençal encore inédit dont on possède un manuscrit incomplet, qui, longtemps conservé à la Bibliothèque de Stockholm, est entré, par voie d'échange, en 1872, à la Bibliothèque nationale [1]. Le texte que nous offre ce manuscrit est, à la vérité, plutôt français que provençal; c'est proprement une traduction, qui, toutefois, laisse souvent transparaître les formes provençales de l'original [2]. Le roman d'Eledus et Serena est cité par Matfré Ermengau, dans le *Breviari d'amor*, composé en 1289, comme un exemple d'amour légitime aboutissant au mariage [3]. Un demi-siècle plus tard, deux vers, qui semblent

sans exemple. Des lions et des dragons chinois sont sculptés à l'intérieur de la cathédrale de Bayeux; voy. Ruprich-Rohert, l'*Architecture normande aux* XIe *et* XIIe *siècles*, pl. CLIX, CLX et CLXI. Après le voyage de Marco Polo des figures imitées de l'art chinois se rencontrent de temps à autre dans les manuscrits. On peut voir, dans le recueil de la *Palæographical Society*, 1re série, n° 150, l'image très caractéristique d'un khan de Tartarie. L'original est un manuscrit exécuté en Italie, probablement à Gênes, dans la seconde moitié du XIVe siècle (Musée Britannique addit. 27695).

1. Nouvelles acquisitions françaises, 1949.

2. Le début et la fin de ce poème ont été cités, d'après le catalogue des manuscrits de Stockholm, dans l'*Histoire littéraire* (XXII, 789). Ce roman a jusqu'à présent été considéré comme français. Il y a plusieurs années toutefois que M. Suchier m'a fait remarquer qu'il était traduit du provençal.

3. Voici les vers, d'après l'édition publiée par la société archéo-

avoir appartenu au même roman, sont cités dans les *Leys d'amors* (III, 226) :

Le cer, can vay jazer, Serena
Rigota son cap e penchena [1].

Vers le même temps, un poète catalan, En Torrelha, décrivant le harnachement magnifique d'un palefroi, nous dit que sur les arçons d'ivoire étaient peintes des scènes tirées des romans de Floire et Blancheflor, d'Iseut, de Tristan,

E de Serena e d'Eldus [2] (*lire* Eledus).

Dans les premières années du xve siècle, un autre poète catalan, Andreu Febrer, le traducteur de la *Divine Comédie*, fait l'éloge d'une dame

logique de Béziers :

Per esta razo issamen
Se fa matremoni soen;
Don lo fis amans Eledus,
Filhs del pros comte Manimus,
Serena, sa doss' amia,
Filha del-rei de Jubia (*lis.* Tubia),
Ac per molher per est'amor,
Segon que dizo li auctor.

Le v. 32647 est emprunté au poème même d'Eledus et Serène; on le retrouve dans le morceau cité par l'*Histoire littéraire* (XXII, 790, v. 12).

1. Je n'ai pas réussi à retrouver ces deux vers dans le manuscrit du poème, qui, du reste, est incomplet.

2. Milà y Fontanals, *Poètes catalans. Les noves rimades; la codolada* (Publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1876), p. 12.

Qui de valor e de granda proesa
Val mays qu'Isolt ne Serena la blanca [1].

A ces divers témoignages vient maintenant s'ajouter celui que nous fournit le manuscrit de *Guillaume de la Barre*. On a remarqué qu'aucun n'est plus ancien que la fin du XIIIe siècle. Le poème lui-même, autant que j'en ai pu juger par une rapide lecture, ne doit pas être antérieur au milieu du même siècle.

Sur la face intérieure de la feuille de parchemin qui recouvre le volume ont été écrits, vers le milieu du XIVe siècle, semble-t-il, ces vers qui paraissent empruntés à quelque poème moral :

Mans homs ay vitz que dizo be folia
Per trop parlar; e cre may lor valria
Que tenguesso la leng' entre las dens
Que qu'en dizo desplazer a las gens.
Qui trop parla, vos dic per veritat,
No pot esser .j. mot no li escap
De fol parlar, e pus penedra se,
Mays, quan dit es, penedre nol val re [2].

Les vers de dix syllabes accouplés deux à deux sont assez rares dans la poésie provençale, et les

1. *Revue des langues romanes*, 2e série, V, 77.

2. « J'ai vu bien des hommes qui disent folie par trop parler; et je crois que mieux leur vaudrait tenir la langue entre les dents que dire aux gens des choses déplaisantes. Qui parle trop, je vous le dis en vérité, ne peut manquer de laisser échapper quelque folle parole : il s'en repentira ensuite; mais, la chose dite, le repentir ne sert de rien. »

exemples qu'on en a sont tous du XIVe siècle ou de la seconde moitié du XIIIe. Il n'y a rien dans ceux-ci, qui indique une époque plus ancienne.

Enfin, sur la face extérieure de la même feuille de parchemin sont dessinées, au simple trait, trois vaches. Je ne saurais dire si ces dessins nous représentent un souvenir quelconque des armes de Béarn. On sait, du reste, qu'au commencement du XIVe siècle, les deux vaches de gueules, clarinées d'azur, de Béarn, faisaient partie des armes du comte de Foix, et la représentation d'un personnage censé représenter ce seigneur donnerait à supposer que le manuscrit aurait appartenu sinon au comte lui-même (qui serait Gaston II, le père de Gaston Phœbus), du moins à un membre de sa famille ou à un de ses familiers [1]. Mais c'est là une supposition très incertaine.

II. — L'AUTEUR DU ROMAN.

Le roman de Guillaume de la Barre est médiocre, en tant qu'œuvre littéraire, mais il mérite l'attention de l'historien de la littérature comme du philologue par des mérites assez rares. D'abord, il est exactement daté, ce qui augmente singulièrement sa valeur comme texte de langue, et de plus ce

1. Le manuscrit n'est pas assez beau pour qu'on puisse affirmer qu'il a appartenu à un grand personnage.

texte est assez correct, nous ayant été conservé par une copie de très peu postérieure à la date de composition. Puis, nous en connaissons l'auteur : nous le connaissions même avant la découverte du poème. C'est, comme l'indique la rubrique initiale, Arnaut Vidal de Castelnaudary, qui fut le premier lauréat des Jeux floraux de Toulouse. La poésie qui lui valut la violette d'or est un serventois en l'honneur de la vierge Marie, qui, dans les manuscrits que possède encore l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, est précédé de cette rubrique : *Cirventes loqual fe N'Arnautz Vidal dal Castel nou d'Arri, e gazanhet ne la violeta d'aur a Toloza, so es assaber la primiera que s'i donet; e fo en l'an M. CCC XXIV.* Le docteur Noulet, qui l'a publié en tête de son recueil intitulé *Les Joyas del gay Saber* [1], rapporte à ce propos l'extrait ci-après d'un des registres de l'ancienne académie toulousaine. « E l'autre jorns apres, so fo le tres de may, « festa de Senta Crotz, jutjero en public e donero « la joya de la Violeta a mestre Ar. Vidal de Cas- « tel nou d'Arri, loqual, aquel meteys an, de fag, « creero doctor en la gaya sciensa per una novela « canso que hac fayta de Nostra Dama [2]. » Cette

1. Toulouse, 1849 in-8°. — Cette poésie a été réimprimée dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, 4° édit., col. 359.

2. Le document d'où ces lignes sont extraites a été publié en grande partie par M. Chabaneau dans la note 37 du tome X de la nouvelle édition de Dom Vaissète (*Origine et établissement des jeux floraux*). Le passage cité ci-dessus se lit à la page 183, col. 2, de ce volume.

novela canso ne nous a pas été conservée. A en juger par la précédente, la perte n'est pas grande.

Arnaud Vidal n'était plus un débutant lorsqu'il obtint la violette d'or, puisque, six ans plus tôt, il avait achevé le poème qui voit le jour actuellement pour la première fois. Les derniers vers de ce poème nous permettent d'ajouter une notion importante au peu que nous savions de sa carrière poétique. Il adresse, en effet, son œuvre à un noble baron, dont il fait un pompeux éloge, qui se nommait Sicart de Montaut et résidait à Auterive. Montaut et Auterive sont deux communes de l'arrondissement de Muret, situées à une quinzaine de kilomètres l'une de l'autre. Plusieurs membres de la famille de Montaut, qui possédait Auterive et autres lieux situés dans le sud du comté de Toulouse, ont porté le nom de Sicart. Le premier figure plusieurs fois dans le poème de la croisade albigeoise [1]. Il était partisan de Simon de Montfort. Celui-là et son fils paraissent de 1230 à 1272, dans un assez grand nombre d'actes publiés par D. Vaissète [2]. Il n'est pas facile de les distinguer l'un de l'autre, puisque la date de la mort du père nous est inconnue.

1. Voir la table de mon édition, t. II.

2. T. III de l'ancienne édition, tome VIII de la nouvelle. Voir l'*index onomasticus* de cette dernière édition, à MONTEALTO (Sicardus de). M. Molinier, qui a rédigé cet index, pense qu'il s'agit de Montaut dans l'Ariège, identification qui pourrait, à la rigueur, se fonder sur une pièce du Trésor des chartes que M. Molinier analyse ainsi (col. 1929, nº CCXCVIII) : « 6 juin 1245, Raimon VII mande à Roger, comte de Foix, de remettre à Sicard de Montaut la terre qu'il donna jadis en commande à son père, à Saverdun. »

Enfin, un troisième Sicart de Montaut est mentionné par La Chenaye-Desbois et Badier[1] d'après deux actes, l'un de 1333, l'autre de 1346. Il y en eut même un quatrième, qui vivait au temps de Charles V, mais dont nous n'avons point affaire. Évidemment celui que notre Arnaut Vidal considérait comme son protecteur, a dû être le second ou le troisième du nom.

Arnaut Vidal exerçait-il une profession, comme c'était le cas de beaucoup de ses confrères en poésie au XIVe siècle[2]? Nous l'ignorons. Toutefois le titre de « mestre » qui lui est attribué dans l'un des textes cités plus haut donnerait à croire qu'il avait fait ses études en quelque Faculté. Et, d'autre part, la lecture de son roman révèle chez lui des habitudes qui sont celles d'un homme de loi. Il en a le style, on le verra plus loin; il en a aussi le formalisme. Ainsi, lorsque le roi de la Serre confie à

On pourrait, en effet, croire que cette terre était dans le comté de Foix, par conséquent dans l'Ariège; mais, si l'on se reporte à l'acte lui-même (Teulet, *Layettes du Trésor*, II, n° 3355), on voit que la terre était située dans le diocèse de Toulouse.

1. *Dictionnaire de la noblesse*, 3e édit. (Paris, Schlesinger, 1869), XIV, 92. Cet ouvrage ne mérite pas une confiance absolue, et j'aimerais avoir à citer quelque autre autorité; cependant, j'ai pu vérifier que ce qu'on y lit sur le premier Sicart de Montaut et sur le second, quoique incomplet, n'est pas inexact.

2. Guillaume Molinier, auteur de la première rédaction des *Leys d'amors*, était « savis en dreg »; Barthélemy Marc, qui prit une certaine part à ce travail, était « doctor en leys » (Chabaneau, dans les notes de la nouvelle édition de D. Vaissète, X, 184); Cavalier Lunel, de Montech, dont les poésies ont été publiées par M. Ed. Forestié (Montauban, 1891), était docteur ès loïs et official de Montauban.

Guillaume de la Barre le gouvernement de son royaume, un notaire vient rédiger la procuration donnée à ce dernier (v. 2724). Et quand Guillaume est accusé de trahison, on a soin de le faire citer par quatre fois, selon l'usage des tribunaux ecclésiastiques, avant de procéder contre lui par voie coercitive (v. 2921). Ce sont là des indices auxquels on ne saurait refuser une certaine valeur. A une époque où la poésie ne suffisait plus à faire vivre ceux qui la cultivaient, il n'est nullement surprenant que le même homme ait composé des romans et rédigé des actes publics ou privés.

Il est temps maintenant d'aborder l'examen du poème. Ce n'est pas l'œuvre d'une imagination puissante, et le style en est faible. Toutefois, on y rencontre des scènes qu'on a vues ailleurs et qui suggèrent d'intéressants rapprochements. J'en donnerai d'abord une analyse assez détaillée.

III. — ANALYSE DU ROMAN.

En une terre située par delà la Hongrie vivait un roi nommé le roi de la Serre, qui, après un règne long et paisible, laissa son royaume à son fils, jeune homme de vingt ans et à tous égards accompli. Le nouveau roi mena pendant quatre ans une vie oisive. Au bout de ce temps, les nobles de la cité résolurent de tenir conseil avec lui. Au nombre de plus de mille, ils se réunirent dans le palais, et là, deux d'entre eux, prenant la parole

au nom de tous, conseillèrent au jeune souverain de demander en mariage la fille du roi d'Angleterre. Le conseil fut agréé, et deux barons, Chabert le Roux et Guillaume de la Barre, furent chargés de l'ambassade. Ils partirent en grand équipage, accompagnés de cinquante hommes de bonne naissance, outre les valets, et menant avec eux vingt sommiers chargés d'or et d'argent. Ils se rendirent à un port de mer où ils s'embarquèrent. Après une traversée de trente jours ils arrivèrent à un port appartenant à un seigneur de Malléon, qui exigeait des chrétiens un droit de péage, à savoir 100 besants d'or pour chaque homme de parage et 30 pour chaque écuyer. C'était son unique revenu; et il avait établi que quiconque refuserait le tribut serait décapité ou devrait renier la foi chrétienne. Cependant nos deux barons et leur suite étaient montés à cheval et avaient repris leur voyage, quand les Sarrasins viennent leur réclamer le tribut et, tout d'abord, mettent la main sur les sommiers (v. 150). Une lutte s'engage où les chrétiens ont l'avantage. Mais le seigneur de Malléon sort du château [1] à la tête de plus de cinq cents cavaliers et de plusieurs centaines de fantassins. Deux écuyers sont envoyés pour parlementer. Il s'abouchent avec un *latinier* [2] et reçoivent pour réponse l'injonction d'avoir à renier Jésus-Christ. « Tu es fou, répondent-ils au latinier, toi qui nous « demandes de renier celui qui a créé la terre et la mer!

1. Il faut entendre *château* au sens qu'il avait au moyen âge, celui de ville fortifiée.

2. Un *latinier* est proprement un interprète, et celui-ci sert en effet d'intermédiaire entre les chrétiens et les Sarrasins, mais il semble bien par la suite que les uns et les autres n'aient aucune peine à s'entendre sans interprète.

« Va-t-en porter à ton maître notre refus, car nous « vous méprisons, aussi bien toi que lui et sa gent « (v. 243). » Grande colère du seigneur, qui devient rouge comme un *sendat*[1] et jure qu'il n'aura ni trêve ni paix avant d'avoir fait décapiter ou brûler tous ces chrétiens. « Qu'ils renient leur dieu ou que demain « ils soient prêts au combat! Ils ont la nuit pour se « décider et pour dormir. » Le latinier transmet cette réponse aux écuyers, les assurant que jusqu'au lendemain ils ne seront aucunement inquiétés, et les invitant à délibérer afin de répondre comme bonne gent doit faire. « Pour cela, répondent les écuyers, nous « n'avons pas besoin de tes conseils, car tu es plein de « fausseté; aussi ne te croyons-nous ni en cela ni en « autre chose : ton conseil est faux, et faux qui te l'a « donné, et ta loi est une loi morte et celle d'un dieu « mort, tandis que la nôtre est celle d'un dieu vivant « qui a tout créé. Dieu et la Vierge nous protègent! » (v. 312).

Les écuyers reviennent auprès de leurs seigneurs, à qui ils rendent compte de leur message. Guillaume de la Barre sourit, et, le matin, s'adressant aux siens, il leur dit : « Seigneurs, que la sainte passion de Jésus- « Christ nous soit en aide, et nous conduise là sus en « paradis! Nous sommes à notre dernier jour. C'est « tout à l'heure qu'il nous faudra rendre nos âmes à « Dieu; mais d'abord, nous allons, en bons chrétiens, « communier avec des feuilles de ce laurier et en « manger au lieu du corps de Jésus-Christ. » Alors tous pleurèrent tristement. Chabert cueillit les feuilles et les disposa sur de belles serviettes ouvrées; et lorsque les chrétiens se furent confessés entre eux, il donna

1. Étoffe de soie, taffetas.

à chacun sa part (v. 365) [1]. Puis on adora un crucifix qu'on avait fixé à un laurier, et on se mit à manger. Chacun eut une fouace, du vin et la moitié d'une perdrix. Il n'y avait ni deuil ni pleurs, mais tous étaient hardis comme des lions. Ils montèrent à cheval tous les cinquante et se formèrent sur une seule ligne. A ce moment le latinier reparaît, accompagné de deux autres Sarrasins, et engage de nouveau les chrétiens à renier leur foi. Guillaume de la Barre leur propose d'apporter leurs dieux auprès du crucifix. « S'ils sont trouvés plus « beaux, dit-il, nous nous renierons. » Le latinier accepte la proposition et va la faire connaitre à son maître (v. 458).

L'épreuve a lieu. Les Sarrasins amènent en grande pompe leurs dieux, Bafom et Tervagan, sur un char d'or à roues d'argent. Le latinier vient prier les chrétiens de faire avancer le leur, mais Guillaume s'indigne qu'on ordonne au maître d'aller à l'esclave, et le seigneur de Malléon consent à ce que ses dieux soient amenés jusqu'auprès du laurier où le crucifix était attaché. Guillaume de la Barre se met alors en oraison et prie Dieu de manifester sa puissance aux infidèles en anéantissant leurs idoles. Une colombe, visible pour lui seul, vient l'avertir que sa prière a été exaucée (v. 621). Cependant les païens découvrent leurs dieux dont l'or et les pierreries resplendissent au soleil, et Guillaume à son tour expose le crucifix. « Voilà un « dieu qui ne semble pas bien sain, » s'écrient les Sarrasins; « on dirait qu'il a le cou tranché. » Les insensés ! à peine avaient-ils parlé que les uns ont le cou rompu, les autres la bouche tordue, d'autres la tête ou les bras

1. On a bien d'autres exemples de cette sorte de communion symbolique. Voy. *Daurel et Béton*, p. VI.

cassés; jamais on ne vit pareil massacre. Bafom et Tervagan deviennent noirs comme charbon. Le latinier commence à croire en Jésus-Christ, et il fait part de ses sentiments au seigneur de Malléon qui, saisi de fureur, lui lance son épieu sans l'atteindre. Puis il s'approche de Bafom pour voir s'il reprendrait ses couleurs, mais il s'en exhale une telle puanteur que, sans une boule de musc qu'il portait, il était suffoqué. Au même instant, le corps de Bafom s'ouvre, et il en sort quatre chats puants, qui s'envolent, emportant le dieu Tervagan qu'ils jettent dans la mer (v. 743). A la vue de ces merveilles, le latinier engage son maître à délaisser les dieux de métal pour celui en qui est tout pouvoir et toute vertu. Le seigneur n'entend pas ce conseil sans impatience et se tourne vers deux des principaux barons de sa cour, qu'il invite, par son regard, à répondre pour lui. Ceux-ci se lèvent et déclarent qu'il faut aller détruire le crucifix. Le sire de Malléon adopte cet avis et ordonne au latinier d'annoncer aux chrétiens qu'ils seront attaqués le lendemain matin. Guillaume de la Barre et Chabert accueillent cette nouvelle avec joie, car leur seul désir est de recevoir la mort pour Jésus-Christ (v. 805). De retour, le latinier remontre à son maître la honte qu'il y aurait à écraser sous le nombre les chrétiens qui ne sont que cinquante, et lui conseille de leur opposer seulement cent des siens. Ce conseil est encore suivi, et le sire de Mauléon fait choisir cent de ses meilleurs chevaliers pour le combat du lendemain. Un champ clos est préparé, les barrières sont placées; deux estrades recevront la dame de Malléon et ses damoiselles ainsi que toutes les dames ayant rang dans la ville, telles que les femmes de bourgeois ou de riches marchands. Pendant ce temps, la reine, saisie

de compassion pour les chrétiens, fait remettre secrètement par le latinier à Chabert le cheval et à Guillaume de la Barre les armes de son mari. Ceux-ci acceptent le don et font soigneusement enlever tous les signes qui auraient pu faire reconnaître le cheval ou les armes (v. 971).

Bientôt la dame elle-même, accompagnée d'une suite nombreuse, monte sur l'estrade; et tout d'abord elle fait jeter à la mer le Mahomet qui avait été laissé à terre et qui répandait une odeur infecte. Chrétiens et Sarrasins entrent dans l'enceinte; les premiers présentent un front si serré qu'un oiseau n'eût pu se frayer un passage au travers. Les cent Sarrasins se forment par peloton de dix afin de trouer la ligne des chrétiens. Aussitôt que, du haut de l'estrade, le seigneur de Malléon a jeté son gant dans l'arène, un premier peloton s'ébranle et s'efforce en vain d'enfoncer la bataille des chrétiens; un second est plus heureux, et la reine pousse un cri, inquiète pour la vie de Guillaume de la Barre. Elle craignait moins pour Chabert, confiante dans la bonté du cheval qu'elle lui avait envoyé. Guillaume se précipite sur les Sarrasins; il coupe l'un en deux, il en pourfend un second; à un troisième il enlève une joue et un bras, et, lui voyant les dents à découvert : « On dirait que le feu de saint Martial vous « a pris, » lui crie-t-il. Entouré par les Sarrasins, il est délivré par les chrétiens, conduits par Chabert, dont le cheval fait merveilles : à l'un il arrache le bras, un autre il l'enlève de la selle. Étonné, et soupçonnant la vérité, le seigneur de Malléon envoie un écuyer voir si son cheval n'a pas disparu de l'écurie; mais en chemin l'écuyer est saisi par un serpent qui l'arrête sur place jusqu'à la fin du combat. Les Sarrasins sont mis en

déroute, et le cheval que monte Chabert met fin à la lutte en foulant aux pieds les ennemis renversés. Du côté des chrétiens deux hommes seulement avaient été blessés (v. 1279).

Après le combat, la dame, dissimulant sa joie, s'approcha de son mari et lui représenta que la victoire des chrétiens était due, sans doute, à la supériorité de leur croyance. « Si donc, seigneur, dit-elle, vous voulez « vous faire baptiser, ne vous en privez pas pour moi, « car je ferai tout ce que vous me commanderez « (v. 1306). » Puis elle lui montre comme un fait miraculeux que son cheval est aux mains de Chabert ; et bientôt on voit arriver l'écuyer traînant après lui le serpent qui l'avait saisi, et tout à coup le monstre s'envole, vomissant des flammes, et laisse l'écuyer sain et sauf. La reine explique au roi comment l'intervention du serpent a eu pour but de maintenir Chabert en possession du cheval. Chabert arrive à son tour, mandé par le roi. Le latinier l'avait prévenu de dire hardiment que le cheval lui avait été amené tout armé, sans qu'il sût d'où. Mais il n'eut besoin de fournir aucune explication, car en reconnaissant son cheval, le seigneur de Malléon se déclara prêt à recevoir le baptême. On emporta le crucifix à Malléon, on soupa, légèrement toutefois, car on avait bien des choses à se dire et bonne envie de dormir ; on se contenta d'un chapon et d'une perdrix pour deux, puis on s'alla coucher (v. 1465). Au matin, la reine fit préparer la cuve qui devait servir au baptême. Elle était de marbre si dur que marteau ni masse n'auraient pu l'entamer, et brillait comme si elle eût été d'argent. Lorsqu'elle fut remplie, qu'on eut disposé tout autour de riches tapis et placé des sentinelles chargées de la garder, la dame s'y

rendit suivie de ses damoiselles. C'était le second dimanche d'avril; l'année venait de changer [1]. Le seigneur fit crier à son de trompe que chacun eût à se faire baptiser sous peine de son corps et de ses biens. Puis le crucifix fut apporté en grande pompe et placé sur une table d'or massif recouverte d'un riche coussin (v. 1537).

Le puissant seigneur de Malléon se dépouilla le premier et entra dans la cuve, où le suivirent les deux chevaliers. Chabert, se tenant debout sur un banc d'or à pieds d'argent, puisa de l'eau dans la cuve et la versa sur la tête du seigneur en prononçant les paroles sacramentelles. Il lui donna le nom de Léon et le surnom de Malléon. La reine l'enveloppa, au sortir de la cuve, dans un drap de soie blanche, puis, ayant fait venir trois paires de robes toutes pareilles, donna l'une à son époux et les deux autres à Guillaume et à Chabert. Puis elle alla se dévêtir dans une tente et, lorsqu'elle en sortit, en simple bliaut de soie verte, sans robe de dessus, ce fut une joie pour les yeux. « Dame, lui dit « Chabert, il ne vous manque aucun genre de beauté. » Elle entra dans la cuve; Guillaume de la Barre la baptisa et lui donna le nom de Constance. Au sortir de la cuve, elle rentra dans la tente et y revêtit une robe à couleurs changeantes. Lorsque le soleil la frappait, il semblait qu'elle vînt du paradis. Ce fut ensuite le tour du latinier, qui pria son maître d'être son parrain. Celui-ci y consentit et lui donna le nom de Guillaume. Puis, par manière de plaisanterie, il le fit trébucher

1. C'est du moins ainsi que j'entends les vers 1508 et 1509. Cela équivaut à dire que cette année-là Pâques tombait du 3 au 14 avril.

dans la cuve, au grand amusement de tous les assistants. On procéda enfin au baptême des deux enfants du seigneur de Malléon. Mais alors Dieu voulut faire un miracle afin de convaincre ceux qui persistaient encore dans leur erreur : les deux enfants se noient dans la cuve! Grande émotion dans l'assemblée. Guillaume de la Barre les retire, se tenant étroitement embrassés; mais ils étaient sans vie et déjà puaient comme des chats morts. Les Sarrasins s'effraient et déclarent qu'ils ne veulent plus se faire baptiser; mais voici que l'un d'eux tombe en lambeaux; en chacun des tronçons de son corps apparaissent des vers, et deux mâtins, se saisissant de cette charogne, la portent à la mer. « Prions « Dieu ! » s'écrie le seigneur, à qui l'espérance revient. Il se met à genoux, la dame se joint à lui, disant *Ave Maria*, car elle n'en savait pas dire plus long. Chabert et Guillaume de la Barre prient aussi. Cependant les enfants ne ressuscitaient pas, et les Turcs hochaient la tête. Mais le latinier, inspiré de Dieu, fait sur les enfants le signe de la croix, et aussitôt ils se relèvent, et, se tenant toujours embrassés, se dirigent vers la cuve. Chabert les y suit et les baptise. Aussitôt les Sarrasins, saisis d'un vif désir de devenir chrétiens, se précipitent à leur tour vers la cuve; Chabert baptise les uns, enseigne aux autres les paroles sacramentelles, et chacun baptise de son mieux (v. 1853).

On expédia ensuite des lettres scellées pour demander au roi de la Serre d'envoyer ses clercs les plus instruits, et les deux chevaliers continuèrent leur route vers l'Angleterre. Quand ils furent arrivés au-delà de Niviers, dans un château qui a nom Tric, ils rencontrèrent le roi, et, s'étant agenouillés, lui demandèrent sa fille pour le roi de la Serre. La reine conseilla au roi de donner

une réponse favorable. Le roi assembla ses chevaliers en conseil et leur demanda leur avis, qui fut conforme à celui de la reine. La demande fut donc agréée. Les messagers témoignèrent alors le désir de s'assurer si la jeune fille était aussi belle de corps que de figure, ce qui leur fut accordé. La reine déshabilla son enfant, que la honte rendait muette. Guillaume de la Barre, seul, entra dans la chambre, vit son corps aussi clair et net qu'un cristal, et rendit témoignage de sa beauté. On soupa, puis on s'alla promener par les prés. Le roi demanda à Guillaume de la Barre par où lui et les siens étaient venus, et s'ils avaient passé par Malléon. Guillaume raconta ses aventures, au grand étonnement du roi qui voulut aller vérifier le fait. Il se mit en route en grand équipage, emmenant avec lui sa femme et sa fille. Le seigneur de Malléon le reçut honorablement et lui offrit un grand festin dans le lieu même où s'était opéré le miracle qui avait amené la conversion des Sarrasins et où maints d'entre eux avaient été décapités. A une table à part prirent place le roi d'Angleterre, sa femme, sa fille, qui s'appelait Églantine, le sire de Malléon et sa femme, dame Constance. Pendant le repas, la dame de Malléon se mit à chanter cette chanson :

Ben aia Jhesus, rey del tro,
Qu'a justadas estas amors[1] *!*

Puis Églantine, la fille du roi, dit à son tour :

Aras fos ieu el dous repayre
Lay hon mas amoretas ay[2] *!*

1. « Béni soit Jésus, roi du ciel, qui a associé ces amours ! » Ces vers sont répétés deux fois.

2. « Puissé-je être au doux repaire où j'ai mes amourettes ! »

Et son père lui dit : « Fille, vous y serez bientôt et « vous les tiendrez dans vos bras, vos amourettes ; j'en- « tends le bon roi de la Serre » (v. 2145).

On se mit en route : le roi d'Angleterre et les siens passèrent le pont sans payer, car le seigneur de Malléon avait reporté sur les Sarrasins le droit de péage qu'il exigeait autrefois des chrétiens. Sur ces entrefaites arrive un riche émir accompagné d'une suite nombreuse. Contraint d'opter entre le baptême et la mort, il se résigne, avec cent des siens, à la première alternative. Les autres préfèrent mourir. Le latinier les fit noyer, car c'eût été trop de peine de les décapiter, et il n'y avait là personne pour le faire. Puis, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait, il se retira dans une forêt pour y finir ses jours. Il fut remplacé à la cour par l'émir récemment converti. De son côté, Guillaume de la Barre, se sentant malade, se fit porter à son château de la Barre, priant le roi d'Angleterre de lui faire savoir le jour du mariage de sa fille (v. 2323).

Le roi d'Angleterre fut reçu magnifiquement à la Serre ; les fêtes qui furent données à l'occasion du mariage durèrent quinze jours. Mais on oublia d'inviter Guillaume de la Barre. Les jongleurs reçurent de riches présents, et le jeune roi de la Serre donna à l'émir une noble cité qui était la clef de son royaume et avait un port sur la mer. En reconnaissance, l'émir s'engagea à payer chaque année une redevance composée d'un chapel de roses et d'une paire de gerfauts bien dressés (v. 2477).

Le jeune roi vivait depuis un mois dans une félicité parfaite, lorsqu'un messager lui apporta la nouvelle qu'une cité de Hongrie, placée dans sa dépendance, était assiégée. Il renvoya le messager avec la promesse

d'amener du secours dans les dix jours. Puis il fit savoir à sa femme qu'il la laisserait en la garde d'un chevalier loyal et accompli. Ce chevalier était Guillaume de la Barre, celui même qui l'avait été chercher en Angleterre et qui l'avait accompagnée une grande partie de la route. Guillaume, mandé par des messagers du roi, eut quelque peine à se décider. Il gardait rancune au roi de ne l'avoir pas invité à ses noces. De plus, il venait de perdre sa femme; il ne se souciait pas d'abandonner ses deux enfants, son fils âgé de sept ans et sa fille de trois. Il finit pourtant par en prendre son parti, et se rendit à la Serre. Dès l'instant où le roi avait manifesté son dessein à la reine, celle-ci était devenue amoureuse de Guillaume. Aussi vit-elle sans regret son époux s'éloigner, après qu'un notaire eut rédigé l'acte par lequel le roi donnait à Guillaume tout pouvoir pour agir à sa place. Celui-ci gouvernait la terre depuis un mois et plus, lorsque la reine, l'ayant mandé auprès d'elle, lui déclara son amour, accompagnant ses paroles de démonstrations non équivoques. Elle éprouva un refus. Aussitôt elle déchire ses vêtements et s'enfuit en criant que Guillaume a voulu lui faire violence. Celui-ci n'attend pas qu'on le saisisse : il monte à cheval et se réfugie dans son château, où, ayant réuni les habitants sur la place publique, il leur conte ce qui vient de lui arriver (v. 2783).

Cependant, la reine faisait savoir à son mari le prétendu attentat du seigneur de la Barre, et le roi, quittant son armée, s'empressait d'accourir. On cita par quatre fois Guillaume de la Barre, qui se garda bien de comparaître, et à la cinquième il fut décidé que la justice aurait son cours. Le roi réunit ses troupes et serra le château de si près qu'un oiseau n'aurait pu s'en

échapper. Guillaume, se voyant perdu, assembla ses hommes et leur dit : « Seigneurs, le roi veut me faire « périr; et puisqu'il me faut mourir à grande douleur « pour avoir été loyal envers mon seigneur, je veux au « moins que vous soyez épargnés. Préparez-moi un bon « cheval : je m'en irai avec mon fils et ma fille, et, quand « je serai parti depuis deux jours, vous rendrez le châ- « teau. » Il y eut de grandes lamentations dans la ville, car Guillaume de la Barre était pour ses hommes comme un compagnon. On lui amena son cheval; on plaça la fille devant lui, le fils derrière, et il partit. Il avait réussi à se procurer le mot d'ordre, de sorte que, pendant la nuit, il put traverser l'armée assiégeante, les grand-gardes l'ayant laissé passer. Le premier soir, il fut hébergé dans un château appelé Pomar; le second jour il vit, en un bois, une maison de belle apparence. Il reconnût que c'était un hôpital de lépreux. Il y reçut bon accueil et y resta huit jours, bien traité et bien servi. On lui faisait venir sa nourriture de la ville, et un homme sain était chargé de le servir. C'est là qu'il apprit que son château s'était rendu et avait fait hommage au roi. « Dieu soit loué, dit-il à voix basse, de ce « que mon peuple a été épargné! » Et il versait des larmes. « Pourquoi pleurez-vous? » lui dit le maître de la maison. « Sire, parce que je suis déshérité pour avoir « été loyal envers mon seigneur. » Puis il se remit en route avec ses deux enfants, ayant laissé 20 florins à l'écuyer qui l'avait servi. Chaque jour, il accomplit une journée de marche jusqu'à ce qu'il fût sorti de la terre de son seigneur. Poursuivant son voyage, il vit, au pied d'un château, une maison de recluse. Comme sa fille ne se sentait pas bien, il pria la recluse de la prendre en garde. Celle-ci fit bien quelques difficultés, ayant fait

d'amener du secours dans les dix jours. Puis il fit savoir à sa femme qu'il la laisserait en la garde d'un chevalier loyal et accompli. Ce chevalier était Guillaume de la Barre, celui même qui l'avait été chercher en Angleterre et qui l'avait accompagnée une grande partie de la route. Guillaume, mandé par des messagers du roi, eut quelque peine à se décider. Il gardait rancune au roi de ne l'avoir pas invité à ses noces. De plus, il venait de perdre sa femme; il ne se souciait pas d'abandonner ses deux enfants, son fils âgé de sept ans et sa fille de trois. Il finit pourtant par en prendre son parti, et se rendit à la Serre. Dès l'instant où le roi avait manifesté son dessein à la reine, celle-ci était devenue amoureuse de Guillaume. Aussi vit-elle sans regret son époux s'éloigner, après qu'un notaire eut rédigé l'acte par lequel le roi donnait à Guillaume tout pouvoir pour agir à sa place. Celui-ci gouvernait la terre depuis un mois et plus, lorsque la reine, l'ayant mandé auprès d'elle, lui déclara son amour, accompagnant ses paroles de démonstrations non équivoques. Elle éprouva un refus. Aussitôt elle déchire ses vêtements et s'enfuit en criant que Guillaume a voulu lui faire violence. Celui-ci n'attend pas qu'on le saisisse : il monte à cheval et se réfugie dans son château, où, ayant réuni les habitants sur la place publique, il leur conte ce qui vient de lui arriver (v. 2783).

Cependant, la reine faisait savoir à son mari le prétendu attentat du seigneur de la Barre, et le roi, quittant son armée, s'empressait d'accourir. On cita par quatre fois Guillaume de la Barre, qui se garda bien de comparaître, et à la cinquième il fut décidé que la justice aurait son cours. Le roi réunit ses troupes et serra le château de si près qu'un oiseau n'aurait pu s'en

échapper. Guillaume, le voyant perdu, rassembla ses hommes et leur dit : « Seigneurs, le roi veut me faire « périr; et pour cela il me faut mourir à grande douleur « pour avoir été loyal envers mon seigneur. Je veux au « moins que vous soyez épargnés. Préparez-moi un bon « cheval ; je m'en irai avec mon fils et ma fille, et, quand « je serai parti depuis deux jours, vous rendrez le châ- « teau. » Il y eut de grandes lamentations dans la ville, car Guillaume de la Barre était pour ses hommes comme un compagnon. On lui amena son cheval; on plaça la fille devant lui, le fils derrière, et il partit. Il avait réussi à se procurer le mot d'ordre, de sorte que, pendant la nuit, il put traverser l'armée assiégeante, les grand'gardes l'ayant laissé passer. Le premier soir, il fut hébergé dans un château appelé Pomar; le second jour il vit, en un bois, une maison de belle apparence. Il reconnut que c'était un hôpital de lépreux. Il y reçut bon accueil et y resta huit jours, bien traité et bien servi. On lui faisait venir sa nourriture de la ville, et un homme sain était chargé de le servir. C'est là qu'il apprit que son château s'était rendu et avait fait hommage au roi. « Dieu soit loué, dit-il à voix basse, de ce « que mon peuple a été épargné. » Et il versait des larmes. « Pourquoi pleurez-vous ? » lui dit le maître de la maison. « Sire, parce que je suis déshérité pour avoir « été loyal envers mon seigneur. » Puis il se remit en route avec ses deux enfants, ayant laissé 20 florins à l'écuyer qui l'avait servi. Chaque jour, il accomplit une journée de marche jusqu'à ce qu'il fût sorti de la terre de son seigneur. Poursuivant son voyage, il vit, au pied d'un château, une maison de recluse. Comme sa fille ne se sentait pas bien, il pria la recluse de la prendre en garde. Celle-ci fit bien quelques difficultés, ayant

vœu de vivre seule ; mais enfin elle consentit. Le père s'éloigna, après avoir recommandé à sa fille de se souvenir qu'elle était fille d'un honnête chevalier qui avait été dépossédé de ses biens pour avoir été loyal envers son seigneur. Il continue de chevaucher pendant vingt jours ; le vingt et unième, au passage d'un bois, il est attaqué par douze larrons. Le premier qu'il atteint, il le pourfend ; les autres s'écartent et se préparent à le percer de flèches. Il leur demande alors d'épargner la vie de son fils ; ils y consentent et placent l'enfant à l'écart. La lutte recommence ; Guillaume a son cheval tué sous lui ; à pied, il se signale par d'étonnants exploits : d'un coup d'épée, il fait voler la tête d'un de ses adversaires, et cette tête va en frapper un autre et le tue. « Voilà « deux bons compagnons, » s'écrie Guillaume, « puisque « le mort a tué le vif d'un baiser. » Les larrons, réduits à six, finissent enfin par triompher de sa résistance ; ils le laissent pour mort après l'avoir complètement dépouillé. Les larrons, mus par un sentiment de pitié, remettent à l'enfant vingt des florins qu'ils ont volés à son père, et s'en vont (v. 3229).

Guillaume n'était pas mort ; mais telle était sa faiblesse qu'il se crut à sa dernière heure. Il appela son fils, lui donna ses derniers enseignements, lui recommandant de se bien souvenir qu'il était fils de Guillaume de la Barre, un chevalier déshérité pour avoir été loyal envers son seigneur, et le bénit. Puis, lui ayant souhaité d'entrer, comme écuyer, au service de quelque roi, il lui ordonna en pleurant de s'éloigner (v. 3289).

Le pauvre enfant s'en alla bien triste. Des bergers qu'il rencontra lui donnèrent des aliments, le déchaussèrent, lui frottèrent les pieds, et lui étendirent un manteau sur lequel il s'endormit. Sur ces entrefaites vint à

passer le roi d'Arménie, qui, ayant reconnu sans peine que l'enfant était de bonne naissance, le recueillit et dit qu'il voulait l'admettre dans son hôtel au nombre de ses écuyers. Aussitôt le jeune enfant se dépouilla de ses vêtements et les donna à un petit berger. Le roi lui fit immédiatement tailler de nouveaux habits, tandis qu'il dormait sur ses genoux. Puis il l'emmena et se prit pour lui d'une telle affection que, n'ayant ni fils ni fille, il l'adopta (v. 3432).

Retournons maintenant à Guillaume de la Barre. Un médecin vint à passer par l'endroit où les larrons l'avaient abandonné; il le guérit et le garda sept années auprès de soi. Laissons-les pour le moment vivre en bonne intelligence (v. 3455).

La fillette avait atteint l'âge de dix ans, et déjà sept ans s'étaient écoulés depuis que son père l'avait confiée, enfant de trois ans, à la recluse. Elle avait passé deux ans à broder deux coussins, ménageant au milieu de chacun l'espace d'un écusson. « Qu'y voulez-vous « mettre ? » dit la recluse; « cette place vide n'est pas d'un « bon effet. — J'y veux broder une croix vermeille, » répondit l'enfant. « En la voyant on dira : Dieu donne « joie à la brodeuse ! Dieu en entendra quelque chose « et me donnera la joie de revoir mon père. » La recluse lui conseilla de placer auprès de cette croix les armes du comte Simon de Terramade, son seigneur, qui avait fondé la maison où elles vivaient toutes deux (v. 3515).

Le jeudi avant les Rameaux, la recluse voulut communier. Le prêtre lui apporta le Saint-Sacrement. Le fils du comte, entendant la clochette, descendit de la tour et vint accompagner Notre-Seigneur. La comtesse sa mère y vint aussi, avec ses damoiselles et ses écuyers, tous vêtus de noir, car elle avait perdu son

époux dans une bataille contre les Sarrasins. Le jeune comte héritier avait quatorze ans. Il était très beau et très généreux. Il s'agenouilla devant le Saint-Sacrement. La recluse communia en présence de tout ce monde, puis elle présenta les coussins au prêtre et lui demanda de les placer sur l'autel et de prier pour celle qui les avait faits. Le fils du comte cependant soupçonnait que la recluse n'était pas seule dans sa petite maison. Il déclara à sa mère qu'il voulait savoir qui avait fait les coussins. Celle-ci lui promit de s'en enquérir le lendemain, la recluse ne devant pas parler le jour où elle avait communié. Elle le fit, mais ne put arracher à la recluse son secret, jusqu'au moment où, le jeune comte ayant enfoncé la porte, la jeune fille fut découverte. On l'emmena au palais, où on lui donna de riches vêtements. Le jeune homme en devint amoureux et déclara qu'il voulait l'épouser. Il l'épousa en effet à la Pâques suivante. Deux ans après, il en eût un garçon (v. 3869).

Retournons maintenant à Guillaume de la Barre, qui était resté sept années avec le médecin. Au bout de ce temps, le médecin mourut, et on pria Guillaume de s'en aller. Guillaume prit congé sans répliquer et se mit en route, vivant d'aumônes comme un pèlerin. Sa formule habituelle était « qu'on eût pitié d'un chevalier déshé« rité pour avoir été loyal envers son seigneur ». Il erra ainsi pendant quinze ans et plus. Au bout de ce temps, il voulut retourner dans sa terre, car, une nuit, il avait songé que sa fille était comtesse et son fils roi. Il vint à passer par la terre du seigneur de Terramade. C'était Noël; à la sortie de la messe, il s'approcha de sa fille sans la reconnaître, et lui dit selon son usage : « Dame, je suis un gentilhomme déshérité pour avoir « été loyal envers son seigneur. Faites-moi quelque bien,

« car j'en ai besoin. » La dame le regarda et se souvint de son père ; elle poussa un soupir, et, lui ayant donné tout l'argent que contenait sa bourse, elle l'invita à passer huit jours au château. Il plut tellement qu'on lui proposa d'être le gouverneur des enfants, ce qu'il accepta de grand cœur. Il occupait cet emploi depuis trois ans lorsqu'il eut occasion de se distinguer en domptant un cheval réputé très vicieux. Le comte lui en fit cadeau. A la prochaine Saint-Jean, il l'adouba chevalier et lui donna une ville de mille feux, puis le nomma son grand sénéchal. Guillaume gouverna sagement sa terre selon droit et merci (v. 4099).

Sur ces entrefaites, un messager vint de la part du roi d'Arménie sommer le comte de Terramade de faire hommage à son maître. Le sénéchal Guillaume répondit au nom du comte par un refus ; il proposa en même temps de vider la querelle par un combat singulier. La proposition fut acceptée par le roi d'Arménie, qui choisit pour champion son fils adoptif, le propre fils de Guillaume de la Barre (v. 4257).

Au jour fixé le duel eut lieu. Le roi d'Arménie et le comte furent enfermés chacun dans une tour ; le roi de Cornouailles avait été institué garde du camp. Les chances du combat furent diverses. A deux reprises, le fils de Guillaume de la Barre fit paraître la générosité de ses sentiments en dégageant son adversaire tombé sous son cheval et en lui permettant de reprendre son heaume enlevé d'un coup d'épée. Il y eut un moment où Guillaume, s'avançant l'épée haute contre son fils, poussa son cri : *Barre! Barre!* Aussitôt le fils reconnut son père et, s'agenouillant, lui demanda merci. Étonnement du roi d'Arménie, qui, d'abord, ne comprend rien à la scène. Informé de la rencontre inattendue qui vient de

se produire, il se réconcilie avec le comte. Tous deux se rendent à Terramade : là le sénéchal raconte brièvement son histoire, depuis le moment où le roi de la Serre l'a déshérité. Maintenant qu'il a retrouvé son fils, sa joie serait complète s'il pouvait revoir sa fille. La dame se jette alors à ses pieds : c'est elle qui a été confiée à la recluse! Joie générale. Les adversaires de tout à l'heure se réunissent autour d'une table somptueuse, et des fêtes qui durèrent un mois entier célèbrent le rétablissement de la paix. Mais, pour que rien ne manquât au bonheur de Guillaume de la Barre, il fallait encore que le roi de la Serre, mieux éclairé sur son compte, lui rendît sa faveur. Le roi d'Arménie envoya donc à la Serre des messagers chargés d'enjoindre au roi de remettre Guillaume en possession de son château. Ces messagers, au nombre de dix, entrèrent, sans se faire connaître, dans la ville de la Barre, et, s'entretenant avec les habitants, purent se convaincre de l'affection qu'ils avaient conservée pour leur ancien seigneur. Accompagnés d'un bourgeois qui se signalait entre tous par son dévoûment à Guillaume, les envoyés se rendent auprès du roi de la Serre et lui font connaître leur message. Le roi fait mander la reine, première cause des malheurs de Guillaume; elle paraît en présence du roi et du bourgeois. Ce dernier la prie de recevoir Guillaume à merci, ce à quoi elle s'empresse de consentir. Un festin, pendant lequel on s'entretient des aventures du seigneur de la Barre, réunit le roi, la reine, les messagers et le bourgeois. A la fin du repas, la reine avoua qu'elle avait en effet offert ses faveurs à Guillaume, mais elle ne l'avait fait que pour l'éprouver. Après quoi le roi et la reine jurèrent sur les évangiles de rendre à Guillaume tous ses biens. Cette nouvelle connue, la

ville de la Barre entra en fête. Guillaume se rendit à la Serre et fut reçu en grande pompe par le roi venu au-devant de lui. La reine lui fit un gracieux accueil et ne cessa, jusqu'à l'arrivée, de le tenir par la main. De grandes réjouissances furent célébrées tant à la Serre qu'à la Barre, et le roi, à cette occasion, affranchit la ville de Guillaume et en confirma les coutumes (v. 5214).

Par la suite, le roi d'Angleterre laissa en mourant à Guillaume une riche terre : le duché de Guyenne, dont il fut le premier duc. Après un règne de vingt et un ans, le duc mourut à son tour un vendredi saint. Que Jésus lui soit miséricordieux !

IV. — Examen du roman.

L'analyse qu'on vient de lire montre dans *Guillaume de la Barre* une œuvre qui ne s'élève pas au-dessus de la moyenne des romans d'aventure. On a pu y reconnaître bien des situations, bien des traits que des récits plus anciens offraient déjà. C'est dire que le poème d'Arnaut Vidal est formé de lieux communs ; et, comme d'ailleurs le style en est très faible, le roman que j'essaie de faire connaître n'est, à aucun égard, destiné à occuper un rang élevé dans la littérature du moyen âge ni même dans le genre auquel il appartient. Toutefois, par cela seul qu'il est écrit en langue d'oc, il mérite une attention particulière. Le roman d'aventure n'a pas, il est vrai, une grande importance

dans la littérature provençale : il n'y est pas d'origine ; il y a été importé de France. Mais enfin, il existe, et il ne faut négliger aucun des spécimens qu'on en possède. *Jaufré,* œuvre de valeur, où la personnalité du poète se joue à travers des événements heureusement renouvelés des contes de la Table ronde ; *Blandin de Cornouailles,* roman sans esprit et sans invention [1], et c'est tout ce que les pays de langue d'oc nous ont jusqu'à ce jour offert de romans d'aventures. *Guillaume de la Barre* vient à propos nous présenter une nouvelle variété du genre. On remarquera combien la décadence est grande depuis *Jaufré,* qui date de la première moitié du XIIIe siècle, jusqu'à *Blandin de Cornouailles* et à *Guillaume de la Barre,* postérieurs d'un siècle environ. Dans le premier de ces poèmes, l'intérêt résulte assurément pour une notable part de l'étrangeté des événements, mais cette étrangeté ne semble point absurde : on se sait en pleine féerie ; on met de côté toute préoccupation de la vraisemblance pour s'abandonner à la fantaisie de l'auteur ; on s'amuse à des scènes d'un irrésistible comique, à des tableaux esquissés en quelques traits et de main de maître. On sent courir à travers les légers octosyllabes du poème quelque chose de la verve de l'Arioste, analogie de caractère qui se joint à l'analogie de la situation, puisque le rapport de *Jaufré* aux anciens romans de la Table ronde est

1. J'ai publié *Blandin de Cornouailles* en 1873 dans la *Romania,* II, 170-202. C'est un poème relativement court : il se compose de 2394 vers.

précisément celui qui unit l'*Orlando furioso* aux chansons de geste. Dans *Blandin de Cornouailles*, au contraire, et surtout dans *Guillaume de la Barre*, un style incolore, un ton uniforme nous laissent sans compensation en présence d'un récit où l'intérêt n'est cherché que dans l'imprévu des rencontres et la multiplicité des aventures. C'est qu'en cent ans les conditions de la vie littéraire avaient bien changé au midi de la France. Au commencement du XIVe siècle, il ne restait plus que des troubadours dégénérés, composant, sans émulation comme sans encouragement, pour un auditoire qui se désintéressait de plus en plus de la poésie. On était tombé si bas que chez Arnaut Vidal on n'entend même plus l'écho de ces regrets d'un temps meilleur, si vifs chez les troubadours du XIIIe siècle. De son temps, on avait perdu jusqu'au souvenir de la splendeur passée.

Reprenons brièvement quelques-uns des récits dont Arnaut Vidal a composé son œuvre, et cherchons à quels lieux communs il faut les rapporter.

Il n'y a point à s'arrêter sur la rapide conversion du sire de Malléon et de ses sujets, non plus que sur la foi aveugle et brutale de Guillaume de la Barre et de Chabert : les mêmes traits et les mêmes types se retrouvent dans tous les romans du moyen âge où chrétiens et Sarrasins sont mis aux prises. Toute la différence est dans l'art avec lequel sont présentés les événements. Ici cet art n'existe pas, ou, du moins, il est grossier. Les procédés mis en

œuvre pour décider le seigneur de Malléon à se convertir, en lui faisant croire à un miracle qui n'existe pas, sont particulièrement choquants.

On a remarqué le passage où les envoyés du seigneur de la Serre demandent à vérifier *de visu* si la beauté de la jeune princesse est de tout point accomplie. Cette exigence ne soulève aucune objection. La façon dont la scène est conduite donne à supposer que l'idée d'un tel examen ne semblait point extraordinaire à l'auteur du roman. Y voir une fantaisie excentrique de son crû serait, je crois, trop présumer de son imagination, outre que s'il avait en ce cas le mérite de l'invention il eût vraisemblablement développé autrement et plus longuement l'épisode. En réalité, il est à croire que les contemporains d'Arnaut Vidal ne furent pas autrement étonnés, et qu'ils virent dans le désir exprimé par les envoyés du roi de la Serre une preuve du scrupule qu'ils apportaient à l'accomplissement de leur mission. Je crois bien, à dire vrai, que cette prudente coutume n'était plus guère en vigueur de leur temps, et, même pour les temps plus anciens elle n'est attestée, à ma connaissance, par aucun témoignage historique; mais on rencontre dans la littérature romanesque, qui est bien souvent, pour tout ce qui concerne l'histoire des mœurs, notre source principale, plus d'une scène analogue à celle que nous offre *Guillaume de la Barre*. La plus ancienne se trouve dans une version de la légende de Berthe, épouse de Pépin le Bref, due à un compilateur vénitien qui paraît avoir vécu au com-

mencement du xiv[e] siècle [1]. Cette version serait donc postérieure à la *Berthe au grand pied* d'Adenet, mais elle en est indépendante, et même, reposant sur un original français plus ancien, elle nous offre une forme moins altérée de la légende. On y voit qu'un messager, ayant demandé pour Pépin la fille du roi de Hongrie, pria qu'on la lui laissât voir nue. Il s'exprime ainsi, s'adressant à la mère de la jeune fille, qui vient de donner son consentement au mariage :

« Noble reine, si vous voulez nous donner votre fille, nous la prendrons de gré et volontiers, et, à la place du roi (Pépin), nous l'épouserons, puis nous l'emmènerons. Mais il est une chose que je ne dois pas vous cacher. Lorsque le roi de France vient à prendre femme, avant de consommer le mariage, il fait déshabiller toute nue la dame et l'examine bien devant et derrière. Si elle avait quelque défaut caché, le mariage n'aurait pas lieu. » La reine dit : « N'ayez crainte, je vous déshabillerai ma fille ; vous pourrez l'examiner par le menu »..... Aquilon dit : « Je n'exige pas cela, mais si vous voulez me jurer sur votre foi que vous dites la vérité, j'aurai confiance en vous. » La reine dit : « Entendez, chevaliers, je ne veux pas en être blâmée. Vous viendrez secrètement dans ma chambre ; je ferai déshabiller ma fille et vous la verrez toute nue. » Elle prit parmi les chevaliers le duc Aquilon et Morant de Rivier, entra

1. Cette compilation, conservée dans le manuscrit XIII de la Bibliothèque Saint-Marc, à Venise, a été l'objet de plusieurs travaux. Voir notamment G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 165 et suiv.

avec eux dans sa chambre, fit déshabiller sa fille et la leur montra par devant et par derrière [1].

Un second exemple, celui-là moins décisif, parce que la scène se place dans des circonstances fort exceptionnelles, nous est fourni par le roman du comte de Poitiers. L'empereur Constantin, voulant prendre femme, convoque toutes les pucelles de son empire et les oblige, sous peine de mort, à se dépouiller de leurs vêtements afin de les examiner en état de complète nudité (édition Fr. Michel, p. 58; cf. *Histoire littéraire*, XXII, 787).

Voici un troisième exemple, beaucoup plus récent, qui nous est donné comme historique par un auteur qui, du reste, mérite peu de confiance. César de Nostredame raconte ainsi qu'il suit le mariage de la fille de Charles le Boîteux, comte de Provence, avec Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi :

Charles de Valois, qui devoit succeder au sceptre de France, estoit destiné pour estre mary de Clemence [2] fille de Charles. Hymenée qui luy estoit assez agreable, mais, parce qu'il redoutoit quelque deffaict en ceste princesse, comme si d'un pere clochant devoit naistre un enfant voiteux, on dit qu'il la fit visiter. Cette princesse ayant une chemise de crespe tres fin et tres delié, à travers la tissure duquel on voyait fort clairement toutes les parties de son corps et la teinture de sa

1. *Berta de li gran pie*, vv. 610 et suiv., édition de M. Mussafia, dans *Romania*, III, 352-3.

2. En réalité, elle s'appelait Marguerite.

peau, se mit d'une si merveilleuse grace a la despouiller et à se monstrer toute nue, en proferant ces paroles : *Il ne sera jamais dit que pour une simple chemise je perde le sceptre de France*, que cest acte fut estimé louable, généreux, héroïque et vrayement digne du courage d'une femme, qui ne tenant que du royal se recognoissoit l'une des plus belles et mieux formées princesses de son temps[1].

Bien que l'historien provençal ait placé en marge de son récit le texte latin des paroles qu'il prête à la fille du comte de Provence [2], ce qui semble indiquer une tradition écrite, je ne saurais déterminer la source où il a puisé son récit. Reconnaissons en tout cas que la scène a, dans sa narration, un tout autre air que dans le piteux récit d'Arnaut Vidal. C'était, pour ainsi dire, une perle toute préparée que Fr. Mistral n'a eu qu'à recueillir pour l'enchâsser dans son poème de *Calendau* [3].

D'ailleurs, on trouvera peu de traits à noter pour l'histoire des mœurs dans ce roman où tout est conventionnel et invraisemblable. Voici toutefois quelques menues observations. Le pouvoir des princes est une monarchie tempérée par l'autorité de la cour des barons. Ni le roi de la Serre, ni le sire de Malléon, ni le comte de Terramade ne prennent une décision sans avoir consulté leur conseil. La bataille convenue entre les cinquante

1. *Histoire et chronique de Provence*, 1614, p. 285.
2. *Non amittam regnum Franciæ pro ista interula!*
3. *Calendau*, chant XI, p. 450.

envoyés du roi de la Serre et les cent champions du sire de Malléon a lieu en champ clos. La reine y assiste comme à un tournoi, et, comme eût fait la comtesse de Toulouse ou la dame de Montpellier, elle invite les femmes des notables, c'est-à-dire les femmes des bourgeois ou des riches marchands, à prendre place avec elle sur l'estrade (vv. 856 et suiv.). Çà et là on peut relever quelques détails sur le costume ou sur les usages. Ainsi on voit par un passage (vv. 1760-1) que les servantes étaient habituellement vêtues de noir. Ailleurs, celui qui fait office de sénéchal goûte les mets avant de les placer devant le roi (v. 2122). Ce qui paraît plus extraordinaire, c'est qu'il arrive à cheval pour faire son service (v. 2119).

Le principal épisode du poème offre, pour l'histoire des lieux communs de la littérature du moyen âge, une véritable importance. A un certain moment, Guillaume de la Barre se trouve placé par la femme de son seigneur dans la situation de Joseph en face de l'épouse de Putiphar. Comme Joseph, il résiste; comme lui, il paie cher sa vertu. C'est le pendant d'un autre lieu commun bien plus fréquent encore dans les traditions populaires, l'histoire de l'épouse calomniée. Ce dernier cas est celui de la reine Sibile, de Parise la duchesse, de Crescentia, de Geneviève de Brabant, épouses innocentes qu'un amant, rendu furieux par une résistance inattendue, fait persécuter misérablement. Le cas de Guillaume de la Barre, moins fréquent, n'est pas cepen-

dant sans exemple. C'est l'histoire qui forme le cadre du roman des Sept Sages et des divers recueils de la même famille. Mais ce n'est là qu'une ressemblance générale. On peut établir un rapprochement plus précis. Le récit de notre poème concorde assez exactement avec la huitième nouvelle de la deuxième journée du *Décaméron* [1].

Voici en bref le récit de Boccace :

Gautier, comte d'Anvers [2], veuf et père de deux enfants, un garçon et une fille, avait été chargé, par le roi de France, qui partait en guerre, emmenant son fils, de lui garder son royaume. L'épouse du fils du roi devint amoureuse de lui et tenta de le séduire. Mais le comte, voulant rester fidèle à son seigneur, repoussa les avances de la dame, qui, furieuse, déchire ses vêtements, crie au secours et feint d'avoir été l'objet d'un attentat. Le

1. Cette nouvelle est passée du *Décaméron* dans le *Grand Parangon des nouvelles* de Nicolas de Troyes; c'est la 137e nouvelle de ce recueil, voy. l'édit. Mabille, dans la *Bibliothèque elzévirienne* (1869), p. XXXIX. Le texte en est publié dans l'édition donnée antérieurement par Mabille d'un choix des nouvelles de Nicolas de Troyes (Bruxelles, 1866), p. 194.

2. « Gualteri comte d'*Anguersa* ». Les traducteurs français, depuis Laurent de Premierfait, dont l'œuvre est datée de 1414, jusqu'au plus récent (qui n'est pas le meilleur), M. Fr. Reynard, rendent *Anguersa* par Angers, mais littéralement *Anguersa* ne peut être qu'Anvers, qui se dit actuellement en italien *Anversa*. Notons en passant que Francesco da Barberino a inséré, dans son *Reggimento delle donne*, partie VIII, un récit dont la scène est placée au Puy-en-Velay, et où figure un « comte d'Anguersa » qui n'est pas autrement spécifié (édit. Manzi, p. 192; édit. Baudi di Vesme, p. 257). Au point de vue historique, Gautier d'Angers et Gautier d'Anvers sont aussi fictifs l'un que l'autre.

comte, persuadé qu'on accorderait plus de créance aux paroles de la dame qu'aux siennes propres, se hâta de sortir du palais, et, ayant pris ses deux enfants sur son cheval, il s'enfuit à Calais, d'où il passa en Angleterre. Pauvrement vêtu, il se rendit à Londres, ayant recommandé sur toute chose à ses enfants de ne pas révéler leur naissance. Il prit même la précaution de changer leurs noms : son fils Louis, âgé de neuf ans, dut s'appeler Perrot, et sa fille Yolant, un peu plus jeune, reçut le nom de Jeannette. Il eut la chance de rencontrer une grande dame, femme d'un maréchal du roi d'Angleterre, qui voulut bien se charger de sa fille. De Londres il passa en Galles, où un autre maréchal du roi [1] se prit d'affection pour son fils et l'adopta. Ses deux enfants étant ainsi casés, le comte d'Anvers passa en Irlande, et arriva à Samford [2], où il se mit au service d'un chevalier du pays.

Cependant les deux enfants grandissaient. Yolant (Jeannette) inspira de l'amour au fils de la dame qui l'avait recueillie. Ce jeune homme, n'osant demander à ses parents la jeune fille, qu'il croyait de basse naissance, finit par tomber malade. Les médecins désespéraient de le sauver, ne sachant à quoi attribuer son état, lorsque l'un d'eux remarqua que le pouls du jeune homme battait plus fort lorsqu'il se trouvait en présence de la jeune fille. Il déclara aux parents que la vie de leur fils était entre les mains de Jeannette. « Et maintenant,

1. Boccace n'était pas tenu de savoir qu'il n'y avait en Angleterre qu'un seul maréchal, dont l'office était héréditaire. Le plus célèbre de ceux qui furent revêtus de cette dignité fut Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke († 1219).

2. Il y a plusieurs Sampford et Sandford en Angleterre, mais il n'y en a point en Irlande.

leur dit-il, vous savez ce que vous avez à faire. » La dame, s'étant assurée que le médecin disait vrai, et ne désirant pas voir son fils se mésallier, crut bien faire en engageant la jeune fille à devenir la maîtresse de son fils. Celle-ci refusa honnêtement, déclarant qu'elle ne se donnerait qu'à un époux. Le fils cependant allait du mal en pis, et les parents se virent obligés de le marier à celle qu'il aimait.

Le fils du comte ne fut pas moins heureux : il épousa la fille du maréchal qui l'avait pris à son service, et, le maréchal mort, lui succéda dans son office.

Finalement, après dix-huit ans passés en Irlande, le comte d'Anvers, vieilli, revint en Angleterre, où il apprit d'abord que son fils était devenu un grand seigneur. Il ne jugea pas à propos de se faire reconnaître, se rendit à Londres et se présenta comme un pauvre homme chez sa fille, qui avait plusieurs enfants. Elle lui fit servir à manger. Ses enfants, mus par un sentiment secret, lui témoignent une vive affection et ne veulent plus se séparer de lui. Le père cède à leur désir, d'assez mauvaise grâce toutefois, et voilà le comte installé dans la maison comme palefrenier.

Pendant ce temps, le roi de France était mort et son fils lui avait succédé. Sa femme devint gravement malade, et, à son lit de mort, confessa le péché qu'elle avait commis en accusant faussement le comte d'Anvers. Aussitôt la sentence de bannissement qui avait été prononcée contre lui fut levée; le comte se fit reconnaître, d'abord de ses enfants, puis du roi, qui le rétablit dans tous ses honneurs.

On ne peut nier qu'il y ait une ressemblance, allant presque jusqu'à l'identité, entre ce récit et

l'histoire des aventures de Guillaume de la Barre à partir du moment où le roi de la Serre le charge de gouverner à sa place.

Qu'on substitue le comte d'Anvers à Guillaume de la Barre, le roi de France au roi de la Serre, la bru du roi de France à la reine de la Serre, un gentilhomme irlandais au comte de Terramade; qu'on fasse la part de la différence du style, différence qui n'est pas à l'avantage du rimeur languedocien, et on aura à peu près l'histoire que raconte Boccace. Assurément, il y a des variantes entre les deux récits, mais ces variantes sont de celles que devaient amener les exigences d'un public devenu plus délicat et le besoin de motiver les événements ou d'en pallier les invraisemblances.

La question qui se pose maintenant est de savoir si la fiction que reproduisent ces deux récits a été imaginée par Arnaut Vidal, ou si elle est l'œuvre d'un « trouveur » plus ancien. Dans la seconde hypothèse, on aurait à examiner si Boccace s'est inspiré, comme Arnaut Vidal, de cette œuvre plus ancienne, ou s'il a simplement pris l'idée et en partie les détails de son conte dans le poème du troubadour languedocien.

Sur le premier point, je suis porté à croire que la part d'invention d'Arnaut Vidal a été très limitée. Il a dû, comme beaucoup d'auteurs de fableaux et de nouvelles, s'approprier un conte inventé, en pleine féodalité, au XII[e] siècle ou au XIII[e]. Que ce conte eût reçu une forme définie, soit en vers soit en prose, ou qu'il circulât par voie orale, c'est ce

que je ne saurais dire. Je ne serais pas étonné qu'il eût été mis en écrit dans quelque roman d'aventure probablement français; mais, sous une forme ou sous une autre, je le crois antérieur au temps où vivait Arnaut Vidal. C'est, chez moi, un sentiment plutôt qu'une opinion fondée sur des faits. Je ne puis m'empêcher de penser que les idées sur lesquelles repose ce conte ne sont pas du temps et du milieu où vivait Arnaut Vidal, et de douter des facultés imaginatives de ce dernier.

Reste la question de savoir comment l'histoire du chevalier persécuté pour avoir été fidèle à son seigneur est parvenue à Boccace. Rien ne s'oppose absolument à ce que le conteur italien ait connu le poème d'Arnaut Vidal et en ait tiré la matière de sa nouvelle. Mais il est plus probable que son récit dérive, directement ou indirectement, de la même source que le poème provençal. Il ne paraît pas que Bocccace, sauf en des cas fort rares, ait pris le sujet de ses contes dans ses lectures. Il rédigeait, en les arrangeant à sa façon, des contes qui pouvaient bien provenir originairement de quelque composition écrite, soit en vers, soit en prose, mais qui circulaient oralement dans la société de son temps, et qu'on se racontait, par manière de passe-temps, lorsqu'on se réunissait le soir pour prendre le frais et converser entre voisins.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, il ne sera pas superflu d'indiquer brièvement en quoi consistent les différences des deux récits.

Boccace place l'action dans un milieu en appa-

rence plus réel que celui où se meuvent les personnages d'Arnaut Vidal, mais cette trompeuse exactitude n'aboutit qu'à faire ressortir davantage l'invraisemblance du récit. Les noms de France, d'Angleterre, de Paris, de Calais, de Londres, de Samford, semblent nous maintenir dans la réalité; avec le royaume de la Serre, le château de Malléon, le comté de Terramade, on s'aperçoit aussitôt qu'on erre dans le domaine de la fantaisie. Ici se pose une question que nous ne pouvons guère résoudre mais qui doit être au moins indiquée.

Si on admet l'hypothèse d'un conte dont se seraient inspirés Arnaut Vidal et Boccace, on peut se demander qui des deux est resté le plus fidèle à l'original. J'avoue que je serais bien en peine de le dire. Des trouvères français, par exemple Philippe de Remi, dans *Blonde d'Oxford*, ont placé en Angleterre la scène de récits purement imaginaires. Mais, d'autre part, si les noms adoptés par Boccace s'étaient trouvés dans l'original commun, pourquoi Arnaut Vidal les aurait-il changés? d'autant plus qu'on ne peut pas dire qu'il ait inventé tous les noms qu'il a introduits dans son poème. Le fantastique royaume de la Serre est déjà mentionné par Girart d'Amiens [1], qui sans doute l'avait pris de quelque roman antérieur. Je ne sais d'où peut venir le nom de Terramade (*terra amada?*). Quant à Chabert, Guillaume de la Barre [2], ce sont des noms du Midi,

1. Voir *Histoire littéraire*, XXXI, 174, 184.

2. Un « Chatbertus » (sans surnom) figure dans une liste de chevaliers de la vicomté de Carcassonne qui prêtent serment à Rai-

et Arnaut Vidal ne les a sans doute empruntés à personne.

La façon dont le fils du comte de Terramade obtient la jeune inconnue dont il est devenu amoureux est fort simple. Aussitôt que la violence de son amour s'est manifestée, on n'hésite pas à lui donner celle qu'il aime. Cela paraît assez primitif. Il en va tout autrement dans Boccace. Le récit traditionnel qu'Arnaut Vidal accepte bonnement courait grand risque de choquer l'élégante société au milieu de laquelle est éclos le Décaméron. C'est après avoir échoué dans ses tentatives contre la vertu de Jeannette, c'est en voyant son fils sur le point de mourir de son amour, que la dame anglaise de Boccace consent à un mariage qu'elle croit être une mésalliance.

Les circonstances dans lesquelles le père retrouve ses enfants ne sont pas moins différentes dans les deux récits. Chez Arnaut Vidal, fidèle sans doute à la tradition, la rencontre est amenée par le hasard ou plutôt par une invincible fatalité, qui dirige toutes choses vers un but certain. Dans le Déca-

mon Roger, fils de Raimon Roger, vicomte de Béziers, en 1191 (Vaissète, III [nouv. éd., VIII], pr. n° LII). C'est peut-être le même qui paraît dans le poème de la croisade albigeoise parmi les partisans du comte de Toulouse (vv. 9182, 9473). Quant à La Barre, c'est un nom de lieu qui se rencontre un peu partout. Il y a même un Guillaume de la Barre dans le poème de la croisade (v. 3053), mais je ne pense pas qu'Arnaut Vidal ait pris là le nom du héros de son roman, car la leçon correcte doit être *de las Barras* (et non *de la Barra*); il s'agit, en effet, à cet endroit du célèbre Guillaume des Barres.

méron, le comte d'Anvers a reconnu ses enfants longtemps avant le moment où il juge à propos de se faire connaître lui-même. Il attend l'instant favorable, et jusque-là il se renferme dans un silence dont les mauvais traitements même ne peuvent le faire sortir. La scène de la reconnaissance est amenée dans Boccace d'une façon beaucoup plus ingénieuse que dans le poème.

Dans le Décaméron, enfin, la reine coupable confesse son crime en mourant, ce qui est à la fois plus conforme à la morale et d'un effet plus dramatique que le dénouement adopté par Arnaut Vidal. Est-ce à dire que Boccace soit resté plus fidèle au récit original, à supposer qu'il y ait eu une source commune? J'en doute. C'est toujours une tentative délicate et incertaine que celle de restituer un récit ancien d'après deux rédactions divergentes, et les chances de succès sont d'autant moindres qu'on s'écarte davantage des textes sur lesquels on opère. Toutefois, j'incline à croire qu'ici Arnaut Vidal et Boccace se sont considérablement éloignés l'un et l'autre de leur source. En pareil cas, la tradition fait invariablement monter la coupable au gibet ou sur le bûcher. Telle était peut-être aussi la fin de l'histoire dans le récit primitif.

Encore un mot sur un lieu commun qu'Arnaut Vidal a introduit dans son œuvre : je veux parler du combat de Guillaume de la Barre contre son fils. C'est là une situation dramatique entre toutes et dont les poètes de tous les temps ont tiré

de grands effets. Il suffit de rappeler le combat de Hiltibrant et de Hadubrant, celui de Rustem et de Sohrab dans le *Schah-Nameh*, celui de Bernier et de Julien dans *Raoul de Cambrai* [1]. Mais dans notre poème cette scène est, comme le reste, d'une grande faiblesse.

V. — Style. — Versification. — Langue.

I. Style. — *Style* est écrit en tête de ce chapitre pour mémoire, Arnaut Vidal n'a pas de style. Il conte lourdement et sans esprit. Il n'y a pas dans tout son roman une fine observation, un sentiment exprimé avec délicatesse, une image vraiment poétique. On peut lire des pages entières sans rencontrer un vers à mettre en relief. Tout ce qui découle de sa plume est uniformément banal et plat. Il faut descendre jusqu'à *Blandin de Cornouailles* pour trouver un aussi médiocre écrivain. Cependant, même les plus mauvais auteurs ont des expressions, des tournures qu'ils affectionnent et qui caractérisent leur manière d'écrire. Ce sont ces particularités que je veux relever ici.

Arnaut Vidal ne se prive pas du secours de ces formules vaines que les *Leys d'amors* appellent *pedas* ou *quaysh pedas* [2], et qui ne servent qu'à

1. Voy. *Raoul de Cambrai*, édit. de la Société des anciens textes, p. XIII, note.

2. I, 386 et suiv.

remplir le vers ou à fournir une rime. Il use largement de *per ver, per cert, per ma fe, tantost, tost et espert, tot ad estros, mantenent, aqui* [1], et autres locutions banales et généralement peu utiles au sens. Évidemment il est moins délicat dans le choix de ses mots que les romanciers de la belle époque, que l'auteur de *Flamenca*, par exemple, ou celui (ou ceux) de *Jaufre*. Il faut cependant reconnaître que d'autres ont poussé plus loin qu'Arnaut Vidal l'abus des chevilles. Elles sont certainement moins fréquentes dans son poème que dans *Blandin de Cornouailles*, par exemple, ou dans le *Breviari d'amor*.

Mais il y a chez lui un genre de négligences que je n'ai jamais remarqué ailleurs au même degré. Les auteurs des *Leys d'amors*, qui ont de l'indulgence pour les *pedas*, lorsqu'ils se rencontrent dans les nouvelles rimées (*novas rimadas*), auraient trouvé excessives les répétitions de vers qui abondent dans *Guillaume de la Barre*. Voici toute une série de vers dont chacun se représente au moins deux fois au cours du poème :

Al senhor rey e prepausar (58, 210).
En ayssi cum poyretz ausir (59, 4851).
Si cum avïan costumat (483, 2179).
Et am joy et am alegrier (496, 1412).
El senhor vic de Malleo (670, 706).
Ple de musquet per hodorar (731, 1321).

1. Par exemple des vers comme celui-ci : *Tantost anet montar dese* (964), où *tantost* et *dese* font à peu près double emploi.

E va l' .j. tan gran colp donar (1087, 1099).
Que luns hom nol poc estimar (1505, 1973).
Le matremoni van lassar (2382, 3818, 3855).
E ses garsso e ses vassalh (2830, 2950).
E fe captienh de cavalier (4083, 4102).

Les *Leys d'amors* [1], qu'on n'accusera pas d'une trop grande sévérité, tolèrent, dans les nouvelles rimées, ces répétitions, à condition qu'il y ait un intervalle d'au moins cent vers entre les deux vers répétés. Mais on voit qu'Arnaut Vidal ne se soumettait pas toujours à cette modeste exigence.

Arnaut Vidal semble se plaire à introduire, soit dans sa narration, soit dans les discours qu'il prête à ses personnages, des incidences dont le moindre défaut est d'être inutiles, et qui souvent troublent le sens. L'exemple le plus remarquable de cette singularité nous est fourni par les vers 1102 et suivants :

Le Sarrazis en dos cartiers
Del cavalh cazec el sabblo, —
Lo senhor diss de Malleo :
« Trop fier duramens G. Barra
« Ab son bran qu'en ayssi los sarra. » —
L'u de travers l'autre de lonc.

Il est évident que la phrase est complète avec les vers 1102, 1103 et 1107. Les trois vers que j'ai imprimés en italiques interrompent le sens de la façon la plus maladroite. D'autres fois, c'est un

1. III, 104.

diss el, ou l'équivalent, qui vient s'intercaler bien inutilement au milieu d'un discours. Ainsi, le latinier s'adresse aux chrétiens,

876 E vay lor dir gent en ploran :
« Huey parra tot lo vostre fait
« Ni qui popet de bona lait »,
Diss lo latiniers als crestias,
« Quar veiretz armatz c. payas....

Le vers que j'ai souligné n'a sûrement pas d'autre utilité que de fournir une rime à *payas*. De même plus loin :

E vay dir tost al latinier
La dona, quan lo vic intrar :
919 « D'aquestz crestias que poirem far? »
Diss la dona, « ni cum sera? »

Et quelques vers plus bas, dans le même discours, apparaît de nouveau ce *diss la dona*.

Notre auteur affecte les redoublements d'expressions. Il dira : *E vay dir autet e parlar* (1038), ...*devesir E l'aventura declarar* (1348-9), *pueys en apres* (1500), *far e bastir* (1529), *senes carta e ses escrit* (1560). Les auteurs des *Leys* lui reprocheraient justement de tomber dans le pléonasme, la périssologie et la verbosité.

Peut-être était-ce là un vice professionnel, si, comme nous l'avons supposé, Arnaut Vidal était homme de loi. On peut, à ce propos, remarquer qu'il use et abuse d'une expression familière aux légistes, du verbe *prepausar*. Les personnages qu'il

met en scène ne se contentent pas de dire leur avis, ils le « proposent » (vv. 210, 324, 781, 4104, etc.). C'est un terme qui revient fréquemment dans la rédaction en prose du poème de la croisade albigeoise, rédaction où l'on s'accorde à voir l'œuvre d'un légiste toulousain.

2. Versification. — Arnaut Vidal manie le vers avec une assez grande dextérité. Si l'expression est peu poétique, le vers est ordinairement bien construit. Cette qualité mérite d'autant plus d'être relevée que notre auteur ne fait pas le vers comme tout le monde. J'ai montré, dans un mémoire spécial [1], que dans les plus anciens poèmes en vers octosyllabiques le sens est ordinairement arrêté à la fin du second vers d'une paire. Une phrase peut se composer de deux, de quatre, de six vers, elle est rarement complète en trois, cinq ou sept vers. En d'autres termes, la phrase commence avec le premier vers d'un couplet (par *couplet* j'entends les deux vers qui riment ensemble) et se termine avec le second vers du même couplet ou d'un des couplets suivants. Puis cet usage ancien est abandonné, et peu à peu les poètes commencent et finissent leur phrase indifféremment avec le premier ou avec le second vers du couplet. Chrétien de Troies est, dans la poésie française, probablement le premier qui pratique cette innovation. Mais Arnaut Vidal va bien plus loin : son système,

1. *Romania*, XXIII, 1 et suiv.

qui jusqu'ici paraît lui être propre, consiste à commencer chaque phrase (excepté, naturellement, celle du début) au second vers d'un couplet, et à la terminer au premier vers d'un des couplets suivants. Que l'on examine, par exemple, les dialogues dont le poème est parsemé, et l'on remarquera que la partie de chaque interlocuteur s'arrête à la première rime d'une paire de vers [1]. C'est le renversement complet de l'usage ancien. Il y a bien quelques exceptions, mais elles sont rares.

Arnaut Vidal ne cherche point les rimes rares *(rimas caras)*. La proportion de rimes en *ent, ar, ir, ut,* qui sont les plus communes, est considérable. Il ne se donne non plus aucune peine, comme on le faisait dans la poésie française à la même époque, pour assembler des rimes riches, celles qu'on appelait *leonimes*. Du reste, cette affectation est rare dans la poésie provençale, quoique les *Leys d'amors* aient un paragraphe sur la « leonismetat [2] ». Il a même de temps en temps des rimes qui nous paraissent insuffisantes, mais qui sans doute étaient justifiées par la prononciation du temps où il vivait ; par exemple : *em-verm,* 1743-4 ; *essems-ferms,* 1749-50 ; *onze-dotze* [3], 3139-40.

Les rimes *draps-gabs* 865-6, 1521-2, *cap-gab,* 1649-50, 2865-6, *sab-cap,* 3763-4, etc., sont en

1. Ce système est poussé si loin que les diverses parties du poème, marquées par des rubriques, commencent toujours avec le second vers de la paire ; voir pp. 18, 30, 38, 46, 68, etc.

2. I, 160.

3. Ces deux mots sont écrits en chiffres.

réalité parfaitement exactes, seulement le copiste aurait du écrire *gaps, gap, sap.*

Certains écrivains, plus anciens qu'Arnaut Vidal, ont associé en rime des finales féminines et des finales masculines. Les exemples de cette licence sont assez fréquents dans la chanson de la Croisade albigeoise [1], dans le poème sur la guerre de Navarre, de Guillem Anelier, dans le *Breviari d'amor*. Arnaut Vidal s'est permis cette licence, aux vers 1051-2, où *remazeron* (prétérit, troisième personne du pluriel) rime avec *redon*, et 3823-4, où *mon* rime avec *aneron.*

En somme, les rimes de *Guillaume de la Barre* sont régulières et conformes à l'usage traditionnel. Certaines irrégularités apparentes seront examinées plus loin, dans le paragraphe consacré à la langue.

Pour terminer ce qui concerne la versification, je ferai remarquer que, sauf en quelques cas douteux, Arnaut Vidal, n'élide pas la finale atone suivie d'un mot commençant par une voyelle [2]. Voici des exemples recueillis dans les premières pages du poème :

8 E, segon qu'el er*a* effans,
26 E cug qu'er*a* el mes d'abril,
94 La donzel*a* e per saber.
133 E non avi*a* autra renda.
237 E fey la terr*a* e la mar.
296 E d'aisso, si*a* o no sia.

1. Voir mon édition, pp. CIX-CX.

2. Cette circonstance rend bien douteuse l'addition d'*e* dans ce vers :

Vengro per forssa [e] per vigor (v. 167).

310 E la nostr*a* ès de Dieu viu.
338 E nos amen*e* a salut.
355 La .j. l'autr*e* è nom de fe.
375 El vay trair*e* .j. crozific.
534 Que lay fon pausad*a* e mesa.

3. Langue. — Arnaut Vidal écrit, ou du moins s'efforce d'écrire, la langue classique telle qu'il pouvait la connaître. Il n'emploie guère ces formes locales qu'on rencontre, même à une époque plus ancienne, en certains poèmes, dans la *Guerre de Navarre* de Guillem Anelier, par exemple. Il se conforme par avance à la règle que les *Leys d'amors* devaient formuler plus tard en disant que lorsqu'on est en doute au sujet d'un mot il faut recourir aux poèmes des anciens (*als dictatz dels anticz*), ou, à défaut de ce moyen de vérification, adopter l'usage le plus général (II, 210).

Cependant les *Leys* admettent (II, 208) qu'il est des mots qu'on peut dire en deux manières (*ques podon dire en doas manieras*) ; ainsi *conques* (participe passé) et *conquis* ; de même *ysshample* et *ysshemple, tener* et *tenir, solas* et *solatz, senher* et *senhors* (ces deux formes représentant le cas sujet), *majers* et *majors, greu* et *grieu*. C'était aussi l'avis de notre auteur qui emploie, surtout à la rime, tantôt une forme, tantôt une autre pour le même mot. Beaucoup de poètes, avant lui, avaient usé de la même liberté. Il est, par suite, impossible, en bien des cas, de se fonder sur les rimes pour restituer la langue du poète, en éliminant les altérations

dues au copiste. Il faut avouer, du reste que, dans le cas présent, il y a peu d'intérêt à chercher les différences qui peuvent exister entre la langue de l'auteur et celle du copiste ; ces différences ne peuvent être que minimes, le manuscrit étant, on l'a vu plus haut, de très peu postérieur à la composition du poème et en outre fort correct.

Mais voyons quelles sont les formes divergentes que notre auteur emploie selon la rime.

La troisième personne du singulier de l'indicatif présent de *plazer* se rencontre sous trois formes, toutes trois attestées par la rime : 1° *platz*, la forme la plus usitée, en rime avec *prendatz* (subjonctif), 77, *adobatz*, 324, *coffessatz*, 898, *apelatz*, 1901, *batejatz*, 1958, etc. ; 2° *plas*, simple altération de *platz*, en rime avec *cas*, 3620 ; 3°, *play*, en rime avec *veray*, 1791, *tendray*, 2813, *say*, 2906, 3804, *veiray* 3496.

Les prétérits de la conjugaison en *-ar*, et ceux de beaucoup de verbes en *-er* et *-re*, font *-ec* à la troisième personne du singulier. *Estec* prétérit d'*estar* est très fréquent (voir le vocab., sous ESTAR). Mais on trouve aussi *este*, en rime avec *pe* (pedem), 3156 [1]. De plus, en outre des prétérits en *-ec* qui dominent, on trouve quelques prétérits en *at* ou *a* : *azorat* (adora) rime avec le participe passé *fermat*, 386; *crida* (cria) rime avec le futur *batejara*, 1737 ;

1. Des rimes de ce genre se trouvent ailleurs, par exemple dans la Vie de sainte Marguerite éditée par le Dr Noulet, où *comensec* rime avec *pe* (vv. 332-3).

leva (leva) avec le futur *voldra*, 4228. Bien que cette forme en *a* ne soit pas absolument inconnue dans le Midi (on en trouve quelques exemples en béarnais), je suppose qu'Arnaut Vidal l'aura plutôt empruntée au français.

Le prétérit de *vezer* est régulièrement *vic* à la 3e personne du singulier. C'est la forme qu'on trouve dans l'intérieur du vers, et on la trouve aussi en rime avec *algaravic*, 247, *crozific*, 376, 697, *enemic*, 619. Cependant l'auteur emploie aussi *vi* en rime avec *jarzi*, 40, *ayci*, 2030, *aqui*, 2184, *vi* (vin), 2994, etc. Il en est de même pour *auzic*, 3e personne du prétérit singulier, qui rime avec *vic*, 2350, et qui se réduit à *auzi* pour rimer avec *ayci*, 1894, *aqui*, 2738 [1].

Jos et *dejos* sont les formes régulières et se rencontrent souvent en rime, par exemple avec *dos*, 3987, mais l'auteur emploie *dejus* (emprunté au français?) pour rimer avec *sus*, 3344, ou avec *pus* (plus), 3946.

Brut (bruit) rime avec *vertut* ou avec des participes en *-ut*, 552, 1696, 3409; *brutz*, au cas sujet, 178, avec *estendutz*. Mais, d'autre part, nous avons *bruy*, qui rime avec *luy*, 54, 2420, etc.

L'auteur adopte *lieu* (lat. leve) pour rimer avec *Dieu*, 1810, 3056, 3414, mais *leu* en toute autre occasion; voir le vocabulaire. Il écrit *mazanh*

1. L'emploi de ces doubles formes n'a rien d'exceptionnel. On en pourrait citer bien des exemples en des poésies de l'époque classique, ainsi chez P. Vidal, voy. Bartsch. *Peire Vidal's Lieder*, p. LXXVIII, LXXIX.

pour rimer avec *companh,* 1222, et *mazan* pour rimer avec *gaban* (gérondif), 2430, *gran,* 3858, *Johan,* 4072.

Il y aurait peu de profit à multiplier ces exemples. On en pourra recueillir quelques autres en parcourant le vocabulaire joint à cette édition. Il est donc établi qu'Arnaut Vidal ne se faisait point scrupule d'employer des formes variables, empruntées parfois au français [1], lorsqu'il y trouvait quelque commodité pour faire sa rime. Il se souciait peu de la bigarrure qu'il introduisait dans son langage. D'ailleurs, je le répète, ces variations ne sont pas propres à l'auteur de *Guillaume de la Barre :* tout au plus pourrait-on dire qu'il en use avec moins de discrétion que la plupart de ses devanciers. L'admission dans un texte littéraire de formes divergentes d'un même mot s'explique en provençal par les conditions dans lesquelles la poésie s'est développée au midi de la France. Comme aucune des variétés de la langue d'oc n'avait obtenu sur les autres une suprématie bien marquée, les poètes pouvaient être amenés à considérer comme également légitimes les diverses formes que telle ou telle finale revêtait selon les lieux.

J'ai à signaler un autre genre d'irrégularité causé non plus par la rime, mais par la mesure. Dans *Guillaume de la Barre* le groupe *ia*, qui, chez les

1. Aux formes vraisemblablement françaises que j'ai citées plus haut il est légitime, si je ne me trompe, d'ajouter *avey* (en rime avec *rey*), 2422, qui doit être emprunté au français de l'ouest (*aveit*).

anciens troubadours, forme toujours deux syllabes, est compté *ad libitum* tantôt pour une syllabe, tantôt pour deux. *Crestias, crestia,* ont trois syllabes aux vers 259, 811, 871, 973, 1013, 1198, 1709, et seulement deux aux vers 171, 274, 344, 387, 453, 557, 673, 721, 821, 843, 879, 916, 995, 1004, 1027, 1170, 1203, 1278, 1300, 1429, 1873.

Ces deux listes, pour l'établissement desquelles j'ai relevé tous les exemples que fournissent les 1900 premiers vers du poème [1], montrent avec évidence la prédominance de la forme où la synérèse a lieu. C'était la prononciation récente. On peut faire la même comparaison au sujet de *lial* et ses composés, *deslial, lialmens, lialtat.* L'auteur compte toujours *lial* pour deux syllabes (de même pour *destial* et *lialmens*), 498, 1258, 2654, 3090, 3275, 3801 ; il traite parfois de même *lialtat,* 2520, 2812, 2945, mais le plus ordinairement il opère la synérèse dans ce dernier mot, 2549, 2851, 3260, 3371. La synérèse a également lieu dans *castiar,* 4352, ce dont on a d'autres exemples [2], et dans *dyabli,* 556 ; *dyablas,* 1342.

Voyons maintenant comment sont traitées les formes verbales en *ia* (imparfaits de l'indicatif, présents du subjonctif) : la prononciation ancienne (*ĭa*) est conservée dans *avïa, avïan,* 133, 483, 1127, 1406, 1420, 2094, 2289, 2683 ; dans *cazïan* 1215 ;

1. Dans le reste du poème le mot *crestia* n'apparaît que rarement.

2. Notamment dans le *Libre de Senequa,* Bartsch, *Denkmæler,* 207, 16 ; 208, 26.

dizïa 867, 1522; *fazïa* 1909, 2857; *morïatz* 2947; *perdïan*, 1769; *querïan*, 2494; *sïa, sïatz, sïan*, 288, 296, 460, 659, 2519, 2802, 2880; *valïa*, 2468; *volïa, volïam*, 1287, 1347, 1944, 2187-8. C'est, de beaucoup, l'usage le plus fréquent chez notre auteur. Toutefois, il y a de nombreux cas de synérèse : *avia, avian*, 844, 1111, 1174, 1679, 2071, 2275, 2555, 3191; *calia*, 2342; *devia, devian*, 2089, 2211; *sabian*, 1680; *sia, siatz, sian*, 290, 1795, 1890; *volia*, 2775.

La synérèse n'a pas lieu dans les conditionnels présents : *aurïa*, 1995; *farïa*, 2810; *semblarïa*, 866; *voldrïa, volrïa*, 1110, 2815. La résistance que ces mots opposent à la synérèse s'explique par leur formation : ce sont des mots composés où *ia* est une sorte de suffixe non encore absolument soudé au premier terme composant, et par conséquent capable de résister à l'usure produite par la prononciation [1].

Passio, mot d'origine lettrée, se rencontre sous deux formes : *passïo*, de trois syllabes, rimant, par

1. Raimon Féraut, au contraire, fait la synérèse d'*ia* aussi bien dans les conditionnels que dans *sia* et dans les imparfaits en *ia*. Je citerai quelques exemples tirés de l'édition (par A.-L. Sardou, Nice, s. d. [1875]) où malheureusement les vers ne sont pas numérotés; et d'abord *sia* et les imparfaits :

Em *sia* payres e guida (p. 2).
Aquist *cresian* la ley de la malvaysa gesta (p. 4).
La guerra de Budac c'*avia* lonc temps aguda (p. 4).
Vencia et encauzava e gitava d'onor (p. 5).
Li bella Helenborcs *avia* mot gran paor (p. 6),
Qu'*avian* tant esperat l'enfant (p. 9).

On pourrait citer quelques rares exemples du contraire, ainsi :

exemple, avec *razo*, 336, et *passiu* (ou *paciu*), de deux syllabes, 365, 799, qui était assurément la forme vulgaire du temps. *Proceciu* ne se rencontre que sous la forme vulgaire, 3824, 3832; de même *correctiu*, 5310. Les autres mots de la même classe gardent leur prononciation latine : *benedictïo* 2389, 3285 [1]; *compacïo*, 1726; [*e*]*ccequcïo*, 2236; *oracïo*, 1782; *tracïo*, 2211, 2793 [2].

Il est intéressant de comparer l'usage d'Arnaut Vidal avec les règles que devaient formuler plus tard les *Leys d'amors*. Selon les grammairiens toulousains « *sia, siam, sian*, sont de deux syllabes, et peuvent aussi être d'une syllabe, excepté à la fin du vers ». Mais on voit qu'ils préfèrent l'usage ancien, car ils ajoutent : « Nous admettons cela (la réduction à une syllabe) par figure [3] parce que c'est l'usage,

Tro que sias am luy le santz non passara (p. 33). Mais peut-être est-ce la faute de l'édition.

Conditionnels :

Volria far son ostal (p. 21).
Non si *trobarian* mays (p. 25).
En nos *seria* ben messa tota desaventura (p. 30).
De tot cant li querria *faria* sas volontatz (p. 37).
Ou lur *plaseria* mays e tornar en lur terra (p. 39).

R. Feraut est à peu près contemporain d'Arnaut Vidal, ou du moins il n'est pas beaucoup plus ancien, mais il écrit d'un tout autre style, et sa langue aussi est assez différente.

1. *Benecïo*, 3360.

2. *Redempsso*, 130, 2202, est employé au sens de *rançon*. Dans le sens de redemption on employait *redempcïo* (*Breviari*, 2429, etc.).

3. Les *Leys* entendent par figures, selon la tradition des grammairiens latins, des vices du langage, barbarismes ou solécismes, qui sont excusés par l'usage; voy. III, 6 et suiv.

mais il vaut [1] mieux quand rien de ces mots ne se perd » (I, 46). Ici les *Leys* sont d'accord avec Arnaut Vidal. Mais il n'en est plus de même pour les imparfaits en *ia* où notre auteur se permet souvent la synérèse. On lit, en effet, un peu plus loin (I, 48) : « Les mots comme *fazia, tenia, vezia,* sont de trois syllabes, et ainsi de leurs semblables. De même dans les autres personnes et dans les autres temps, au singulier et au pluriel. » Et ailleurs (III, 146) : « La synérèse fait de deux syllabes une seule, comme *sia,* d'une syllabe, pour *sïa,* de deux... Nous ne tolérons cette façon d'abréger que là où elle est dans l'usage, comme *sia, sias, siatz, sian* d'une syllabe. Toutefois, il est mieux que ces formes soient de deux syllabes. » Notons encore que, selon les *Leys,* le féminin *doas* ne doit former deux syllabes qu'à la fin du vers. Dans l'intérieur du vers ce mot est d'une syllabe. Tel est aussi l'usage que suit Arnaut Vidal, 469, 2413. Ce n'est pas l'usage ancien. Les troubadours font toujours *doas* de deux syllabes [2].

Il y a dans *Guillaume de la Barre* des cas d'aphérèse que les *Leys d'amors* (II, 142; III, 198, 200) n'ont pas indiqués. La voyelle initiale d'*avian,* d'*enanssavan,* est supprimée après *no,* dans ces vers :

1. L'édition porte *vol;* il faut lire *val.*

2. J'entends les troubadours de l'époque classique. Guillem de l'Olivier, d'Arles, fait *doas* d'une syllabe (Bartsch, *Denkmæler,* p. 48, ligne 1, et voir la note de Bartsch sur ce passage).

1679 E no 'vian pus filha ni filh.
1797 Quan viro que re no y 'nanssavan.

Dans le premier cas on pourrait, à la rigueur, supposer une synérèse de *no* et de l'*a* initial *avian*, et par suite la suppression de l'*a* devrait être attribuée au copiste ; mais cette supposition ne peut s'appliquer au second exemple où *no y* forment déjà une seule syllabe. Autre cas d'aphérèse après l'article *la* :

2236 La 'ccqutio d'escapssar.

Je ne range pas ici *stec* (=*estec*), 3572 ; *scapssatz* 258 ; *spaza*, 930 ; *stola*, 2384 ; là *e* est prothétique, et il arrivait fréquemment qu'on ne l'écrivait pas lorsque le mot précédent finissait par une voyelle [1].

Entre les particularités linguistiques qu'on peut relever dans *Guillaume de la Barre*, il en est dont on ne saurait dire si elles appartiennent à l'auteur ou si le copiste seul doit en être tenu responsable. De ce nombre sont celles qui caractérisent la phonétique et la graphie. Je les réserverai pour la fin de ce chapitre. Présentement je vais exposer certains faits de flexion ou de construction, qui sont indubitablement propres à l'auteur du poème.

Au temps ou écrivait Arnaut Vidal la déclinaison

1. On trouvera de ce fait des exemples plus récents même que ceux de *Guillaume de la Barre* dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1890, p. 107. Les plus anciens exemples se trouvent dans *Boèce*.

à deux cas était à peu près abolie dans l'usage courant. Le parler populaire de certains pays du Midi, le Limousin, par exemple, et le Dauphiné, en conservaient encore quelques traces, mais, en somme, on peut dire qu'elle ne subsistait plus que dans l'idiome littéraire. Et encore la connaissait-on mal. Les *Leys d'amors*, qui en exposent minutieusement les règles, se trompent souvent, notamment lorsqu'elles considèrent *senher* et *senhors* comme deux formes équivalentes du cas sujet (II, 166).

Arnaut Vidal paraît avoir fait effort pour observer la déclinaison, ou du moins ce qu'il en connaissait ; mais ses efforts ne sont pas très soutenus et on voit par ses rimes qu'il ne se faisait guère scrupule de mettre, à l'occasion, le cas régime à la place du cas sujet. Voici d'abord une série d'exemples, attestés par les rimes, de noms ou d'adjectifs employés comme sujets singuliers : *reyal* 596 ; *creator*, 656 ; *benaseit*, 700 ; *lo latinier*, 874, 930, 947 ; *Chabert*, 896 ; *escudier*, 913 ; *espert*, 923 ; *messagier* 941, 1436 ; *vassalh*, 966 ; *sarrazi*, 1040, 1055 ; *rossinier* (vocatif), 1205 ; *jorn*, 1378 ; *pascut* 1390 ; *solelh* 1632 ; *gran* 2217 [1].

Les mots qui suivent, également en rime, sont employés comme sujets pluriels : *senhors*, 146 ; *crestias* 1270 ; *cas* (*chiens*), 1710 ; *serrutz*, 1746 ; *abrassatz*, 1812 ; *nutz* 1817 ; *amdos* 1837, 2056. La proportion des infractions à la règle n'est pas

1. Je ne cite pas *fait*, 877, parce qu'on pourrait à la rigueur expliquer l'absence du *z* par l'étymologie (factum).

très forte ; elle est cependant assez considérable pour interdire toute correction ayant pour but unique de rétablir là où il est facile de le faire, dans l'intérieur des vers, les formes régulières.

La conjugaison ne présente aucun trait particulièrement notable. On s'en convaincra en parcourant le vocabulaire qui enregistre, sous chaque infinitif, les formes principales. Les prétérits formés sur les types *dedit, stetit,* sont, à la 3e personne du singulier, en *-ec* et quelquefois simplement en *-e,* je l'ai dit plus haut (p. LV). Il y a aussi quelques terminaison en *-et,* qui ne sont peut-être pas absolument sûres, le *c* et le *t* étant souvent difficiles à distinguer dans le manuscrit. Mais ce mélange n'a, en soi, rien d'insolite. Voir à ce sujet la préface de *Daurel et Béton*, où j'ai donné quelques indications sur le vaste territoire (comprenant l'Aude, l'Ariège, la Haute-Garonne, le Tarn, le Tarn-et-Garonne) où ces prétérits en *-ec* sont usités [1].

Arnaut Vidal emploie à satiété le verbe *anar,* comme auxiliaire, soit avec le gérondif, soit surtout avec l'infinitif. Voici des exemples du premier cas :

28 Trastug s'aneron ajustan.
468 Et apres elh van despleguan.
940 Ambeduy s'en van gent amblan.
1255 S'en vay pel camp gent deportan
En Chabert, so senhor, gardan.
1501 .... s'en van parlan
Entro la cuba e gaban.

1. *Daurel et Béton,* pp. lxiij, lxiv; voir aussi *Romania*, XVIII, 425.

En voici du second :

43 L'anec saludar.
48 E pueyss anec sezer cascus.
52 E van lor razo comenssar.
108 Comjat van pendre.
109 E van montar.
116 Tantost s'aneron enaguar.
160 En G. Barra van cridar.
195 E van lors senhas despleguar.
204 E tug lo van gardar fortmens.

Construit avec le gérondif le verbe *anar* n'est pas simplement un auxiliaire : il conserve ordinairement sa valeur propre. Au v. 468 on pourrait soutenir que *van despleguan* équivaut au présent *despleguan,* « ils déploient » ; cependant il y a une nuance : le mouvement que comporte l'action décrite est plus fortement marqué par la périphrase « ils vont déployant ». Aussi cette locution, qui a sa raison d'être, se rencontre-t-elle chez les plus anciens troubadours et même dans le plus ancien monument de la littérature provençale, le poème de Boèce [1]. Au contraire, le présent *vai, van,* joint à un infinitif, est le plus souvent l'équivalent du présent de narration, ou, ce qui n'en diffère guère, du préterit. Sans doute cette périphrase avait à l'origine une valeur emphatique, mais elle est bientôt devenue banale et les poètes y ont eu recours pour

1. De sapiencia anava eu ditan (v. 78).
Quan ve a l'ora quel corps li vai franen (v. 104).
Cum el es velz vai s'onors descaptan (v. 114).
Trastota dia vai la mort reclaman (v. 118).

obtenir une syllabe de plus et surtout pour amener en fin de vers un infinitif, c'est-à-dire une rime dont la correspondante était facile à trouver. Les écrivains qui ont le souci du style, l'auteur de *Flamenca* par exemple, et, à plus forte raison, les troubadours, ignorent ou dédaignent ce procédé. C'est vers le commencement du XIIIe siècle que l'infinitif construit avec *anar* apparaît avec quelque fréquence. Il y en a des exemples dans la chanson de la croisade albigeoise [1] et plus encore dans *Daurel et Béton* [2]. A la fin du siècle, Matfre Ermengau fait grand usage de la même périphrase dans les parties narratives du *Breviari* [3]. Mais c'est surtout au siècle suivant que l'abus se produit. L'auteur inconnu de *Blandin de Cornouailles*, qui devait être à peu près contemporain d'Arnaut Vidal, et qui écrivait plus mal encore, dit à chaque instant *va penre, va entrar, va annar*, etc. Les auteurs des *Leys d'amors* (III, 392 [4]) considèrent avec raison cette façon de parler comme une cheville (*pedas*). Ils la tolèrent cependant parce qu'elle est très répandue (*car es trop acostumatz*) dans les nouvelles rimées, « surtout quand elles sont longues »; encore vaut il mieux l'éviter; mais ils l'interdisent absolument dans les compositions lyriques. Ce qui prouve, en effet, combien cette lourde périphrase

1. Voir au vocabulaire, *anar*.

2. Vers 70, 116, 145, 159, 167, 205, 229, 230, 248, 250, etc.

3. Vers 21974, 21990, 22000, 22021, 22115, 22189, etc., de l'édition de Béziers.

4. Cf. II, 392, où la même idée est exprimée plus brièvement.

était usuelle, c'est qu'on la rencontre même en des ouvrages en prose, par exemple dans la version provençale du Nouveau Testament que renferme le ms. Bibl. nat. fr. 2425, de la première moitié du XIVe siècle [1]. Dans ce texte *va* (ou *van*) *dire, van respondre* traduisent le latin « dixit, dixerunt », *va se fugir* correspond au préterit « fugit » (Jo. VI, 15), *va escrieure, van s'en issir,* aux imparfaits « scribebat » (VIII, 6), « exibant » (VIII, 9), *van lo menar* au présent « adducunt » (IX, 13), etc. On voit ici se manifester la tendance à donner à cette périphrase le sens du parfait défini. En catalan, cette tendance s'est accusée de plus en plus depuis le XVe siècle et a fini par amener la perte du prétérit normal [2]. Il n'en a pas été de même dans le midi de la France, où l'emploi d'*anar* avec l'infinitif, après avoir été poussé jusqu'à l'excès au XVe siècle dans certains textes, tant en vers qu'en prose [3], a fini par tomber en désuétude.

Arnaut Vidal emploie souvent les conditionnels passés qui, de son temps et même dès la fin du XIIIe siècle, commençaient à se faire rares. On sait qu'ils ont à peu près disparu de la langue actuelle.

1. L'*Évangile selon saint Jean*, en vieux provençal, p. p. le Dr J. Wollenberg (Programme du Collège royal français. Berlin, 1868). Cf. *Romania*, XVIII, 426.

2. Voy. Alart, dans la *Revue des langues romanes*, V, 295.

3. Ainsi dans un sermon en prose du XVe siècle, *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1883, p. 63; dans quelques cantiques populaires composés en Provence, *Romania*, XX, 142; Damase Arbaud, *Chants pop. de la Provence*, II, 216; dans les mystères du Briançonais, *Romania*, XIII, 139, etc.

Mais il ne les emploie pas avec propriété. Ces formes, sorties du plus-que-parfait de l'indicatif, ont à l'origine le sens du conditionnel passé : *auzira, agra, fora, pogra,* signifient « j'aurais ouï, j'aurais eu, j'aurais été, j'aurais pu ». Chez Arnaut Vidal elles ont le sens du conditionnel présent, « j'ouïrais, j'aurais, je serais, je pourrais ». Ce sens est visible dans les exemples suivants :

92 Ab tant se volgron acordar
Qual duy *pogran* anar veser
La donzela.

« Quels deux *pourraient...* », et non pas « auraient pu ».

Quar so pessec, quan *foran* prop
568 Del crozific, que pauc ni trop
Nol *prezeran* encontrals sieus.

« Il pensa que, quand ils *seraient* près du crucifix, ils ne le *priseraient...* »

620 E val dir que tug l'enemic
De la fe *foran* coffondut.

« ... que tous les ennemis de la foi *seraient* confondus. »

..... volgro vezer........
678 Qual dieu d'aquels *pogra* mais far
Ni quals *fora* pus poderos.

« Ils voulurent voir quel dieu *pourrait* faire le plus, et *serait...* »

En certains cas toutefois, le sens du conditionnel passé persiste; ainsi :

100 Que, per dar denier Dieu ni arra,
Non *troberan* miels d'un acort.

Où *troberan* peut se traduire par « ils n'auraient pas trouvé... ». De même :

E van lors senhas despleguar,
176 Qu'om s'i *pogra*, per cert, mirar.

Si on admet, et cela est légitime, que *van despleguar* équivaut à un prétérit, on pourra traduire « qu'on aurait pu s'y mirer ».

Que, si no fos l'asseguriers,
378 Que nos *foram* tug en cartiers.

« N'eût été la parole donnée, nous eussions été tous mis en pièces. »

Si maintenant nous comparons l'usage d'Arnaut Vidal à l'usage antérieur ou à celui de son temps, nous trouverons que, même avant lui, le conditionnel passé tendait à se confondre, pour le sens, avec le conditionnel présent. Le grammairien Hugues Faidit (XIII[e] siècle) n'indique aucune différence entre ces deux conditionnels [1]. La même observa-

1. « En l'optatiu finissen tuit li verb de la prima conjugazon del temps prezent el singular la prima persona in *-era* o in *-ria* »... Stengel, *Die beiden ælteslen Grammatiken*, p. 13, l. 39 et suiv. Et dans les exemples que cite le grammairien aucune différence n'est faite entre *amaria, diria, dormiria*, etc., et *amera, dissera, dormira*.

tion s'applique aux *Leys d'amors,* qui sont postérieures à *Guillaume de la Barre,* mais qui, étant l'œuvre de grammairiens très conservateurs, auraient pu garder quelque souvenir de l'usage propre du conditionnel passé. Pour les *Leys* le conditionnel passé (appelé « prétérit parfait et plusque-parfait de l'optatif ») est un temps composé : *agues amat* ou *auria amat* (II, 244) et non plus *amera,* ce dernier étant devenu l'équivalent d'*amaria*. C'est la création d'une forme périphrastique, lourde et prolixe, mais portant visiblement en soi sa signification, qui a peu à peu amené la confusion des deux temps simples : *auria amat* a chassé *amera,* qui, pendant les derniers temps de son existence, s'est confondu avec *amaria.* Mais les auteurs qui savent écrire ne commettent pas cette confusion. L'élégant et subtil écrivain à qui nous devons *Flamenca* distingue admirablement le conditionnel présent du passé [1].

Quelques autres particularités méritent d'attirer l'attention.

Arnaut Vidal forme une sorte de superlatif en préposant *sobre* à un adjectif ou à un adverbe ; voir au vocabulaire *sobrebe, sobrebel, sobrebo, sobrecorrent, sobregran*. Cette formation, qui n'est pas habituelle

1. Il serait trop long de suivre, à travers la littérature provençale, les fluctuations de l'usage. Je me borne à noter que, dans *Blandin de Cornouailles,* le conditionnel passé est employé au sens du présent; *vigra,* pour *veiria,* v. 236; *volgra,* 298, 876; *vigras,* 416, etc.

en ancien provençal, est indiquée dans les *Leys d'amors* : « Le superlatif est exprimé à l'aide du mot *sobre*, comme *sobrebos*, *sobrebels*, *sobresavis* » (II, 58).

Arnaut Vidal offre quelques exemples de la combinaison de deux gérondifs associés l'un à l'autre sans être réunis par la conjection *e* et exprimant à peu près la même idée, *gaban rizent* [1], 1122 ; *jogan gaban*, 1376. Les *Leys d'amors* auraient pu mentionner cette construction là où elles traitent de la figure appelée *dyaliton* ou *assintheton* (lire *asyndeton*) ; mais elles ne donnent pas d'exemples de gérondifs ainsi associés (III, 182). Ces exemples ne sont cependant pas rares : on en a fait récemment un recueil fort étendu et cependant bien incomplet [2].

Voici deux cas où notre auteur se plaît à répéter un mot, peut-être pour donner plus de force à l'expression. Il conte qu'au port du sire de Malléon on exigeait un droit de cent besants pour une personne noble, de trente pour un écuyer, *e bezan bezan per garsso* (v. 129). Il semble que le sens soit « un seul besant ». *Endreit endreit*, v. 699, paraît signifier « droit en face l'un de l'autre ». C'est un cas

1. Il faudrait *rizen*, au gérondif.

2. O. Schultz, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XVI (1892, 513-517). L'auteur a pris les gérondifs pour des participes. M. Tobler, qui a cité quelques exemples français de cette construction (*Vermischte Beitræge*, II, 146) a bien vu qu'il s'agissait de gérondifs.

analogue peut-être à celui où le mot, substantif ou adjectif, qui est répété, est accompagné de la conjonction *e*, comme dans ces exemples cités par Raynouard (*Lex. rom.* III, 92) : *cara e cara*, *pluma e pluma*, *duy e duy*, *pauc e pauc*, *un et un*. Nous avons remplacé, dans l'usage moderne, la conjonction *et* par la préposition *à*, et nous dirions, pour traduire les exemples de Raynouard, « face *à* face, plume *à* plume, deux *à* deux, peu *à* peu, un *à* un », ou « un *par* un », la copulative marquant le sens qu'on exprimait aussi en provençal par la préposition *cada*, dans *un cada un*, *pauc cada pauc*, etc. ; ainsi *bezan bezan*, dans l'exemple cité plus haut, serait « besant par besant », et *endreit endreit* signifierait à peu près la même chose que *cara e cara* dans l'un des exemples de Raynouard. Dans *Guillaume de la Barre* aussi nous rencontrons le mot répété, substantif ou adjectif, construit avec la copulative : *bras e bras*, 1693 ; *ma e ma*, 2010, etc. ; *dreit e dreit*, 2109, 4291 ; *dur e dur* 1026. Dans les deux premiers exemples le sens est « le bras joint au bras, la main jointe à la main » ; il s'agit de deux personnes qui se tiennent par le bras ou par la main ; dans les deux autres les adjectifs semblent être portés au sens maximum de leur valeur : *dreit e dreit* paraît être l'équivalent d'*endreit endreit* cité plus haut : « droit en face [l'un de l'autre] », *dur e dur* « tout à fait dur ». La même nuance apparaît dans *si e si* 3708, 4065, « ainsi et ainsi », absolument, positivement.

A propos de la conjonction *e*, je présenterai une

dernière remarque qui se rapporte à la prononciation de cette particule dans notre poème. Cet *e* devient parfois *y*, lorsqu'il est suivi d'un mot commençant par *a*, 2385, 2849, 4454. Cette mutation a été fréquente en Limousin, en Périgord [1], en Quercy [2]. Elle est signalée comme vicieuse par les *Leys d'amors*. Les auteurs de ce livre ne spécifient pas qu'elle a lieu devant *a*, mais ils le donnent à entendre par les exemples mêmes qu'ils citent :

> E devetz saber qu'om se pecca soen en esta conjunctio *e*, quar alqun dizo *i* per *e*, coma : « Yeu fuy a Sant Jacme *hy* a Nostra Dona del Puey, *hy* a Rocamador ; e deu hom dire *e*. E can vocals se sec, deu hom dire *et*, am *t* o am *z* (II, 422).

Mais voici qui est plus particulier.

Dans *Guillaume de la Barre*, lorsque cette mutation d'*e* en *y* a lieu, on remarque que la copulative se prononce avec la voyelle qui suit et ne compte pas dans la mesure. D'autre part la forme ordinaire *et* se rencontre plusieurs fois avant un mot commençant par *a* [3], et conserve sa valeur syllabique. Je n'ai pas rencontré ailleurs cette combinaison de la copulative figurée par *i* ou *y* avec la voyelle initiale d'un mot suivant. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce fait ne peut, naturellement, être

1. Chabaneau, *Grammaire limousine*, p. 338.

2. Coutume de Thegra (Lot), dans la *Revue historique de droit français et étranger*, 1870.

3. Ainsi *et ac*, 495 ; *et a*, 662 ; *et havia*, 2092 ; *et al*, *et als*, 586, 590, 602-3, *et apparegutz*, 1362, etc.



constaté que dans les textes en vers, et que les poèmes où la copulative devient *i* devant les voyelles sont rares. Ce n'est guère que dans le *Girart de Roussillon* du manuscrit de Paris que cet emploi d'*i* a été remarqué, et là il est bien sûr que la conjonction garde sa valeur syllabique. Mais il y a un poème où la conjonction *e*, tout en gardant sa forme, s'élide sur *a*, ou se combine d'une façon quelconque avec cet *a*, de façon à ne plus compter dans la mesure. C'est le poème de *la Guerre de Navarre*.

29 Que fo moltz santz e justz *et* (*lis.* e) avia nom Rodrigo.
114 Es intrat en Navarra ab gladi *e* ab foc ardent.
163 Qu'al borc donet la peyra *e* a tot lo comunal.
241 *E* a una boz pel regne ven los aital talan.
347 La crozada fom granda, *e* aneron s'aprestar.

Le fait n'est pas constant, mais il est très fréquent.

Je me borne, en ce qui touche la langue de l'auteur, à ces observations. D'autres remarques sur le même sujet ont pris place dans le vocabulaire.

4. Langue du manuscrit. — Il me reste à grouper un petit nombre d'observations sur les particularités de la langue et de la graphie du copiste. Il est possible, probable même en certains cas, que plusieurs de ces faits appartiennent aussi à la langue de l'auteur, mais les conditions dans lesquelles ils se présentent ne permettent pas de l'affirmer.

Les formes *paciu*, *processiu*, *correctiu*, citées p. LX,

nous montrent l'*o* latin, long et tonique, passant à *u* sous l'influence de l'*i* qui précède. Il est assez difficile de décider si *u* a ici le son de l'*u* français ou celui de notre voyelle composée *ou*. La comparaison avec certains patois est plutôt en faveur du son *ou*. Quoi qu'il en soit, la terminaison *-iu*, pour *-io*, est constante dans une copie de la coutume de Montcuq (Lot), exécutée en 1606 [1]. Elle apparaît, altérée en triphtongue, dans des actes du Carcassais, au XVe siècle et au XVIe [2]. En Languedoc, en certaines parties du Limousin et de l'Auvergne, on observe actuellement la mutation de l'ancien *-io* en *-iéu* [3].

L'*i* postonique du nominatif pluriel latin se maintient dans *autri*, 989, 2110, 2947; *nostri*, 500, 752, 1542; *dyabli*, 556. On a des exemples analogues en assez grand nombre dans des textes anciens de l'Aude, du Tarn, de la Haute-Garonne, de la Corrèze [4].

G palatal (ou *j*), prononcé *dj*, s'est réduit à *d*,

1. Texte publié en 1861, dans la *Revue historique de droit français et étranger*. Voir mes observations à ce sujet dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 5e série, V (1864), 49. Dans ce document, le son de l'o fermé est généralement noté par *ou*.

2. *Transactieu, condicieu, juridictieu, deceptieu*, acte de 1431 (Mahul, *Cartulaires et archives des communes de l'ancien diocèse de Carcassonne*, I, 20 et suiv.). *Incarnatiou, possessious, transactiou*, en 1549 (*Ibid.*, II, 170-1). La finale *-ieu* est bien une triphtongue, mais *-iou*?

3. Voir dans le *Dictionnaire des idiomes languedociens* de G. Azais, *abdicacieu, admiracieu, adouracieu*. — La même finale est devenue *éu* en certaines parties du Limousin (Chabaneau, *Grammaire limousine*, p. 47).

4. Voy. *Romania*, XIV, 291-2; XVII, 632; XVIII, 425.

dans *denolhs*, *denolhos*, *adenolhar*, *ditar* [1] (au lieu de *genolhs*, etc.). Ce phénomène est rarement attesté en ancien provençal (il pouvait exister sans être noté par l'écriture) : toutefois, il y en a des exemples. *Adenolhar* se rencontre dans le poème de la Croisade albigeoise, v. 5865, dans la *Vie de sainte Marguerite*, publiée par le Dr Noulet, v. 293, dans une version de la légende du bois de la croix que renferme le manuscrit du Musée britannique royal, 19 c. 1 [2]; *de adenolhos* dans une relation écrite à Pamiers en 1478 [3]; *ditar* dans la *Vie de saint Honorat*, édit. Sardou, p. 45, l. 3, et 127, l. 1 (où il y a *dictan*), dans un statut d'Agen daté de 1197 (n. st.) [4], dans une charte de Montpellier de 1336 [5].

On pourrait assurément augmenter cette liste. Toutefois, les exemples ici rassemblés suffisent à montrer que la réduction du son *dj* à *d*, devant *e* et *i*, s'opérait sur un territoire très vaste. L'examen des patois conduit à la même conclusion. *Adenoulha* et *denoulha* sont restés dans le patois de

1. Voir le vocabulaire pour les renvois. Il y a *gietar* (jeter), 4368.

2. Suchier, *Denkmæler prov. Liter u. Sprache*, I, 197, § 117.

3. J. Ourgaud, *Notice sur la ville et le pays de Pamiers* (1865), p. 200.

4. Magen et Tholin, *Archives municipales d'Agen*, p. 3, l. 24. Le texte, qui est très incorrectement publié, doit être lu ainsi : « Si negus d'aquestz qu'en aquesta carta so escriut encontra so anavo ... per falz e prejuri e *per ditat* de testimoni autrejero que remagues per totz temps. » Les éditeurs ont lu *perditat* en un mot.

5. Germain, *Hist. du comm. de Montpellier*, I, 516.

Toulouse [1]. On trouve dans le dictionnaire toulousain de Jean Doujat [2] « *adenoulhadou*, accoudoir, agenouilloir », et plus loin, *denouil, de denouillous*, mais toutefois *gita* (jeter). Plus au sud, dans l'Ariège, on dit aussi *denouil* [3], ce que du reste donnait à supposer le document de Pamiers cité plus haut. Des faits analogues s'observent en Bas-Limousin [4] et jusqu'en Italie [5].

Le *d* entre voyelles se modifie en *z*, selon l'usage du centre et de l'est de la langue d'oc, voir *azempriu, cazer, sezer, vezer*, au vocabulaire; mais on trouve *dz* dans *adzesmar, adzorar*. Cette notation est assez fréquente dans le chansonnier d'Urfé et dans le manuscrit du Musée britannique 19. c. 1, cité plus haut [6]. D'autre part *ad*, préposition, ne devient jamais *az*, et le *d* persiste dans *adumplir*, 1611.

R double se rencontre à la fin du mot dans *carr, carrs*, 464, 1975, 1977, 1980, 1989, etc.; *ferr*, 593, *torr, torrs*, 4283, 4309. Ce doublement de l'*r* n'empêche pas les mots qui en sont affectés de rimer avec des mots terminés par une seule *r*,

1. Noulet, glossaire de la *Vie de sainte Marguerite*.
2. Imprimé à la suite de la plupart des éditions des poésies de Goudelin.
3. Voir l'*Almanac patoues de l'Ariejo*, par exemple, année 1892, p. 44, ligne 3, à partir du bas.
4. Chabaneau, *Rev. des langues rom.*, VI, 293.
5. Mussafia, *Beitrag zur Kunde d. Norditalienischen Mundarten* (*Mém. de l'Académie de Vienne*, XXII, 1873), sous DENZIVA, p. 49 du tiré à part. Cf. Ascoli, *Arch. glottol.*, I, 383 (n° 189).
6. Suchier, *Denkmæler prov. Lit.*, I, 528.

ainsi *torr*, 4283, rime avec *dolor*. Actuellement ces mots se terminent, en une grande partie des pays de langue d'oc, par une voyelle d'appui (Mistral, CARRE et CARRI, FERRE, TORRE); du reste, ces formes avec *e* final se rencontrent dès le XIII[e] siècle (*Lexique roman*, II, 337; III, 307; V, 374). L'*s* peut aussi se doubler à la fin des mots, voir au vocabulaire *cayss*, *diss* (sous DIRE), *meteyss*, *pueyss*, *tayss* (prét. de *tanher*), *ateyss* (prét. d'*atenher*), *trayss* (prét. de *traire*).

Le *c* devant *e*, *i* et l'*s* sont absolument équivalents. J'ai relevé, au vocabulaire, *ceda*, *cela*, *cerp*, pour *seda*, *sela*, *serp*, et *serquec*, *sers*, pour *cerquec*, *cers* (cerfs).

Le groupe latin *t'c*, suffixe a t i c u s, est toujours rendu par *g*, comme en français, et non par *tg*, ainsi : *message*, 199; *parage*, 85, 104; *viage*, 103; *traütage*, 125, 136; devant *a*, *o* l'écrivain ajoute *i*, *salvagia* 1716, *coragios*, 394, 883 (cependant *coragos*, 4261, 4332). La même addition a lieu quelquefois aussi devant *e*, ainsi *gagie*, 86 [1].

Les troisièmes personnes du pluriel qui, en latin, ont la terminaison - a n t maintiennent leur forme étymologique. Présent de l'indicatif : *cujan*, 1023;

1. Ces formes en *-gie* apparaissent, dès la fin du XII[e] siècle en Tarn-et-Garonne : *lhinagies* dans la pièce 58 de mon *Recueil d'anciens textes*, partie prov. (ligne 35). Elles sont assez fréquentes dans la même région au XIII[e] siècle. Je citerai seulement *linhagies*, *linagies*, dans une enquête faite en 1246 près de Moissac (Arch. nat. J 1030, n° 17); *forestagies* dans un acte de 1243 rédigé dans l'arrondissement de Toulouse, au nord de cette ville (*ibid.*, J 325, n° 37).

semblan, 664 ; *tiran*, 498 ; imparfait : *avian*, 683 ; *eran*, 38, 407, 653, 1031 ; *manjavan*, 390 ; *marcavan*, 1424 ; *portavan*, 389 ; présent du subjontif : *puescan*, 804 ; *sian*, *tenguan*, 725 ; *valhan*, 725 ; conditionnel passé : *feran*, 1025, *foran*, 567 ; *intreran*, 1545 ; *prezeran*, 569. Cette conservation de la finale latine est un des caractères du langage de l'Aude, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, du moins à l'époque ancienne, car peu à peu, dès la fin du moyen âge, *-on* se substitue à *-an* [1].

Plusieurs des observations qui précèdent sont d'un caractère très spécial et portent sur des détails d'un intérêt fort limité. C'est que le roman de Guillaume de la Barre prête peu à des considérations littéraires d'un ordre élevé. Mais, d'autre part, par cela seul qu'il est daté, il fournit, sur l'état de la langue en une région et à une époque déterminées, un certain nombre de données précises qu'il était utile de recueillir et de formuler.

1. Voy. *Romania*, IX, 206-7.







GUILLAUME DE LA BARRE

Aquest libre fe Ar. Vidal del Castel nou d'Ari de las aventuras de Mosenher G. de la Barra.

En una terra lay d'Ungria
Ac .j. rey qu'era de Suria
Ques ac nom lo rey de la Serra,
Le quals estec lonc temps ses guerra,
E layssec so filh heretier,
Adreit e franc e plasentier,
Jove d'etat entro .xx. ans;
E, segon qu'el era effans,
El fo de totz bos aibs complitz.
Tant fo de natural razitz
Que lunha re no saub mal far,
Qu'el fon astrucs d'armas portar
E de far plasers a sas gens.
En ayssi saub esser plasens
E menar vida de senhor

9 aibs *n'est plus lisible, le ms. étant taché d'humidité à cet endroit.*

Si que ab totz pres gran amor,
Qu'el sieu gent cors no caub emenda.
L'effant estec senes fazenda
.I. an, .ij. ans, .iij. ans e .iiij.,
E quant ac dels ans .xxiiij.
Tug li noble de la siutat
De la Serra son acordat
Qu'ab luy aguesson lor cosselh;
E ja negus nos meravelh,
Quel noble foron pus de .M.;
E cug qu'era el mes d'abril,
Segon quem sove per semblan.
Trastug s'aneron ajustan
Dins lo palaitz del senhor rey,
E, per l'amistat qu'ieu vos dey,
Crezi quels fes trop bel vezer.
El reys joves am bel saber (*f 1 b*)
Estec aut entre dos donzels;
E si era .j. petit fels,
Mas quan los vic tot li passec.
Tantost del castel davalec
Jos el palaitz en .j. vert prat;
El baro qu'eran ajustat
Vengron vas luy en cel jarzi;
El reys joves, tantost cols vi,
Venc vas lor tot dreg, de gran pas,
E cascus d'els, c'us no y remas,
L'anec saludar qui mais poc.
El reys estec dreg, que nos moc
Entro quels ac gent saludatz;
Et apres fo s' assetīatz
.I. petit pus aut que negus,
E pueyss anec sezer cascus,
Si cum tayss, segon sa valor.

26 eran. — 46 fos a.

Et am tant dos de gran honor
Dels nobles van en pes levar,
E van lor razo comenssar
Per qu'eran vengut davant luy,
E lay non ausiratz lunh bruy
Dels cavaliers ni dels baros,
Mas tant solamens d'aquels dos
Que volgro lor razo mostrar
Al senhor rey e prepausar
En ayssi cum poyretz ausir :
« Senher, lo reys, quan dec morir,
« Vostre paire, cuy Dieus perdo
« S . . . . e bo, (*f. 1 c*)
« Nos mandec e nos fe jurar
« Que nos vos anessem mostrar
« Tot defalhiment qu'en vos fos;
« E per so quar etz bels e bos,
« Luns falhimens no y deu caber,
« Ni nos nol devem sostener,
« Mas que retraire lous devem.
« E donx, senher, sibeus dizem,
« A nos no deu saber lunh mal
« El falhiment que vesem tal
« Que nos pot sostenir per re,
« Quar, segon Dieu e segon fe,
« Vos mostrarem que s'en deu far.
« La vertatz es que tug preguar
« Vos volem, senher, s'a vos platz,
« Que vos ades molher prendatz
« La filha del rey d'Englaterra;
« Et auretz honor e gran terra
« Contra totz vostres enemics,
« E montan de terra, d'amics

62 *Ce vers est à peu près effacé par une tache d'humidité, et le suivant n'est guère lisible.* — 72 *Corr.* [D]el ?

« E de bela dona ses par.
« Negus hom no y deu contrastar,
« E majormens hom de parage ;
« Per qu'ades nos datz vostre gagie,
« Que cascus en sia pagatz. »
El reys estec meravilhatz
E pres .j. petit a somrire,
Et en apres el lor vay dire :
« Vejam, senhors, qu'en saubrez far. »
Ab tant se volgron acordar (*f. 1 d*)
Qual duy pogran anar veser
La donzela, e per saber
Si sa beutatz era tant grans.
Le causirs no lor fon affans,
Qu'ades triero dos baros :
Laüs fon en Chabertz lo ros
E l'autre G. de la Barra,
Que per dar denier Dieu ni arra
Non troberan miels d'un acort.
Le reys e li baro per fort
Volgro quel duy fessol viage
Ab .L. de bon parage,
Estiers vayletz e despe[n]ciers,
E que menesso .xx. saumiers
Cargatz d'aur e [de] fin argent.
Comjat van pendre ben e gent
E van montar vezent de totz.
E Dieus que volc venir en †
E que volc les .iij. reys guisar,
Los fey venir els volc menar
En .j. port de mar tan suau
Hon lunh temps no periro nau
Ni vens no li poc contrastar.
Tantost s'aneron enaguar
E passeron en .xxx. jorns.
Le solas fon bels el sojorns

Tant cant le passages durec.
Anc hom ni cavals nos perdec
Aytant cant foron en la mar.
Als .xxx. jorns van arribar (*f.* 2 *a*)
En .j. port d'un noble baro,
Senhors era de Malleo,
Hont hom paguava traütage
.C. bezans d'aur hom de parage
Solamens, si fos cavaliers,
E .xxx, si fos escudiers,
E bezan bezan per garsso.
No laysseran la redempsso
D'aquel port quar era tant sis;
El senhor era sarrazis
E non avia autra renda;
Et establic qu'om ques defenda
Ses merce la testa perdes
Sil traütage no pagues,
O no volgues Dieu renegar.
E quan foro fors de la mar
E foron yssit el gravier,
Tantost montan ab alegrier
E tug armat sus lors cavals.
Ab tant vec vos .xxx. vassals
Ab .lx. sirvens garnitz,
Que cascus fon leu assalhitz
Per davant los cavalguadors :
« A pas ! a pas ! Quals etz, senhors,
« Quel ric port cujatz envasir
« Ses paguar ? Res nous pot gandir,
« Quar ja los decs avetz passatz. »
Ab tant los saumiers an restatz
El thezaur pres tot a lor ma.

124 Mal leo, *toujours en deux mots.* — 131 sis, *corr.* fis ? — 144 *Il manque peut-être ici une paire de vers, car le sens se suit mal.*

Aras foron en .j. bel pla
Que durec be una jornada,
El castels fo d'obra talhada, *(f. 2 b)*
Espes de torrs e ben dechatz,
Malleos, e fo be gardatz
E de vìandas be complitz.
En Chabert se tenc per marritz
. . . .
En G. Barra van cridar,
Quar no so tengro pas a joc.
Ab tant cascus son caval moc
Dreit als saumiers et als sirvens,
E de venguda, soptamens,
Los saumiers cobran ab l'aver;
Els .xxx. vassalh per poder
Vengro per forssa [e] per vigor,
Astas bayssadas, dreit a lor,
Brocan los cavals per la prada.
Adonx la batalha's mesclada
Dels crestias e dels Sarrazis.
G. Barra, crey, .xx. n'aucis
Ans quel bran cesses de talhar.
D'en Chabert ja nom cal parlar,
Que cavaliers tant be no fe.
Los .lx. cayss a non re
Tornec, qui mortz, qui estendutz.
Adonx fo levatz lo grans brutz
Sus al castel de Malleo,
E despleguat mant gomphayno
Viratz yssir cridan lor senha.
Er fara mestiers que mantenha
Jhesu Crist los sieus aquel jorn,
Quar no so tengron a sojorn *(f. 2 c)*
Quan los viro venir tant fort.

159 *Vers omis.* — 174 nom *ou* non, *ms.* nõ.

E quan foro presset del port,
Le noble bar de Malleo,
Qu'ab si menec mant ric baro,
.Vc. e pus sus lors cavals,
E detras qu'en vengro de tals
Que no foro soffanador,
.IIIIc. eran corredor
Ab arssagayas atilhat,
Sus .i. pueg foron arrestat,
E van lors senhas despleguar,
Qu'om s'i pogra, per sert, mirar,
Tant foro de noblas colors.
Ab tant vec vos .ij. corredors
E manieyra de far message :
Escudier foron de parage
D'en G. Barra, d'en Chabert,
E ve[n]gron ardit et espert,
Ses armas e ses garnimens,
E tug los van gardar fortmens
Aquelh qu'eran de Malleo,
Tant volgron ausir la razo
Qu'a lor senhor volgueran dir.
E diray vos cum gent venir
Saubon e lor razo mostrar
Al senhor rey e prepausar
Ardidamens, ausen de totz :
« Aquel ver Dieus que venc en †
« E de sancta verge nasquec, (*f.* 2 *d*)
« Senher, en est port nos menec,
« E no sabem en cal loc em.
« El thesaur, senher, que portem,
« Vostras gens nos volgro raubar,
« Per que nons vuelhatz destrigar,
« E faretz ne vostre gran pro. »
El bar senher de Malleo
Non entendec las lors paraulas,

Mas que cujec que fossan faulas ;
E tantost us bels cavaliers
Qu'era sarrazis latiniers
Se levec mantenent en pes
E vay comenssar tot ades
Iradamens als escudiers :
« Baro, cascus etz fols parliers,
« Que parletz ayssi folamens,
« Quar res de mort nous er guirens
« Si no renegatz Jhesu Crist. »
Ab tant li scudier foron trist
Del nom renegar de Jhesu,
E veus lo respost de cascu :
« Fols yest, e trop pus fo[l]s quit te,
« Quar cel Dieu que tot cant es fe
« E fey la terra e la mar,
« E tu nos mandas renegar !
« Parla tost si cot semblara
« Ab to senhor, so quet dira
« Qu'en fassas respost mantenent,
« Quar ni tu ni el ni sa gent
« No presam en re ni temem, (*f.* 3 *a*)
« Per que tantost saber volem
« De ta resposta quals sera. »
Ab tant lo latiniers s'en va
Vas so senhor lay hon lo vic,
E parlan son algaravic
Tot lo negoci li mostrec.
E quan lo senhor entendec
D'aquels escudiers lor orguelh,
Aytal li van tornar siey uelh
Vermelh e rog cum .j. sendat,
E mantenent el ha jurat
Desus lo cors de Tarvaguan

235 te, *corr.* cre ?

Son dieu e de Bafom lo gran,
Que concordia, treva ni patz
No pendra tro c'aya scapssatz
Totz los crestias o raustitz.
« E veirem quals er fementitz
« Dels nostres dieus o d'aquel lor,
« Ni si poyran aver vigor
« Contra nos qu'avem lo poder.
« Anatz lor dir, ses pus lezer,
« Que si nos volo renegar,
« Qu'al maiti pesso de l'armar
« Per aver batalha campal.
« E vuelh mais que digatz aytal
« Qu'ieu lor doni temps del causir,
« Tota nueg e de pro dormir,
« Que non aian paor de nos. »
E[l] latiniers, de denolhos
Qu'era davant luy, vas levar, (*f. 3 b*)
Dreit als crestias s'en vay tornar
Per far lo respost del senhor ;
E quan fo vengutz davant lor
El lor vay dir en pla lingage :
« Senhors, quar etz de bon parage,
« Hom vos deu parlar ab razo.
« Quan mo senhor de Malleo
« Ac ausit vostre gran no sen,
« Que davant luy publicamen,
« Ausen de totz, li prepauses,
« Solamens qu'el vos entendes,
« Res de mort nous pogra gandir.
« Pero el no vol tant falhir,
« Depus que fos assegurat,
« Que res en sia ennovat ;
« Pero el vos manda per mi

274 D. al senhor.

« C'aparelhat siatz al maiti
« Per far batalha defenida,
« Que res alongar nous pot vida
« Si donx renegar no voletz
« Jhesu Crist qu'azorat avetz
« E la sua maire Maria;
« E d' aisso, sia o no sia,
« De respieg vos da tota nueg,
« Que luns hom nous fara enueg,
« Ni nous cal armar ni rescondre,
« Per que d'aysso sapchatz respondre
« Ayssi com bona gens deu far. (*f. 3 c*)
— D'aquo nons cal acosselhar »,
So responderon li scudier,
« Quar en tu ha fals latinier,
« Que not creiram d'aquo ni d'als,
« Quar lo tieu cosselh es trop fals,
« E fals quil dec e fals quil porta,
« Quar tota vostra leys es morta
« E de dieu mort e d'azempriu,
« E la nostra es de Dieu viu
« Qu'a fait tot cant es sus e jos.
« A Dieu sïam, de cuy em nos,
« Et a la Verge comandat! »
E mantenent foron montat
E van ss'en li duy escudier,
E trobero jos lo laurier
Lors senhors, e disso breument :
« Senhors, nos trobem verament
« Lo ric senhor de Malleo,
« Et am luy mant noble baro,
« Mant escudier, mant cavalier,
« E demest lor .j. latinier
« Qu'era cavaliers adobatz,
« E prepausem, si a vos platz,
« Lo negoci ardidamens,

Obrat de ceda ric e bel;
Pueyss vay ubrir .j. portanel
Que fo a l'intrada del carr,
Apres fey las portas pleguar
Si que los dieus vay descubrir;
E no cug ques hom pogues dir
Ni perpessar la gran riquesa
Que lay fon pausada e mesa,
Quar aqui terra no paria :
De draps d'aur e de draps d'Ungria
Fon la terra tota cuberta.
Apres vec vos ab car' aperta
Lo latinier que totz los gara,
E diss a'n G. de la Barra
Ques aportes, vesent de totz,
Aquel que volc venir en ✝
E volc de mort ressucitar.
G. Barra vas corrossar
E respondec al latinier :
« A fuer de neci cavalier
« Aug que parlatz trop folament,
« Quel senhor mandetz al sirvent
« Venir, mas qu'el vengua a luy;
« E quan seran gent ambeduy
« Veyrem quals ha major vertut, *(f. 5 c)*
« Quar no temem els ni lor brut,
« Que fort petit lor durara. »
Ab tant lo latiniers s'en va
Dreit al senhor de Malleo,
Et al dig : « Senher, dyabli so
« Aquelh crestia en lor parlar :
« No volo moure ni menar
« Lor dieu per venir davant vos,
« Mas que dizo tot ad estros
« Quels nostres dieus lor amenem,
« E dizo mais qu'adonx veirem

Davant lor se vay doussamens,
Et en loc de Dieu dignamens
A cascu vay sa part donar;
Et apres fey apparelhar
Del vi, ayssi cum far se deu,
E cascus de denolhos beu, (*f. 4 a*)
Remenbran la passiu de Dieu.
E quan fo fait, cascus lo sieu
Cavalh se fey gent amenar,
E pueyss van dir autet e clar :
« Ara podem anar segur,
« Que per lunh Sarrazi taffur
« Nons cal aver paor hueymay. »
Ab tant ubrir .j. coffre vay
.I. cavalier qu'era mest lor,
Et ab sanglot et am gran plor
El vay traire .j. crozific,
Que luns hom miels format non vic,
Ni fait, a la forma de Dieu,
E van lo conjurar quel sieu
Poder, s'il platz, que demostres
E que victoria lor dones
Contrals enemics de la fe;
E van lo clavelar trop be
En una branca d'un vert laur,
E dessus ac, ab letras d'aur,
Jhesus Nazarenus Rex Judeorum.
Et apres, quan l'agron fermat
Sus lo laur, cascus l'azorat,
Ayssi cum bos crestias deu far.
Apparelhat fo de manjar
De perditz frejas que portavan.
De dos en dos ùna'n manjavan
Ab .j. fogasset e del vi;

364 beu, *ms*: leu. — 390 unam.

Ni dols ni plors no fon aqui,
Mas arditz cors coma leos.
Tant foron trastug coragios (f. 4 b)
Cum si l'autri no fossan tres.
Tant los ac Dieus e bona fes
Totz lors corages refermatz,
De pus cascus fon coffessatz,
Que res el mon nol[s] fey duptar.
E mantenent se van ronssar
Trastug .L. ad .j. front.
Et aqui ac trop bela font
Hon li cavalh agron begut,
Et .j. prat hont agron pascut
E li saumier e li cavalh.
Ab aytant vengro duy vassalh
Qu'eran del don de Malleo,
E cascus menec son garsso
Ses pus companha, mas premiers
Venc davant lor lo latiniers
Que dec lo message fromir.
Vec les vos ab aytant venir
Tug .iij., senes totz garnimens.
El latiniers vay dir breumens
A'n G. Barra, a'n Chabert :
« Senhors, respondetz nos espert,
« Si vostra ley renegaretz
« E que nostres dieus adzoretz
« E Bafomet e Tarvagan ? »
G. Barra diss : « Dieu truan
« No volem lunh temps adzorar.
« Vostres dieus no podo re far,
« Ni Tarvagan ni Bafomet,
« Mas per sert vos dic eus promet,
« E per totz cels que son ab mi, (f. 4 c.)

415 Chambert.

« Que vostres dieus portetz ayci,
« E veyrem si poyran re far
« Contra cel que vesetz estar
« En semblansa fermat al laur;
« El sieus noms, qu'es ab letras d'aur,
« Fon escritz per Pilat desus :
« De Nazaret ha nom Jhesus,
« Reys que fo et es dels Juzieus;
« Aquel crezem qu'es verays Dieus.
« E sils tieus voles aportar
« E so pus bel per regardar
« Quel nostre que tu vezes la,
« Ades renegarem de pla
« Nostra ley e creyrem la vostra.
« E vay t' en tost e fay no'n mostra,
« Mentre quel cor nos o ditz tant. »
Lo latiniers vay ab aytant
Autet sus lo laurier gardar,
E vic lo crozific estar
Simplamens, de bela penchura,
E diss : « Mal nayss qui no melhura.
« Senhors, bon acort avetz pres. »
Lo latiniers vay demanes
Dreit al senhor de Malleo,
E vay comenssar sa razo,
Ausent de totz los Sarrazis :
« Senher », diss' el, « aycels mesquis
« Crestias se volo renegar
« E volo Baphom adzorar,
« Solamens qu'ades lo y portem
« E quan seram lay nos veirem
« Lor dieu qu'an mes sus .j. laurier
« Qu'es pens en .j. pauc de papier. » (*f. 4 d*)

455 lo y, *ms.* lay.

Eras ausiretz la gran vertut quel crozific fe contra los dieus del Sarrazis

Ab tant lo senhor a mandat
Que sïa fait de voluntat
Tot so quel latiniers voldra.
Tantost lo senescalc s'en va
Per mandamen dreit al thezaur,
E vay far yssir .j. carr d'aur,
E las rodas foron d'argent,
Hon degro portar ricament
Lors dieus Bafom et Tervagan,
Et apres elh van despleguan
Doas cadieyras meravilhosas;
D'aur fi, de peiras precïosas
Foron totas revironadas,
E mantenent an las pausadas
Laïns el carr sus .j. samit;
E tantost mant jotglar polit
Vengron ab divers esturmens.
Le solas fo mot avinens
Segon de gens que ley non an.
Lors dieus van portar ab aytan
Sus las cadieyras gent sezer.
Apres cascus, ses lonc lezer,
En la terra s'adenolhec
E cascus son dieu adzorec
Si cum avïan costumat.
Li cavalh foron amenat,
.LX., los pus bels qu'om vis:
Laüs fo blancs e l'autres gris
E l'autri bag e l'autri saur,
E foron tug ab celas d'aur (*f. 5 a*)
Esselat, ab cropas d'argent,
El fre d'evori tant luzent

Meravilhas fo per vezer.
Las cadeiras vos dic per ver,
Ab que tirec cascus son par,
Fe trop bel vezer e mirar,
Et a[c] cascu son escudier ;
Et am joy et ab alegrier
Cascus montec sus son caval.
Ab tant tiran li deslìal
Aquels dieus d'aur per lo gravier,
E li duy nostri cavalier
Estero segur ab lor gent,
Que non agro lunh espavent,
Tant agro lor ferm cor en Dieu.
El latiniers venc ab lo sieu
Cavalh que menec mot corrent ;
A'n G. Barra mantenent
Et a'n Chabert fon dissendutz,
Et a lor dichas sas salutz
Aytals cum cavaliers deu far ;
E pueyss a los faitz arrengar.
Per tal quel carr pogues venir.
E lay ausiratz retendir
Tota la mar per sanaphils
El gravier per homes gentils
Que foro mans ses adzesmar.
G. Barra, que vic tirar
Lo noble carr a gran honor,
En re nol mudec la color,
Tant hac en Dieu ferma speransa.
El don de Malleo s'enansa : (*f.* 5 *a*)
Son caval demest totz broquet
E mantenent el dissendet
E fey hostar totz los cavals
Ses paraulas e ses dir als.
Aytantost lo carr descubri
Que fo cubertz d'un vert pali

Obrat de ceda ric e bel;
Pueyss vay ubrir .j. portanel
Que fo a l'intrada del carr,
Apres fey las portas pleguar
Si que los dieus vay descubrir;
E no cug ques hom pogues dir
Ni perpessar la gran riquesa
Que lay fon pausada e mesa,
Quar aqui terra no paria :
De draps d'aur e de draps d'Ungria
Fon la terra tota cuberta.
Apres vec vos ab car' aperta
Lo latinier que totz los gara,
E diss a'n G. de la Barra
Ques aportes, vesent de totz,
Aquel que volc venir en ✝
E volc de mort ressucitar.
G. Barra vas corrossar
E respondec al latinier :
« A fuer de neci cavalier
« Aug que parlatz trop folament,
« Quel senhor mandetz al sirvent
« Venir, mas qu'el vengua a luy;
« E quan seran gent ambeduy
« Veyrem quals ha major vertut, *(f. 5 c)*
« Quar no temem els ni lor brut,
« Que fort petit lor durara. »
Ab tant lo latiniers s'en va
Dreit al senhor de Malleo,
Et al dig : « Senher, dyabli so
« Aquelh crestia en lor parlar :
« No volo moure ni menar
« Lor dieu per venir davant vos,
« Mas que dizo tot ad estros
« Quels nostres dieus lor amenem,
« E dizo mais qu'adonx veirem

« Quals er d'obra pus poderos. »
Adonx lo senhor fon joyos
De Malleo, quant ac ausit
Aquo quel latiniers l'ac dit,
Quar so pessec, quan foran prop
Del crozific, que pauc ni trop
Nol prezeran encontrals sieus,
Quar Baphoms semblava miels dieus,
En tant ques era d'aur formatz,
Quel nostre, s'i fos la vertatz;
Per quel senhor fon deceubutz.
Per davant lo laur es vengutz
Ab sos dieus d'aur ques aportec,
E Jhesu Crist sul laur estec
Depens ayssi cum venc en †.
G. Barra en auta votz,
Mas juntas, e mieg la carrieyra,
Ab sos companhos totz a tieyra,
Vay sa preguieyra comenssar.

La bela preguieyra del senher de la Barra.

« Jhesu Crist que volguist formar
« Home d'un petit de limo, *(f. 5 d)*
« E pueyss volguist per nostre pro
« Esser de sancta verge natz
« Et als .xxxij. ans passatz
« Fust per ton appostol vendutz
« .XXX. deniers, e pueyss batutz
« Fust al pilar et estacatz,
« Et al vendre sant clavelatz
« En la crotz de mas e de pes;
« E quan fust mortz, senher, apres
« Ton cor partit ab ferr de lansa,
« E ta boca, de malenansa,

« Plena de beurage trop mal,
« El tieu gentil cap e reyal
« D'espinas que fo coronatz
« Tant fort, senher, que vas totz latz
« Eras de sanc trastotz vermels;
« Ayssi cum tu yest vers solels,
« Quels yferns volguist espoljar
« Et al ters jorn ressucitar,
« Et al bon jous pujar el cel;
« E pueyss volguist ab foc novel
« Los tieus appostols coffortar,
« A l'onzen jorn, e tu mostrar
« Al mon [per] predicar la fe;
« Atressi, senher, cum ieu cre
« Tot aysso ab mos companhos,
« Mostra huey cum yest poderos
« Als nofezaycs que son ayci,
« E l'error de lor dieu mesqui
« Que fassas tornar e nient,
« Sitot l'an fait macissament,
« Qu'el conoscan la veritat. »
G. Barra, quant ac pregat (*f. 6 a*)
En ayssi Dieu a lor poder,
Una colomba vay parer,
Que luns hom, sal d'el, no la vic,
E val dir que tug l'enemic
De la fe foran coffondut.
G. Barra n'ac resseubut
Lo respost del Sant Esperit;
Levet en pes ab cor ardit,
Vay tost sus lo laurier montar,
E pres e vay gent abrassar
Lo crozific entre sas mas :
« Senher, » diss el, « qu'iest verays pas

617 lor, *corr.* son?

« E veray Dieus quant yest sagratz,
« Fay, senher, aquels dieus malvatz
« Tornar ayssi cos tanh de lor. »
E dissendec, ab mot gran plor,
Ab lo crozific abrassat;
Et adoncas tug an cessat
Totz lors bals e lors esturmens,
Quar lay foron cominalmens,
Tant volgro vezer esproar
Qual dieu d'aquels pogra mais far
Ni quals fora pus poderos.
Li Sarrazi foron joyos,
E ieu contaray vos be cum.
Quant agron descubert Bafom
Que fon cubertz d'un drap de ceda,
E l'aura fo clara e queda,
Que no fe vent ni pauc ni gran,
Elh van descubrir Tarvagan,
Qu'eran de fin aur e de ros,
El solels les feric amdos,
Que tot entorn fey resplandir (*f 6 b*)
Tant fort ques anc no poc causir
Negu son par per la clartat;
El senhor G. ha gardat
Vas sos compans qu'eran aqui :
« Senhors, » diss el, « yeu vos afi
« Que tot vendra en gran pudor
« Quan le nostre ver Creator
« Sa semblansa lor mostrara,
« Per que negus no duptetz ja
« Ni non slatz escomogut. »
Vec vos lo latinier vengut
Davant totz e davant Chabert,
Et a lor dig tost et espert :

637 *corr.* e proar?

« Senhors, e preguaretz tot jorn?
« Aysso semblan novas de forn!
« Mostratz nos leu aquel dieu vostre,
« E veirem si val mais quel nostre,
« O si poyra mais per vertut,
« E si val mais quel crezam tut,
« Quar a mo senhor sab trop bo. »
El senhor vic de Malleo
Quel pros Chabert ades plorec,
Et a dig rizen e gabec :
« Li crestia an paor de nos. »
Vesent de totz, de denolhos,
G. Barra, pron cavalier,
Estec dejos lo vert laurier,
Ab lo crozific en sas mas,
Et al mostrat tost als payas,
Luenh de Baffom, e presentat;
E tantost li Turc an cridat, (*f. 6 c*)
Quar demest tans n'a trops de vas :
« Aquel dieu no sembla pas sas,
« O sembla quel col ha trencat. »
Mas tug aquel Turc qu'an parlat
Encontra Jhesu Crist tan fol
Ades se van rompre lo col,
E la boca lor venc detras :
Qui trencal cap, qui romp lo bras;
Anc mais son par mazel no vitz.
El latiniers fon esbaïtz
Et am luy mant noble baro;
El senhor venc de Malleo
Am Bafom trop escomogutz
Per sos homes ques ac perdutz,
Que cujec fos encantamens,
E presentec iradamens
Bafom davant lo crozific;
E qui veser o volc o vic,

[Qu]e quan foron endreit endreit,
Le sant crozific benaseit,
Cum si fos vius, los vay gardar
El sieu cap reyal va dressar,
E tantost cum son cap dressec
Bafons e Tarvagan tornec
Cascus negres cum .j. carbo;
El senher vic de Malleo
Quel sieu dieu son aytal tornat :
Al latinier el ha sonat
Et al dig iratz que mandes
A'n G. Barra que negues
Lo crozific ses pus tarzar
E ques tolguesso d'encantar (*f. 6 d*)
Si que no y haia pus de lor.
Lo latiniers hac gran valor
E crezec ja en Jhesu Crist,
E vay dir, si col fon a vist,
Sas paraulas a'n G. Barra.
Lo latiniers pus non agara;
Al senhor venc de Malleo
Et al dig : « Senher, pauc ni pro
« No puesc los crestias covertir,
« Mas que gent vos fan escarnir
« Vostres dieus, qui veser o vol.
« Malditz es homs c'aytals dieus col
« Que no valhan ni tenguan pro ! »
El senher trayss son esponto,
Que cujec dar al latinier,
E vay lo lanssar al gravier,
E vas sezer costa Baphom.
El senhor portava .j. pom
Ple de musquet per hodorar,
E pueyss vay Bafom regardar

713 no y haia, *ms.* no noy ha. — 717 *Lacune?*

Si cobrava sa resplandor,
E vay sentir una pudor
Que, sil pom no fos, fora mortz.
E mantenent el diss cum tortz
Son col Bafoms e Tarvaguans;
El senhor levec en estans
E tantost el vic departir
Lo cors Baffom, e'n vic yssir
.IIII. gatz pudens en volan,
Que preso lo dieu Tarvagan
E van lo ditar en la mar,
E Bafomet elh van layssar,
E non ges per autre plaser (*f.* 7 *a*)
Mas per demostrar tot poder,
E quar fo volontatz de Dieu,
E per tal quel Sarrazi sieu
Conoguesso lor malvestat.
Tantost l'an mes en .j. valat,
Per mandament del latinier.
E li nostri duy cavalier,
Preguan Dieu ab lors companhos,
Foron alegre e joyos
Pel miracle ques agron vist,
E van lausar Dieu Jhesu Crist
E van lo tornar sul laurier.
Ab tant vec vos lo latinier
Que venc tot dreit a so senhor
Et al dig : « Senher, grant error
« Avem tenguda longamen,
« Que tant siam fora de sen
« Qu'aiam cresutz dieus de metalh.
« Crezam en cel en cuy no falh
« Lunh poder ni lunha vertut.
« E quar lor avetz covengut,
« En re no y devetz contrastar,
« E qui als vo'n vol cosselhar

« En re non es vostres amics. »
Lo senhor fo fels et enics
Del latinier, quan l'au parlar,
E vay .ij. baros regardar
Que li respozesso per luy;
E cug que foron aquelh duy
Les pus poderos de la cort;
Non o diss pas ad home sort
Lo latiniers, si cum cujec :
Cascus d'aquels baros levec (*f.* 7 *b*)
Per mandament de lor senhor,
E van dir de la gran folor
Quel latiniers lor prepausava,
Que mal era quil sufertava,
Quar el semblava renegatz;
Mas qu'om mande tost e viatz
Que tost s'armo li cavalier,
E qu'anon tug dreg al laurier
Per destrusir lo crozific,
« Depus qu'el ayssi escarnic
« Nostres dieus per encantament. »
Lo senhor vay dir mantanent
Al latinier que tost anes
An G. Barra el mandes
Qu'al maiti fossan tut armat,
Quar anc res tant no fo comprat
Cum fora Baffoms al maiti.
Lo latiniers tenc son cami
Dreit als crestias e vay lor dir :
« Al maiti pessatz del garnir,
« La paciu de Dieu remenbran. »
G. Barra e'n Chabertz an
Gran gaug quant auso las novelas,
Quar mot lor so plazens e belas
Et amorosas per ausir,
Ab sol ques elh puescan morir

Per Jhesu Crist e pendre mort.
Lo latiniers s'en venc per fort
Dreit al senhor de Malleo,
E val dir aquesta razo : (*f. 7 c*)
« Senher, per vostra gran valor,
« Gardatz de perir vostr'onor,
« Quel crestia son trop petit :
« .L. so, qu'ieu ay escrit;
« E faretz mot gran avinent
« Si als .L. ne datz .c.,
« E pueyss nous poyran acusar. »
Lo senhor anec coffermar
La sentencia del latinier,
E vay dir quel duy cavalier
Qu'eran aqui trop voluntos
Per combatre tot ad estros
Ab los crestias primieyrament,
Qu'ajustesso les milhors .c.
Que trobesso jos lor banieyra,
E qu'om fes far una barrieyra
Qu'autr'ome no y pogues intrar,
Et en senhal vay lor lanssar
Son gant per dar lo poderage.
Ara s'en van ab alegrage
Aquels .ij. baros en lor trap,
E no so tengro pas a gab
D'aquo quel senhor lor ac dit.
Encontenent foron causit
Aquels .c. que saubo triar ;
Sul punt del jorn se van armar,
E la barrieyra que fo facha,
E pueyss van mandar a la gacha
Cominal que fero venir
Que vay cridar et establir,
De part del don de Malleo,
Que luns hom, per lunha razo,

Dins lo camp non auses intrar (*f.* 7 *d*)
Ni als camplos ajudar,
Fos crestias o fos Sarrazis,
Quar lo senhor avia promis
Segurtat a cascuna part;
E que tug, en pena de l'art,
Venguesso vezer la batalha,
Que luns hom per lunha nualha
Ne remases dins son hostal;
E qu'estiers no fes be ni mal
Als vencedors ni als vencutz.
Lo latiniers es tost mogutz;
Dos cadafalcs fey establir;
Laüs fon hon pogues venir
La dona am de sas donzelas
E totas las donas ab elas
De la vila qu'eran de pes,
Ayssi cum molhers de borzes
O molhers de rics mercadiers;
E vas pessar lo latiniers
Quel cadafalc feses fermar
Costal val hon volgron ditar
Lo cors de lor dieu Bafomet.
El cadafalc estec autet,
Que fo cubertz de mans rics draps;
E, sertas, semblaria gabs
S'ieu vos dizia cum fon bels;
L'autre semblec us bels castels,
Que fo faitz ad obs del senhor.
E quan venc maiti sus l'albor,
Los crestias se van armar
El crocific van adzorar
De denols, tug sotz lo laurier;
E tantost venc lo latinier
Quels trobet de denols horan; (*f.* 8 *a*)
E vay lor dir gent, en ploran :

« Huey parra tot lo vostre fait
« Ni qui popet de bona lait, »
Diss lo latiniers als crestias,
« Quar veiretz armatz .c. payas
« Totz los pejors d'aquesta terra,
« Que no temon home de guerra,
« Tant so sobrier e coragios.
« Pero mo senhor ad estros
« Ha fait cridar cominalment
« Que luns hom nous do espavent
« Ni no vos fassa be ni mal,
« Per que d'autres duptar nous cal,
« Mas tant solament d'aquels .c. »
Ab estas paraulas corrent
Vec vos venir .j. messagier
Que dire vay al latinier
Qu'anes ab la dona parlar,
E que vengues ses pus trigar
A Malleo tost et espert.
« Anatz lay, » so diss en Chabert,
« E nos serem nos coffessatz,
« E pregatz la dona, sil platz,
« Qu'ela se vuelha batejar,
« Quar autramens nos pot salvar,
« E pueyss, sius platz, tornatz a nos. »
Lo latiniers s'en vay cochos
El messagiers trotan tras luy.
Amagadament ambeduy
So vengut entrol gran portal
De Malleo ; de son caval
Vay dissendre lo latiniers.
Lo cavalh tenc lo messagiers (*f. 8 b*)
Et el sul castel s'en montec,
E la dona tantost trobec
Soleta, ses tota donzela,
Que negus hom no fon ab ela,

Ni cavalier ni escudier ;
E vay dir tost al latinier
La dona, quan lo vic intrar :
« D'aquestz crestias que poirem far? »
Diss la dona, « ni cum sera?
« Ja mos cors mais be non aura
« Si huey el camp prendo lunh mal.
« Ieu vos liuraray lo caval
« De mo senhor de Malleo,
« Que, per dedins una reyo,
« Non viu aytal ni tant espert,
« E livrar lo m'etz a'n Chabert, »
Diss la dona, « de part de mi,
« E digay lor qu'ieu ab cor fi
« Crezi Dieu el verges Maria,
« E preguaray Dieu tot lo dia
« Que Dieus los garde d'encombrier. »
La spasa pres lo latinier
Del senhor el capel sul cap,
Et al cubert ab .j. vert drap,
Ques hom nol vis de luenh luzir ;
E la dona l'a fait venir
Lo ric caval et amenar,
El latiniers vay sus montar,
El messagiers montet sul sieu.
La dona vay dir : « Ja, per Dieu,
« Las armas no sa remandran. »
Ambeduy s'en van gent amblan (*f. 8 c*)
Lo latinier el messagier,
E quan foro jos lo laurier
Elh van lo cavalh gent armar
E van lo cavalh presentar,
De part la dona, a'n Chabert.
G. Barra hac descubert
L'elm que portec lo latinier,
E, mas juntas, ab alegrier,

Desus son cap l'a gent pausat,
El bran d'acier ha receptat;
E pueyss ha demandat apres
Al latinier que li mostres
La vertut del bran e de tot,
E'n Chabert li vay dir .j. mot,
Quel disses l'esser del caval.
El latiniers diss : « Ja nous cal
« Del cavalh aver lunh cossir :
« Ab sol que beus sapchatz tenir,
« E cavalguetz ferm e segur,
« Lunh cavalier qu'ab vos s'atur
« Ni cavalh no gandra de mort.
— Per Dieu ! » diss Chabert, « bon conort
« Podem aver, la Dieu merce. »
Tantost anec montar dese,
El nom de Dieu, sus son cavalh;
E mantenent venc .j. vassalh,
Et an hostatz totz los senhals
De las armas, per tal quel fals
Senher qu'era de Malleo
No conogues ni pauc ni pro
Las armaduras nil cavalh.
Coffessat foron li vassalh
L'us ab l'autre dels crestïas; *(f. 8 d)*
El camps fo bels e grans e plas
Hon se dec far la vencezo,
E la dona de Malleo
Venc en son carr trop ricamens
Dreit al cadafalc, am grans gens
Et am grans donas que menec;
E, quan fo sus, ela gardec,
Ayssi cum fay a no m'en cal,
Bafomet qu'era jos el val,
Ques ac trop malvada pudor,
E comandec qu'a dezonor

Fos tantost ditatz en la mar.
A dos ribautz lo fey tirar
Rosseguan per mieg de la ost,
Vesent de totz, aqui tantost.
La dona n'ac gaug, l'autri dol.

Eras ausiretz la batalha de .L. crestias en camp claus contra .C. Sarrazis.

Apres, ayssi cum far se sol,
Les .c. cavaliers fey armar
Lo senhor, e pueyss fey cridar
Qu'el tenguera lo camp segur
Aytant cant la batalha dur
Dels crestias e dels Sarrazis.
La dona fon en loc quels vis,
E veus venir les .c. primiers,
E pueyss nostres dos cavaliers
Ab lors .L. atertal.
Senhalat foro de senhal
De samit blanc per la sentura,
E l'autra gent cana, escura,
Portero senturas vermelhas. (*f. 9 a*)
Li crestia feiro meravelhas,
Tant vengron ardit pel corral,
E vengron espert li vassal
Ben ençavalgat ricament,
Que serrar se van mantenent,
C'us auzels no'n pogra passar.
A .x. a .x. se van triar
Les .c. per traucar la batalha.
Er fara mestiers que Dieus valha
Als crestias en aquel jorn.

990 *Corr.* Apres aysso?

Li Sarrazi foron entorn :
Qui volc lor be, qui volc lor mal.
Lo ric senhor del cadafal
De Malleo que vay lanssar
Son gant el camp per demostrar
Ques combates qui mais pogues;
E tantost vec vos demanes
La una dezena de lor
Dels Sarrazis, que per vigor
Cujan la batalha traucar,
Mas anc sol no y pogron intrar
Mens que no feran per .j. mur,
Tant fort estavan dur e dur
Li crestia tro visso lor loc.
Ab tant autra dezena moc
Delz Sarrazis, e van passar,
Que no lor pogron contrastar,
Tant eran armat e garnit.
La dona vay ditar .j. crit,
Tal paor ac d'en G. Barra;
D'en Chabert no li calc encara,
Tant se cofizec el cavalh.
G. Barra, ses pus vassalh,
Vas los .x. se vay regirar,
E vay dir autet e parlar (*f. 9 b*)
Ad .j. baro que fon aqui :
« Tracher, descresent Sarrazi,
« Girat vas aquest cavalier! »
El Sarrazis .j. colp le fier
Sul cap, quel foc ne fey yssir
Del capel e l'escut partir,
Aytant cant la spaza n'ateyss.
G. Barra la spaza seyss
Del senhor qu'era sobrebona,

1025 Mens, *corr.* Mais?

E trayss lo bran, e pueyss li dona
.I. colp en travers tant sobrier,
Quel mieg cors cazec el gravier,
Els brasses el cap en redon,
E las ancas remazeron
Encavalguans, ses estruep perdre,
Mas lo cavalh no volc esperdre
Que cavalguaval Sarrazi,
Quar anc sos pes no moc d'aqui,
Tant fe costum de bon cavalh;
Mas lo cors semblec espantalh
O semblec soc de carpentier.
G. Barra vay pel gravier,
E l'autri quel viro venir
Tantost se prendon al fugir :
Qui fug de sa, qui fug de la.
Quan viro del baro co sta,
Al cap del camp se van ronssar.
Autre baro se vay triar
Qu'era governayre d'aquels,
E fo corrossatz e trop fels
De son companh qu'el hac perdut;
E vengron per aytal vertut
L'us vas l'autre ses companho, (*f. 9 c*)
Astas bayssadas pel sabblo,
Qu'abdos s'aneron encontrar;
El Sarrazis vay assertar
Sul mieg del pieitz d'en G. Barra
Que platinas ni res nol gara
Que sus la cela l'everssec.
El senh'en G. se dressec,
Ques en res no fon desperdutz,
E vec les vos amdos vengutz
Astas bayssadas autra vetz

1076 Que, *ms.* Qua.

« Cavalier, vos o compraretz,
« Le colp que m'avetz volgut dar.
« Encuey vos faray ressemblar
« Vostre companh que vesetz la. »
Lo Sarrazis fo vengutz ja
E va l' .j. tant gran colp donar
Que l'astal vay otra passar
Entre las armas e la carn.
« Hueymais no faretz vostr'escarn
« De mi ni d'autre cavalier. »
G. Barra tenc son cartier
De l'escut que portec al col,
E venc a manieyra de fol
Contra cel que l'ac envasit
Et a l' .j. tant gran colp ferit
Ab lo bran en ques cofizec
Que sul mieg del cap l'asertec,
E va l' .j. tant gran colp donar
Que .ij. partz engals ne vay far
Ayssi cum si fos mazeliers.
Le Sarrazis en dos cartiers
Del cavalh cazec el sabblo, —
Lo senhor diss de Malleo :
« Trop fier duramens G. Barra (*f. 9 d*)
« Ab son bran qu'en ayssi los sarra. » —
L'u de travers l'autre de lonc.
El cavalh d'en Chabert adonc
Se pres fortment ad enilhar,
Quar hom nol volria brocar
Per far so c'avia costumat.
Mosenhen G. ha girat
Son bon cavalh dreit als payas
Et als trobatz totz flacs e vas,
Exceptat .j. quel volc ferir.
G. Barra val reculhir ;
Ambeduy se van ajustar,

El Turcs anec son bran levar,
E vay dar tal a'n G. Barra
Quel capel fey volar a l' ara
Per mieg lo camp encontenent,
El Turcs val dir, gaban, risent,
Quan vic que l'elms li fon casutz,
Que semblava que fos tondutz
Pel bacinet ques ac sus cap.
La dona qu'era sus el trap,
Quel capel l'avia trames,
Anc no fo pus dolenta res
Cum la dona fo quant o vi.
Autra vetz venc lo Sarrazi
Vas G. Barra durament.
G. Barra n'ac espavent
Quan sentic son cap desarmat,
El Turcs ha tant gran colp donat
A'n G. Barra de venguda
Que tota sa color li muda,
Mas anc son cors no li nafrec.
G. Barra se regirec (*f.* 10)
Dreit al paya e vas senhar
Sus son destrier e refermar
E vay recobrar sa vertut;
Vas lo Turc venc ab son bran nut
Aytant cant poc, e val ferir
Sus al cap, et anc envasir
No poc en re lo fals paya.
« Aylas ! ara say de serta
« Qu'ab est paya suy encantatz,
« Quar ieu veg qu'el es tant armatz
« Qu'en loc nol puesc entamenar. »
Autra vetz vay son bran levar
G. Barra, et en ayssi
E[n] vay ferir lo Sarrazi
Sul cap, ayssi cum Dieus o volc,

Que la una gauta li tolc
El bras dreit e l'escut essems.
G. Barra diss : « Per tostemps
« Em be de vos quitis hueymais. »
Las dens li paregron el cayss ;
En G. Barra diss aytal :
« Sembla quel foc de san Marssal
« Vos aia pres d'aquela part. »
Aras vengro ses tot regart,
Tug li Turc per mieg lo gravier,
Quan viro le pron cavalier
Ses tot capel e ses escut,
E no portet mas son bran nut,
Ni tenc als ab ques defendes.
En roda lo mezon ades
.C., mens tres, qu'eran li paya.
Ab tant vengueron li crestia,
En Chabertz que venc totz primiers.
El cavals fon grans e sobriers, (*f. 10 b*)
E trop de granda voluntat
De far so qu'avia costumat,
En Chabertz pessec del tenir
El cavals pessec d'escremir :
Quan fo demest los Sarrazis,
Tantost la .j. per lo bras pris,
Quel bras li vay traire del cors,
E l'autre vay gaffar a mors
Al costat dreit dejos l'ayssela,
E val levar de sus la cela
Leugieyrament cum .j. effant,
E pueyss val lanssar en volant
El camp demest les derrocatz.
El senhor s'es meravilhatz
De Malleo d'aquel cavalh,
E vay mandar ad .j. vassalh
Que de cors tost anes veser

A Malleo e per saber
Si troberà lo cavalh sieu ;
E l'escudiers, a la fe Dieu,
S'en vay tantost vas Malleo,
E vas pausar en .j. boysso,
Et una serp grifa l' al bras,
Per quel vassals aqui remas,
Tro fo fenida la batalha.
Dels crestïas la gran mesclalha
E del cavalh vos ausiretz :
Ayssi los gafec totas vetz,
Los derriers cum fey les primiers.
Ab tant vengron les cavaliers (*f. 10 c*)
Crestias qu'eran d'aquels .L.,
Que cridan : « Er venjarem l'anta
« C'avetz facha, fals rossinier! »
Qui trauca, qui trenca, qui fier.
Les Turcs se tengro per vencutz.
Ayssi fon cascus desperdutz
Que no pessero del defendre,
Mas qu'a merce se volgro rendre
Si fos qui sol lor o preses.
En Chabertz, tantost demanes,
Es dissendutz de son cavalh,
Quan vic que senes son trebalh
Cazïan mort siey enemic,
E pres autre cavalh que vic
D'aquel que fon emaysselatz;
Ses tot estruep es sus montatz
E vay ditar sa lanssa porr,
E tray son bran ; son cavalh corr
Dreit al capel de son companh,
E pueyss tornec tost al mazanh
Can lo capelh li ac rendut.
E pueyss ha son cavalh mogut,
Et encontrec .j. Sarrazi

Que defenden son cors fugi
Ab una massa que portava,
Que res a son colp no durava.
Tant era fortz cum us jagans.
En Chabertz no semblec effans
Quan l'anec davant aparer :
Al Sarrazi, ses pus lezer,
De son bran nut li cujec dar,
Mas .j. petit se volc trigar,
Quan lo Turcs sa massa levec,
A'n Chabert .j. tal colp donec (*f. 10 d*)
Quel cavalh venc de denolhos.
En Chabert fon meravilhos
Del colp ques hac pres tan sobrier,
E regardec lo cavalier,
E fon iratz, nous o cal dir ;
E venc vas luy ab tal aïr
Ab son bran qu'en saub be talhar.
Per tal vertut lo vay tocar
Qu'en davalec lo bras senestre.
El cavals qu'estec lay en destre
Conoc Chabert per so senhor,
E venc s'en tot dreg al trachor
Ques fo combatutz ab Chabert,
E val gaffar ades espert
Per l'autre bras sus son cavalh,
E rosseguan dita l' el valh,
El mes les .iiij. pes el ventre,
E pueyss lo cavalh de seguentre
S'en vay pel camp gent deportan,
En Chabert so senhor gardan,
Que negus hom nol feses mal.
Ab tan tug li Turc deslial
Foron a mens de .x. tornat
E foron tug espaventat,
Qui per grans colps, qui per paor.

En Chabertz, per la gran calor,
E son companh son dissendut.
Li Turc estavan estendut
El camp ab vida, ses morir.
Le cavals les vay totz peutrir,
Issi cum si fos ensolada. (*f. 11 a*)
La batalha fon acabada
Sus lo mieg jor d'aquels payas,
Pueyss se van ronssar los crestias,
Que volgro veser qui'n fo mens,
E van reconoysser lors gens
Le pros Chabertz e'n G. Barra,
E non trobero mens encara
Ni cavalier ni lunh donzelh,
Exceptat que n' ac .j. parelh
Que trop greument foron nafrat.
Lo camp han li crestia levat,
E fo fait tot a l'ora nona.

Eras ausiretz en qual guiza la dona de Malleo fe cresent belas messonjas al senher so marit per tal ques batejes.

Apres, en sa propia persona
La dona venc vas so senhor
Ab gran joy et am gran baudor,
Mas que non o fey a parvent.
Lo ric senhor, ab cor dolent,
De son cadafalc davalec,
Dreit a la dona s'en anec
Per veser quel volia dir.
La dona vay far .j. sospir,
Cum si la mortz li saubes mal,

1276 n', *ms.* ni.

E foron amduy per cabal,
Que luns hom nols ausis parlar,
E vay sa razo comenssar
En ayssi cum poyretz ausir :
« Senher, tug em nat per morir (*f. 11 b*)
« Quant lo Creators o voldra ;
« Et aquel que nos salvara
« Mala viu e mala fo natz.
« Lo mieu senhor, e remiratz
« Aquesta mort d'aquestz payas
« Qu'an presa huey per los crestias,
« Quar, si per miracle nos fes
« O no valgues mens nostra fes
« Que la lor, ja nos pogra far.
« E donx, senher, si batejar
« Vos voletz, non estiatz per me,
« Quar ieu vuelh faire tota re,
« Senher, que vos mi comandetz.
« E mais, senher, que trobaretz,
« Segon qu'ieu ay huey conogut,
« Que, cossi que l'aion avut,
« Qu'en Chabertz ha lo cavalh vostre ;
« E mandatz per luy que lous mostre,
« E veiretz si dis veritat,
« Quar yeu lo laysse[i] emancat,
« E que porti, senher, la clau
« De l'estable en que l'enclau
« Quan n'a pessat vostr' escudier. »
Ab tant sonet al latinier
Lo senhor, el latinier venc,
El senhor le ric pom d'aur tenc
Ple de musquet per hodorar,
E mantenent el vay contar
Lo ric senhor de Malleo

1295 vodlra. — 1298 e, *corr.* e[r] ? — 1299 D'aquesta.

1324 Al latinier la gran razo
Ques aqui la dona dizīa.
Le latiniers diss : « Bona via, (*f. 11 c*)
« Senher, es que nos batejem. »
1328 Lo senhor diss : « Enans veirem
« Si'n Chabertz ha lo mieu cavalh. »
Ab tant veus venir lo vassalh
Que fon arrestatz al boysso,
1332 Rosseguan la cerp pel sablo,
E venc tot dreit a so senhor
Et al mostrada la dolor
Ques ac suferta tot lo jorn.
1336 El senhor estec ab cor morn,
Quan vic aquela cerp tan gran.
E la cerps leva s'en volan
E dezamparec l'escudier
1340 Ses tot mal e senes dangier,
Que l'escudier non hac el bras,
E quan volava lo dyablas
Per la gola ditava foc;
1344 E vay s'en tornar en son loc
Lay hon l'escudier la trobec.
Ab tant lo senher regardec
La dona quel volīa dir,
1348 E la dona val devesir
E l'aventura declarar :
« Senher, sim voletz escoutar,
« Yeu vos contaray mo semblan.
1352 « Depus que pel vostre coman
« L'escudiers anava saber
« Del cavalh si era per ver,
« E la cerps lo vay arrestar;
1356 « Per que no poguessetz forssar (*f. 11 d*)
« Chabert de rendre son cavalh,

1359 fenina.

« Arrestec la cerp le vassalh
« Tro la batalha fos fenida;
« Per queus dic, senher, per ma vida,
« Que tal cavals es huey vengutz
« A'n Chabert et apparegutz
« Que no y a mas del batejar,
« Per que pe'n Chabert faitz mandar,
« E saubretz, senher, la vertat. »
Ab tant lo senhor ha mandat
Al latinier que tost anes
A'n Chabert quel caval menes,
E que vengues asseguratz.
Lo latiniers es tost montatz
Ab gran joy e de gran talent
Desus son destrier leu corrent,
E venc tot dreg jos lo laurier,
E vay veser ab alegrier
Mosenher G. gens aqui,
Jogan, gaban sus .j. tapi
Ab sos compans qu'eran entorn;
E ja declinava lo jorn;
E vay los tantost saludar
Lo latiniers e vay preguar
Chabert que vengues ses temor
Parlar tantost ab so senhor,
E quel cavalh ab si menes.
« Quar ieu no cug ques anc nasques
« Cavalh que ta bona fos natz,
« Quar per luy sera batejatz (*f.* 21 *a*)
« Mo senhor e tota sa gent,
« Sol que digatz ardidament
« Quel cavalh vos venc per vertut
« Gent esselat e gent pascut,
« E no sabetz cossi ni quo.
« Ma dona dira la razo,
« Que sol vos no caldra parlar. »

Aras s'en van ses pus trigar
Ab lo cavalh de gran valor;
E la dona diss al senhor,
Enans quel latiniers parles :
« Lo mieu senhor, prec vos qu'ades
« Quem digatz si dic veritat. »
Lo senhor al caval gardat,
E pueyss a la dona vay dir :
« La mia dona, ses mentir,
« Tot ades m'en vuelh batejar. »
Lo latiniers vay tost tornar
A'n G. Barra que vengues,
Quel senhor avia promes
Ques vol batejar ab sas gens.
Aras s'en van alegramens
E vengron dreg a Malleo.
La dona de gaya faysso
Ab son carr venc jos lo laurier,
Et am joy et ab alegrier
Preso lo crozific del laur
E portero l'en .j. drap d'aur
Entrol castel de Malleo,
Et anc sa par joya no fo (*f. 12 b*)
Menada en degun castel.
La nueg esteron ben e bel
A gran solas, ses trop manjar,
Quar trop avian que parlar
E gran talent de pro dormir.
De dos en dos feiro venir
.I. capo ab una perditz;
No marcavan mas en samitz,
O sobre paziment obrat.
Li lieyt foron apparelhat
Per lo castel e pels hostals.

1403 Tot, *ms.* Tost.

Le solas fon rics e cabals
Dels crestias e dels Sarrasis.
Cascus hac talent que dormis,
E volgueron anar jazer.
E la dona, de gran plazer,
En lor camb[r]a los vay menar,
Qu'om si pogra per sert mirar,
Tant fon bela e resplandens.
E la dona qu'era plasens
Apres beure s'acomjadec,
Et a cascu se batejec
Ayssi cum si fos batejada;
Ayssi saub far sa † formada
Cum si fos avesques o papa;
E pueyss, ses mantel e ses capa,
La dona s'en vay gent tornar,
En sa cambra s'en vay intrar,
E tug li baro van jazer; (*f. 12 c*)
E la dona vay remaner
Ab so senhor cum far solia;
E quan venc sus lo punt del dia,
E la dona se vay levar,
A sas donzelas vay sonar,
E quan foron gent arnescadas
E gent vestidas e paradas,
A la dona vengro tantost.
La dona mandec : « Quan que cost,
« Faitz me venir lo latinier. »
Tantost lay vay .j. messagier
Quel latinier li vay menar,
E la dona val comandar
Que fos be complida la festa,
E la rica cuba fos presta
Hon cascus hom se batejes.

1438 se batejec (ou latejec), *corr.* son cors senhec ?

E ieu contaray vos ades
Quinha fo la cuba ni qual.
Anc non cug qu'om ne vis aytal :
De marmet fon grans et entieyra,
E fon ampla per sa manieyra,
Que per fons ac .L. brassas,
E no foron martels ni massas
Qu'en loc li poguesson trencar.
E luzic en ayssi tant clar
Cum si fossa faita d'argent.
Lo latiniers, de mantenent,
L'a facha tota refrescar,
E pueyss fo y de l'aygua portat,
Clara e fresca e temprada.
E pueyss ha la gent emancada *(f. 12 d)*
E cuberta d'un bel samit,
E tot entorn mant bel tapit
Ha fait pausar e qu'om marques.
.XX. gardas cug que y assignes
Per la rica cuba gardar,
Per qu'om no y pogues re mesclar
Entro que l'aygua fos senhada.
Una sentura d'aur obrada
Ha pausada per tot entorn,
Per tal que, vent si fes lo jorn,
No pogues l'aygua enlaizar.
A la dona s'en vay tornar
Lo latiniers e vay li dir :
« Dona, volgut ay hobezir
« Tot quant, dona, mandat m'avetz.
— Ara, per l'amor quem tenetz, »
Diss la dona, « vejatz si'ncara
« Se mou lo senher de la Barra,
« E que vengua de contenent. »

1463 quala.

E mentre fan cest parlament,
G. Barra viro venir
E'n Chabert, e van sse culhir
Ab gran gaug trop ysnelament,
E pueys en apres, mantenent,
De dos en dos, s'en van parlan
Entro la cuba e gaban
Del fait de Dieu e non re d'als;
El pobles fon aqui aytals
Que luns hom nol poc estimar,
Quar yeu say, quils pogues contar, (*f. 13 a*)
Qu'om n'i trobera .c. vetz mil.
Le segon dimenge d'abril
Girat l'an fon aquel, som par.
E quan vos n'iratz regardar,
La dona venc ab sas donzelas,
Et anc no foro pars d'aquelas,
E vengron ab gaug tro la cuba.
El senhor fey cridar ab tuba,
En pena de cors e d'aver,
Que cascus vengues am plazer
Al sant babtisme dignamens,
E que vengues honestamens
Cascus, e ses tot enbregar.
Le crozific van aportar
Envolopat en nobles draps ;
E s'ieu vos dizia los gabs
Cum lo portero ricamens,
No cug que negus hom vivens
O pogues dir ni albirar,
C'una taula feiro portar
Tota d'aur macis, ses argent,
Que pausero sul paziment
Qu'el agro fait far e bastir ;
En apres elh feiro venir
.I. minhot en que res no falh.

En cascun cap hac .j. cristalh
Aytant gros cum un cap d'efant,
E totz detras fon e davant
De peiras de vertut garnitz; (*f. 13 b*)
Pausar lo van, e fon servitz
Per tot lo poble que lay fo.

Eras ausiretz le pus novel el pus devot babtisme ques fos faitz negun temps.

Lo ric senhor de Malleo
Se vay aytantost despulhar;
La cuba van dezabricar
Per mandament del latinier,
E li duy nostri cavalier
Van dir al ric senhor ades
Qu'en la cuba primiers intres,
Et elh intreran apres luy,
E van tantost intrar amduy.
Quan lo senhor lay fon intratz,
Lo bacis fon apparelhatz,
El pros Chabertz lo pres ades;
En .j. banquet estec de pes,
Qu'era d'aur els pecols d'argent;
Lo baci tenc tot simplament
E vay en la cuba pozar
De l'aygua, el baci pausar
Sul cap del don de Malleo,
E comenssec esta razo :
« E nom del Paire e del Filh
« Qu'eis tot .j., don nom meravilh,
« E del veray sant Esperit,
« Senes carta e ses escrit,
« Te bategi el nom de Dieu

« E de l'autisme poder sieu,
« Et aias nom per nom Leo (*f. 13 c*)
« El sobrenom de Malleo. »
Le baci li vay abocar
Cabval lo cap e tot mulhar;
.III. vetz o fey ad una ma;
E quan fo fait, lo bar de pla
Vay fors de la cuba sautar.
La dona lo vay abricar
.I. samit de ceda tot blanc,
El cavalier gentil e franc,
Le pres en loc de tapital,
E pueyss fey venir atertal
.III. pars de raubas, totz d'un for,
E la dona, ses lonc demor,
La .j. par li vay tost vestir,
El segon [par] vay tost ufrir
Al senh'en G. de la Barra;
E, qu'entre lor fos l'amors cara,
Lo tertz par donec a'n Chabert.
E pueyss la dona, mot espert,
Se volc en .j. trap desgarnir,
E fo gaugz qui la vic venir,
E no portec rauba dessus,
Ans remas en brizaut ses pus
De ceda vert de sisclato,
Et ac son gay cors de faysso
Larc e dreit e gras e delgat.
Mosenh'en G. l'a sonat:
« Dona, intratz, el nom de Dieu! »
Sas cambas foron pus que nieu
Blancas e claras cum cristalh.
So diss Chabertz: « A vos no falh
« Neguna beutatz qu'el mon sia. (*f. 13 d*)
« El nom de la verges Maria
« Fassam huey tot so que farem. »

Diss G. Barra : « Pueyss parlem,
« Dona, cum voldretz aver nom.
— Senher, » diss la dona, « tal cum
« Vos e'n Chabert mi voldretz dar. »
Ab tant vay de l'aygua pozar
G. Barra ab lo baci,
E la dona .j. pauc s'en ri,
Que cujec qu'ades la mulhes.
G. Barra vay dir ades,
Ans que la volgues batejar :
« Aysso, » diss el, « se puesca far
« El nom de cel que det la ley,
« Et el nom del dreiturier rey
« Que tant gent la saub adumplir,
« Et el nom del Dieu que venir
« Volc en le[n]guas de foc ardent
« E nos senhar primierament. »
E val l'aygua sul cap verssar ;
E tantost el la vay nomnar
La pros madona na Costansa ;
E dos baros de gran hondransa
La van tost de la cuba traire,
Et a la forma del Salvaire
Tantost s'anec adenolhar
Et [a]qui val merce clamar,
Humelian son cors e son cap,
E pueyss s'en intrec en son trap,
Els dos baros s'en van yssir.
Las donzelas la van garnir
De novels e rics vestimens (*f. 14 a*)
Ayssi deguizat[z], veramens,
Que d'una part semblava blau
E d'autra part semblava jau,
Et d'autra part eran vermelh.

1614 *Vers ajouté en interligne.*

E quan la toquec lo solelh,
Semblec vengues de paradis;
La gensser dona fo qu'om vis;
E pueyss trames per sos effans;
Mas lo latinier tot enans
Vay sautar dins, ses tot vestir,
E vaÿ en Chabert requerir
Que so senhor fos sos pairis;
El senhor vay levar .j. ris
De Malleo, e vay intrar
En la cuba, e vas pausar
Sus lo banquet; trastotz vestitz
Fol cavaliers e gent aybitz,
E fey lo sobrebel veser.
E no y volc far pus lonc lezer
Lo franc senhor de Malleo,
E vay dir aquesta razo;
La ma li vay pausar sul cap,
E pueyss vay dir, senes tot gab :
« El nom de sancta Trinitat
« Te bategi per veritat
« En aquesta cuba hont em,
« E vuelh ques aias nom Guillem. »
E vay li far la trescambada
En la cuba qu' era lizada,
En G. cazec totz evers;
El senhor, cum si fos us sers,
De Malleo vay fors salhir,
E'n G. lo pres asseguir,
Que fo del tot be cabussatz,
E sec lo tot nut per los pratz (*f. 14 b*)
Cum si fos fols o vius auras.
La trufa fon grans dels payas
De l'esquern quel senhor l'ac fag.
En G. se tolc de son plag,
Vas lo crozific s'en tornec,

De denolhos el l'azorec;
Et apres se vay gent vestir.
Ab tant veus les effans venir
Del noble bar de Malleo;
Duy foro, que .iiij. baro
Les menero tot simplamen,
E l'infant venguero rizen,
Tant agron gaug del batejar.
Le majer ac, segon quem par,
.X. ans, el menoret n'ac set,
E foron gay e bel e let,
E no 'vian pus filha ni filh;
Mas no sabian ges le perilh
Qu'enqueras lor endevendra;
Pero nous espaventetz ja
D'u miracle que s'endevenc,
Per so qu'en son cor cascus tenc
Dels Sarrazis sa gran error,
Per so Dieus dec ris apres plor
Al senhor de sos effans ja.
La dona despulhar los va
Ela meteyssa, ab gran gay.
Amdos en las fons metrels vay,
E las fons foro lenegans;
Gran fertat fon ab los effans:
Amdos van negar bras e bras.
En Chabert cridec : « Caytiu, las!
« Ara veg que tut em perdut. »
Le critz se levec am gran brut (*f. 14 c*)
Dels Sarrazis ab gran dolor.
G. Barra, ab dol, am plor,
Los effans vay ditar el prat,
Et eran tant ferm abrassat
Que negus hom nols poc partir.
G. Barra romp so vestir,
E'n Chabert sa cara desrom,

El senhor portava .j. pom
D'aur fi, e val tot mastegar;
Sus los effans anec plorar,
E pueyss se levec tot en pes,
El senhor diss qu'om no toques
Ni fes lunh mal als cre[s]tīas.
L'iffant pudiro pus que cas;
E la dona remas trassida,
Mas qu'en Chabert l'a resperida,
Que l'entendec a son parlar.
Tug vengron les effans mirar,
Mas no s'apropjavan de lor :
Tant agro salvagia pudor
Qu'entorn lor no poc hom durar.
« Hueymais nons volem batejar, »
Disson li paya al senhor,
« Quar lor fe ni lor dieu ni lor
« No nos pot mais gaserdonar.
« Nostres effans ha faitz negar
« Qu'eran bel e douss e plazent.
— Senhors, et yeu vos dic breument, »
Diss lo senhor de Malleo,
« Que mot ay gran compacīo
« Dels mieus effans qu'ar ay perdutz;
« Pero mos sens es e mos cutz
« Qu'enquer n'auray quem faran be. (*f. 14 d*)
« E dic vos o per autra re :
« Que, sius voletz, queus batejetz,
« O, sius voletz, que lo layssetz,
« C'ueymais non forssaray negu,
« Enans dic, siu[s] platz a cascu,
« Que tornetz en vostres hostals. »
Et ac n'i .j. avol e fals
Que davan lo senhor crida :

1732 lo, *ms.* non.

« Mal aia quis batejara,
« Ni qui nos ha toutz les effans! »
Aytantost vay cazer a pans
Le Sarrazis totz pessejatz;
E cascus s'es meravilhatz,
E van tug dir : « Encantat em. »
En cada pessa n'ac mant verm,
Tant fo lo canas corromputz.
Dos maustinasses totz serrutz,
Van la carnassa rossegar
E pueys ditar dedins la mar,
Ab aquela carn totz essems.
El ric senher fon ara ferms
En la fe de Dieu e pausatz,
Quan vic que cel era dampnatz,
Per fol parlar ad avol trag;
Et ha .j. bel sermo retrag,
E diss que tug preguesson Dieu,
Qu'enqueras li duy effant sieu
Li pogra Dieus ressucitar.
A la dona trames sonar
Que marrida venc e dolenta,
E semblec cayss una sirventa,
Quar negre foron siey vestir.
« Dona, nous vulhatz esmarrir, »
Diss lo senhor, « per lunha re, (*f. 15 a*)
« Quar, sol que y aiatz bona fe,
« Jhesu Crist nos fara vertutz,
« C'ayssi cum los nos ha tolgutz
« Les nos pot redre atressi. »
E l'ifant esteron aqui,
Que cayss perdian lor pudor.
Ar s'adenolhet lo senhor
E la dona decosta luy,

1741 pessajatz.

E pregan Jhesu Crist amduy
En ayssi cum saub far cascus;
La dona no saub dire pus
Mas solamens : *Ave Maria,*
Ave Maria, ave Maria;
El senhor diss de l'autr' estrem :
« Jhesu Crist, hont ay mon cor ferm,
« Vos me restauratz mos effans! »
En Chabertz estec totz plorans,
En G. Barra sul sablo,
Ambeduy en oracio,
De denols, senes tot tapit.
G. Barra diss en aut crit :
« Jhesu Crist que venguist del cel,
« Que volguist gardar Daniel
« Del lac del leo, ses mal far,
« Els .iij. effans volguist gardar,
« Que foron ditat el caut forn,
« Restaura, senher, aquest jorn,
« Aquetz dos efantetz, sit play,
« E pel restaurament veray,
« Senher, que del Lazer fezist,
« A tu plassa huey, Jhesu Crist (*f. 15 b*)
« Que l'infantet sian restaurat! »
E li Turc an lo cap croslat
Quan viro que re no y 'nanssavan,
E viro que l'infant estavan
Mort freg davant lo crozific.
En G. lo latinier vic
La gran dolor d'aquels effans,
E venc costa lor en estans,
E vas tantost adenolhar.
E Dieus anec li revelar

1778-9 *Ces deux vers sont écrits deux fois dans le ms.* — 1796 crossat.

Quels effans ab los mas toques,
E primieyrámens los senhes.
En G. los anec tocar,
E tot primier los vay senhar
Pel mandament ques ac de Dieu,
Et aytantost et aytant lieu
Cum en G. los ac tocatz,
Les effantetz totz abrassatz
Se van levar vezent de totz,
E tantost van baysar la crotz
El sant crozific adzorar,
E pueyss, ses tot dezabrassar,
Vas la cuba s'en van totz nutz.
En Chabertz los ha tost segutz,
E totz vestitz e totz caussatz
En la cuba s'en es intratz,
Que vol les efans batejar.
Quan los efans volgron intrar
En l'aygua, cascus se senhec,
Que luns hom no lor o mostrec;
E quan foro laïns totz tres,
Chabert vay pendre demanes
De l'aygua, et al premier fraire
Vay metre nom le nom del paire, *(f. 15 c)*
El menoret el vay nomnar
Chabertet, e vals batejar,
E pueyss van s'en yssir essems;
E si anc vic hom negun temps
Menar joya, aqui fon grans,
Que tug meneran dels effans,
E tantost hom los vay vestir;
E mantenent volgro venir
Davant lor paire gent amdos,
El paires fon de denolhos,
Que mais no s' en volgra partir.
Pueyss les effans van a totz dir

Cum la maire de Dieu los pres
En l'aygua, e cum una fes
Era per pecadors salvar.
E li Turc quels auzo parlar
Vas l'aygua s'en van qui mais poc,
Que no y gardan ni temps ni loc,
Tant agron tug gran voluntat.
En la cuba s'en son intrat.
En Chabert va'n motz batejar,
E pueyss vay als autres mostrar
Cum las paraulas fan a dir.
E pueyss cascus vas perregir
Del batejar al miels que poc;
Pueyss, ans que moguesso del loc,
Letras lor va gent sagelar,
Que lor volgues clers enviar
Les pus soficiens de la terra
Le noble rey cel de la Serra.
Des so qu'endevengut lor fo
Le noble bar de Malleo,
Fey tost venir .c. cavaliers
Que menesso .c. escudiers, *(f. 15 d)*
Et aquelh qu'anessen al rey,
Que dels capelas de la ley
Lor volgues tantost enviar.
G. Barra se volc dressar
E refrescar de nou arnes,
Quar dreit lay hon lor fo comes
Volo lor message complir.
Del thesaur lor feiro venir
Aquel que saubo demandar,
El senhor los vay gens baysar,

1844 auzo, *ms.* aur; *l'r est plutôt un signe d'abréviation.* — 1845 van *ms.* vay. — 1847 valuntat. — 1849 motz, *ms.* metz. — 1855 va, *ms.* van.

Los crestias, per amor coral,
E la dona fey atertal,
Els effantetz apres de lor,
Et apres trastug li melhor
De la cort que foron aqui.
Per abreujar lo dreg cami,
Ab lor s'en van dos messagiers
E quan foro lay, part Niviers,
En .j. castel ques ac nom Tric,
Elh vengro dreit, ses tot destric.
Aqui van lo rey encontrar.
Tantost se van adenolhar,
E pueyss li van dir en ayssi :
« Senher, nos em vengut ayci,
« E non aiatz ges meravilha :
« La plasent gaya vostra filha
« Vol le nostre rey de la Serra
« Que sia regina de sa terra,
« S'a vos, senher, ven en plaser ;
« E digatz nos vostre voler,
« Vos e ma dona qu' eis ayci. »
La regina, quant o ausi,
Vay ss'en tost al rey so senhor (*f. 16 a*)
« Senher, nos prendam gran honor, »
Diss la regina, « si o fam;
« Per que, senher, lor respondam
« Quel fait volem e que nos platz. »
Sos cavaliers hac apelatz
Lo reys, et intrec en cosselh.
« Senhors, » diss el, « bem meravelh
« D'aquel rey quar ma filha vol,
« E de sa maire quar m'o col
« Que la fassa tan luenh anar,
« E digay me so que vos par,
« Quar ieu faray so quem diretz. »
El cossels li respos la vetz

C'a far fazia, e ques fes.
Lo reys respondec demanes :
« Senhors, nos farem vostre grat. »
A la regina han preguat
Que vengues sola ab sa filha,
Per so que volo veser s' ilha
Era tals dedins cum defors.
Breumens, veser volo son cors,
Tot nut cum de maire cazec.
La regina la despulhec
En una cambra tota nuda.
La ifanta fo cum causa muda,
De vergonha no poc parlar.
G. de la Barra intrar
Vay en la cambra totz soletz,
E vic son cors c'ayssi fo netz
E clars e nous cum .j. cristalh.
G. Barra diss : « Ges nous falh,
« Per ma fe, deguna beutat. »
El sopar fon apparelhat (*f. 16 b*)
A lor talent, per abreujar;
Las taulas van tantost levar
E van gent deportar pels pratz.
El reys, ayssi cos fo levatz,
G. de la Barra sonec,
E mantenent si demandec
De qual part pogro miels venir,
E que li'n volgues vertat dir
Ni si foron a Malleo.
G. Barra diss : « Bem sab bo
« Senher, queus diga la vertat.
« Ayssi cum nos fom arribat
« Al segur port de Malleo,
« Nos vim venir mant companho
« Quens van tot nostr' aver raubar,
« Quar no lor voliam paguar

« Lo traütage costumat ;
« E nos, que fom ayssi raubat,
« Et aguem perdut nostr' aver,
« Aguem tug tant de mal saber
« Quels .LXXX. qu'eran e pus,
« Anc no cug qu'en remases us
« Que no fos mortz o pessejatz.
« Adonx le pobles fon iratz,
« E vengron tug desobre nos.
« Senher, longuas son las razos
« Per recontar e per ausir,
« Pero faitz los avem venir,
« Quel senhor s'es gent batejatz,
« E la dona, si a vos platz,
« Am dos effans, que non ac pus,
« Les quals foro mort e cofus, *(f. 16 c)*
« E Dieus que los ressucitec ;
« Breumens, cascus se batejec
« E crezeron en Jhesu Crist.
— Per ma fe, tro qu'ieu aia vist. »
Diss lo reys, « ieu non o creiray,
« Perqu'ieu ab vos tro lay iray,
« E donx veiray si n'es vertatz. »
Ara parlan d'autre solatz
E del viage qu'an a ffar.
.Vc. cavals fey esselar
Lo reys e .vc. palafres ;
No cal parlar de l'autr'arnes,
Quar luns hom nol poc estimar.
La dona fay apparelhar
.XL. carrs trop be garnitz,
Ab .vj. palafres trop politz
Que tiravan ca[s]cu dels carrs.
La dona vay far sos afars,
Ayssi cum Dieus l'aparelhec :
Les .iiij. carrs d'aur si carquec,

Els .xiiij. carguec d'argent,
El[s] .xxij. tant solament
Ad obs de si e de sa filha;
E luns hom nos do meravilha
De l'arnes quar era tan grans,
Quar tant rics era le bobans
Meravilhas e[s] per ausir.
La filha volc primier venir :
El carr se mes ab sas donzelas,
Que res nos dec mesclar ab elas,
Mas tant solamens .ij. brachetz;
El carrs fon bels e rics e netz
E cubertz d'aur ab sos senhals; (*f. 16 d*)
Nom demandetz cum fo ni d'als,
Quar trop auria que contar.
Lo reys pessec del caminar,
E las donas ab cor joyos.
E quan foron els pratz la jos
A .iij. leguas de Malleo,
Viro venir mant ric baro
Qu'estimero cayss entorn mil.
Tug vengron ab lo bar gentil
De Malleo per aculhir
Lo bo rei que los vic venir,
De dos en dos ayssi vestit
D'un drap de grana mieg partit,
Ab drap de ceda d'autra part.
Le noble reys, ses tot regart,
Gentilmens los vay amparar,
E ma e ma ab lo ric bar
De Malleo el cavalguec;
E tantost el li demandec
S'era be en la fe fermatz;
Et el, cum cavaliers senatz,

2004 bos reis.

Respondec en aquesta guia :
« Yeu crezi la verges Maria, »
Diss lo senhor de Malleo,
« E crey mais ab ferma razo
« Tota la sancta Trinitat ;
« E Bafomet ay renegat
« E Tarvaguan per tostemps mais. »
El reys fon alegres e gays,
E van ss'en ayssi cavalguan.
Per .j. boscage van intran,
E van trobar .j. ermita,
E fero l'yssir en .j. pla,
El reys val dire : « Don est tu ?
— Senher, » diss el, « de loc autru
« No son ieu pas, ans suy d'ayci. » (*f. 17 a*)
G. Barra, tantost col vi,
Li vay sonar, per nom, Guillem,
E vay li dire : « Cum solem
« Anem essems faire la festa.
— Senher, » diss el, « ja per ma testa
« Per negus temps nous falhiray. »
Desus .j. caval montar vay,
E vengro dreit a Malleo.
L'aculhita el mant baro
Que foron aqui nous cal dir.
La pros Costansa vay venir
Ab sas donzelas ricament.
Lo reyss dissendec mantenent,
E l'autri tug per honor d'el.
.M. eran vestit li donzel,
Tug essems e d'una color.
Al palaitz vengron del senhor,
E la regina venc apres,
Ques anc nol toquero sos pes,
Ni pauc ni trop, en lunha terra,
Per honor del rey de la Serra,

E per honor de sa beutat.
El reys, per sa nobla bontat,
Mandec lo latinier vestir,
E tantost el li fey venir
.I. rics vestirs meravilhos.
D'una color foron amdos,
Lo reys et el, quan fo vestitz,
El cavaliers fon gent bastitz
E de bel gran e de bon talh.
Lo reys li diss : « A vos no falh
« Lunha beutat de cavalier,
« E vejatz quens sara mestier,
« Quar senes vos no valem re. » (*f. 17 b*)
Lo latiniers, si cos cove,
Pessec la cort a menistrar
E dels hostals aparelhar,
Per que fos complida la cortz.
Pres .j. bastonet que fon cortz
E desus sa rauba senhssatz.
Per lo castel vay abrivatz
Say e lay, si avia ren obs.
En re no semblec pecs ni bobs,
Qu'encontenent l'ac tot sercat.
E quan tot hac gent endressat
El tornec vas lo senhor rey
E diss : « Senher, l'amor queus dey,
« Vos manjaretz en aquest prat
« Hon mant Turc foron escapssat
« Per miracle de Jhesu Crist. »
Lo reys vic lo prat, et ha vist
Quel pratz fon cubertz de rics draps
E taulas messas ab enaps
D'aur e d'argent mesclatz am pe,
E la taula del rey este
Autet, part totas, .j. coudat;
E per davant hac hom pausat

.I. castel per encantament
En que las donas solament
Per lor privat devian manjar.
Lo reys vay las taulas senhar
E vas sezer encontenent.
Lo senhor de Malleo prent
La nobla dona e regina,
Et avia nom N'Englentina,
Segon quem sove, per vertat;
Ayssi la menec entrol prat,
E vas sezer davant son paire; *(f. 17 c)*
La pros Costansa de bon ayre
Se vay assezer costa ela;
E non i ac cesta ni cela
Qu'en lor taula s'auzes sezer :
En las autras taulas, per ver,
Cascuna s'asec que mais poc;
El rey ac estujat son loc
Costa si, ses pus companho,
Al noble bar de Malleo,
E va l'assezer costa si.
En la taula foron aqui,
Davant las donas, dreit e dreit,
E l'autri, qui ample, qui streit,
Qui mais poc, vay sezer premiers;
El pratz fon bels, grans e sobriers,
Et hac de cubert .iiij. leguas;
Et, entre savias gens e pegas,
Totas las taulas foron plenas.
Vïandas hac de mantas menas,
Que no y calc aver cossirier.
Ab tant vec vos [lo] latinier
A cavalh cantan e rïzen,
Ab .iiij. grasalas d'argen
Plenas de vïandas que dec
Al rey, e premier la proec,

Ans qu'al rey ne laysses manjar;
E dos cavaliers van portar
La vianda de la regina
E de sa filha N'Englentina.
La pros Costansa vay cantar,
E totas responderol clar,
E vay dir aquesta chanso :

Ben aia Jhesus rey del tro
Qu'a justadas estas amors;
Ben aia Jhesus [rey] del tro (*f. 17 d*)
Qu'a justadas estas amors!

El precs fon grans dels ric senhors
Al rey que cantes la regina;
E vay comenssar N'Englentina,
Quan vic que l'o mandec son payre :

Ara fos ieu el dous repayre
Lay hon mas amoretas ay!
Aras fos ieu el dous repayre
Lay hon mas amoretas ay!

El reys son payre dir li vay :
« Filha, en breument lay seretz,
« Et en vostres bratz las tendretz,
« Son es lo bos reys de la Serra,
« E no cug pueyss qu'en lunha terra
« Trobes hom tant azaut parelh, »
So diss lo reys, « cum vos et elh.
« Filha, e pessem del manjar,
« E pueyss pessem del cavalguar. »
E quant agro manjat, levero,
E li derrier apres manjero,
Ses lonc lezer, per deliurar.
El latiniers fey gent parar

Los carrs per metre en la nau,
E van passar lo port suau,
Quel senhor l'ac ja affranquit
A tot crestia que y agues guit,
E tot Sarrazi que pagues,
O si que no, qu'om l'escapses;
E, senes tota redempsso,
Que pagues bezan per garsso,
E .c. bezans hom de parage.
Nom cal pus dir del traütage,
Quar aytals fo contrals payas
Com era davant dels crestias,
Pus quel senhor fon batejatz.
Ab tant venc us rics amiratz (*f. 18 a*)
Que menec .ij^{c}. cavaliers,
E menec .iij^{c}. escudiers,
E menec be v^{c}. garssos.
Le faitz fo rics meravilhos
De las noblas gens que menava;
Ab los nautors lo port passava
Hon le reys fon ab sa companha.
L'amirat vic la gent estranha,
E vic ades que mal anec,
Quar negus hom nol saludec
Si cum avian costumat.
Ades foron tug arrestat
E meses a la ma del rey;
E l'amirat bel vezer fay
Quan venc davant lo rey aqui,
El senhor de Malleo vi
E conoc ades l'amirat,
E tantost el l'a demandat
S'el se volia batejar,
O si mais volia paguar

2170 escudiers, *ms.* cavaliers.

Lo traütage, quel pagues.
L'amiratz fo fels et engres
E diss que de tot son barnage
No paguera lo traütage,
Ni pagar nol pogra per re,
Mas que, sil platz, l'agues merce
Per so qu'el era deceubutz,
Quar al port no fora vengutz
Si saubes qu'el fos batejatz.
« Ges per tant non etz escusatz;
« Sitot etz mos cozis segons,
« Ges non etz mos parens de fons »,
Diss lo senhor de Malleo,
« Que no paguetz la redempsso;
« Quar, si nous voletz batejar,
« Las testas vos cove pausar
« E perdretz e l'arma el cors. »
Ab tant se van tirar en fors (*f. 18 b*)
Amdos l'amirat el senhor,
E val pregar tot per amor
Qu'el no fos en ayssi trasitz,
Qu'el era de nobla rasitz,
Que non devia far tracïo,
O savals qu'ab .j. companho
Tot quiti l'en laysses anar.
« De badas gent vos aug parlar, »
Diss lo senhor; « no parletz pus
« Quar non escapara negus
« De totz quans etz, ni pauc ni gran,
« Si no renegatz Tarvagan
« E Bafomet son companho. »
L'amirat, cum noble baro,
Vay parlar ab tota sa gent,
E vay lor dir ab cor dolent :
« Senhors, tug em vengut al port,
« Que tug devem recebre mort

« Si donx nons volem batejar. »
E li Turc prendon a cridar :
« Senher, mais volem tug morir
« Que la fe de Bafom gurpir,
« Ni renegar la nostra ley. »
L'amirat s'en tornec al rey
Et al senhor de Malleo,
Et a lor dicha la razo
E la resposta de sa gent;
El reys mandec iradament
Al latinier qu'ades fes far
La'ccequtio d'escapssar
Aquels qu'eran contra la fe.
E l'amirat respos dese
E diss qu'el se vol batejar;
E .c. del sieus el vay triar
Que foron am luy d'un acort,
Et aqui meteyss, pres del port,
Lo rey l'amirat pel ma pris :
En presentia dels Sarrazis (*f. 18 c*)
Lo batejec vesent de totz,
E fey li adzorar la †
E creyre les .vij. sagramens,
E val metre nom veramens
Bertran del rey per son dreit nom,
E fey li renegar Bafom
E creire la verges Maria.
Pueyss ades, meteyss en la via,
Vec vos venir lo latinier
El .c. qu'eran d'un acordier
Ab l'amirat e d'un talan
....
Amdos los van totz batejar;
De totz lors noms nom pot membrar,

2236 *Ou* de scapssar; *de même* v. 2264. — 2256 *Vers omis.*

Mas per dreit conte foron .c.,
Tug filh de baros verament,
O que tug eran kavalier.
E pueyss que fey lo latinier?
Totz los autres fey tost negar;
Quar trop punheran d'escapssar,
E non era qui o fezes.
Lo latiniers venc demanes
Vas lo rey e totz despulhatz,
Empero totz fon abricatz
De vestidura de camel,
E venc lausan lo rey del cel,
E tantost pres del rey comjatz;
E mantenent se fo giratz,
E vic latz si .j. paubr' estar :
La rauba li vay tost donar
Quel senhor rey li avia facha.
Ab tant lo rey endreg l'agacha,
E va l'en la boca baysar
E val comjat sospiran dar,
E tug li autri apres el.
No y hac cavalier ni donzel
Ques aqui no plores de dol,
Quar cascus volgra qu'ab so vol
Que lus temps nos partis de lor.
Als pes cazec de so senhor (*f. 18 d*)
Lo latiniers ab gran sanglot,
Ques anc no li poc redre mot,
E vas tantost de lor partir.
Sa penedensa volc complir
Cum avia vodat a Dieu.
Del pa quiren coma romieu,
Al bosc s'en vay, vezen de totz,
Predican la veraya crotz

2278 comjatz.

E penedensa per salvar.
Laīns el bosc s'en vay intrar
En .j. loguet ques hac cubert;
Aqui complic sos jorns, per cert,
Per que pus no m'en cal parlar.
Aysso layssem hueymais estar,
E parlem del noble vīage
Quel reys volc far e del barnage
Que menec, dels nobles baros;
Ab lor semblec tot lo mons fos
Quan foron al port ajustat.

Eras ausiretz ques fe portar [*Guillems*] *malautes a la Barra, e cum se fe le matrimoni del rey de la Serra.*

Capdel fero de l'amirat
Que fos en loc de latinier,
Quar trop fon ab cor vertadier
De tot son poder vas lo rey,
E fo coffermatz en la ley
Cum si fossa fraires menors.
Adoncs, quan se sentic senhors,
Quel poders li fon comandatz,
Sos navilis fon aysinatz,
Que volc passar tantost premiers
Ab .x. dels sieus .c. cavaliers
Per far hostals apparelhar.
G. Barra s'en fey portar
Malautes en una leyteyra;
Vas la Barra tenc sa carrieyra,
E preguet lo rey d'Englaterra (*f. 19 a*)
Que, quan le bos reys de la Serra

2311 li, *ms.* si.

Prezera la pros N'Englentina,
Quel jorn qu'ela fora regina,
Per Dieu, ques hom l'o fes saber;
E fera segon son dever
Depus qu'el tant n'ac trebalhat;
El reys adonc l'ac autrejat,
Que fait fora ses tota falha.
G. Barra ab sa nualha
S'en fey portar en son castel;
Aysinar se fey ben e bel
En la leyteyra per portar.
L'amirat vay otra passar
E cavalguet tro la dinnada,
Quar, pus era tertia passada,
Lo reys no volia cavalguar.
Apparelhar fey de manjar,
E no cal retraire de que,
Quar cavaliers tant be no fe
Cum el fey, ni tant noblamens,
Quar en re no fo defalhens.
La nueg, quan venc l'acivadar,
De bels lieytz no calia parlar,
Que semblava qu'el los portes,
Ayssi trobava tot ades
Aquo que mesters li fazia.
Ayssi tengro lor drecha via
Entro que fo pres de la Serra,
E feiro manieyra de guerra.
El reys hac temor, quant los vic,
Entro que l'amirat ausic
Que venc ab sos .x. cavaliers :
« De la dona suy messagiers
« E del poder de la regina,
« So es ma dona N'Englentina, » *(f. 19 b)*

2354 Son es.

So diss l'amirat al senhor.
Lo reys se mudec de color,
E vay l'amirat abrassar,
E pel gran gaug ques volc donar
Anc nol membrec d'En G. Barra,
Ni no demandec quant a l'ara,
Mais, qui mais poc, ses pus trigar,
Del castel pessan d'endressar
E dels hostals vas totas partz.
El reys fon joves e galhartz
E gaujos de l'aveniment.
A l'aculhita ricament
Vay issir ab sos cavaliers,
El socres cavalguec premiers.
Amdos s'aneron encontrar ;
Del baysar e del saludar
Amdos s'endevengron trop be.
A son cavalh giret lo fre,
E vay los autres aculhir
Lo reys joves, e vay lor dir
Que tug fossan per be vengut.
Dreg a la porta vengron tut
De la Serra descavalguar;
En la capela van intrar,
El capelas vas revestir.
N'Englentina feiro venir
El reys joves, ses pus triguar;
Le matremoni van lassar,
El capelas vay dir la messa.
La stola sul cap l'agro messa
A la dona y a lui sul col.
Lo reys no fe cum pec ni fol
Quan venc que li donec la patz. (*f. 19 c*)
Lo capelas s'es tost giratz

2366 la culhita. — 2381 *Corr.* rey jove.

Per dar la benedictio;
Pel ma l'a pres ses pus razo,
Que de la gleyza la vay traire,
E mantenent la pres son paire,
E l'amirat cum espadiers,
Per so quar era cavaliers,
E quar era crestias novels
Et en sos faitz bos e fizels
Et arditz e de bon parage,
Per so li dec hom l'avantage,
Engal lo rey, per espadier.
E diray vos del cavalier
Cum la saub apres estrenar :
.C. bezans d'aur li vay donar,
Vesen de totz, en loc d'anel.
El cavaliers ab cor fizel
Mandec las taulas pueyss dressar
....
El reys anec sezer premiers
E davant luy sos cavaliers
E de costa luy la regina,
Et apres la pros N'Englentina,
E las donas en apres elas,
En autra taula las donzelas,
Et entre doas .j. escudier.
Et apres venc lo cavalier
L'amirat mosenh'en Bertran,
Que semblec venguesso volan
Dos paos que portec raustitz.
Lo reys primiers fo gent servitz
E l'autri tug apres de luy,
E las donas, senes tot bruy,
D'aitals manjars col senhor rey.
E davant se cascus avey (*f. 19 d*)

2406 *Vers omis.*

Ab N'Englentina, que ses par
Fon complida de gran beutat.
Amduy foron d'una etat
E d'un' amor e d'un talent.
Gent se baysavan a presen
Quan anavan ausir lor messa.
No querīan mas gran despessa
E trop dar e trop despessar.
Ayssi van tot .j. mes passar
Am gaug, am plazer natural,
Ques en paradis terrenal
No pogra mais de gaug caber.
E quan venc .j. dimars al ser
Vec vos venir .j. messagier,
E vay demandar tot primier
Quals era lo reys so senhor,
Qu'om lo y mostres tot per amor,
Per so quar grans mestiers n'avia,
Quar en .j[a]. siutat d'Ungria
Eran grans gens per assetjar.
El reys qu'ayssi l'auzic parlar
Volc ades sas letras legir,
E tantost el s'en vay ỳssir
Lo reys joves en son vergier
Ab sos baros, jos .j. palmier
Cargat de pomas de cipres.
Al messagier vay dir ades :
« Mon amic, tu t'en tornaras
« A ta siutat e lor diras
« Qu'ieu vendré a lor dins .x. jorns ; (*f. 20 c*)
« E si an fam ni mals sojorns,
« Que no sīan dezesperat,
« Mas que gardo lor līaltat
« El sagrament que m'an promes. »
El messagiers tost demanes
Ab so respost s'en es tornatz.

Sos cars e gent apparelhar;
Tug essems pessan del montar.
El reys joves hac oblidat
Que non hac dat a l'amirat,
E val dire en auta votz,
E presentar, ausen de totz,
Una seua nobla siutat
Qu'era clau de tot so regnat,
E clau d'un ric port de la mar
Que valīa per arrendar
.M. marcs de fin aur cascun an.
L'amirat mosenh'en Bertran
Li'n vay rendre motas merces :
« Mosenher, » diss el, « per dreg ces
« Vos vuelh ieu far tal traütage :
« Cascun an per dreg homenage
« .I. capel de rosas vermelh
« E de girfals .j. bel parelh
« Ben adobat, e be prendent.
— Ayssi », diss lo reys, « verament
« Ha trop bela reconoyssensa. »
Aras s'en van ses atendanssa.
E layssem los hueymais anar,
Qu'elh pesseron del sejornar
E de breus jornadas per jorn.

Eras ausiretz en cal guiza lo reys de la Serra comandec sa terra e sa molher a mosenh'en G. de la Barra.

Mas que parlem del gran sojorn
E del gaug e de l'alegrier,
Que l'ondrat gentil cavalier (*f. 20 b*)
Lo rey jove se volc donar

No fos quant ela venc aqui.
El reys li vay dir en ayssi :
« El ha nom G. de la Barra,
« El sieu castel que gent se sarra
« De murs de marmet tot entorn,
« Aquel que venc ab vos tot jorn
« Entro quel port agues passat,
« Ques ha mant colp sufert e dat
« Per vos quan vos volc amenar. »
E la dona que l'au parlar
.C. per .j. hac pus gran plazer,
E no cujec lo jorn veser
Quel reys joves ne fos anatz,
Tant fort fon son cors enflamatz
Del cavalier que l'a lausat.
.I. coral sospir ha ditat
Cum si fos per amor del rey.
« Dona, » diss le reys, « fe queus dey,
« Trop mal mi sab quar sospiratz,
« Qu'ieu tornaray en breu hondratz
« E venjatz de mos enemics.
— Senher, Dieus vos do bos amics, »
Diss la dona, « et anatz leu,
« E mandatz ades tost e breu
« Que vengua tantost ses oblit
« Lo cavalier que m'avetz dit
« Per vostra terra governar; .(*f 21 a*)
« E pus qu'ieu m'i poyrai fiar,
« Autre non vuelh, si a vos platz. »
Ab tant lo reys s'es tost levatz,
E la dona tantost de pla,
E van ss'en yssir ma e ma
Ambeduy foras del vergier;

2571 *Ou* qu'el a ?

El reys mandec .j. cavalier,
Am dos escudiers, que montes
Vas la Barra, e que pregues
Que vengues G. de la Barra,
Ades tantost, quar temps es ara
Quel reys vol los sieus esproar.
Lo cavaliers vay tost montar
Ab .ij. escudiers mantenen.
La nueg, qui amblan, qui corren,
Vengron al castel ses far pauza.
La porta del castel fon clauza,
E sobte no y pogron intrar.
Ades tantost van apelar,
E la gacha venc soptament
E vals entendre mantenent
E vay lor la porta ubrir,
El senhor los vay aculhir,
G. de la Barra, trop be;
Et elh li van contar dese
Per qu'eran davant luy vengut.
« Senher, lo reys ha huey saubut,
« De la Serra que guerra ha
« En sa terra, e qu'en fara,
« Vol aver son cosselh am vos,
« E tantost queus n'anetz ab nos
« Al bo maiti, ses pus trigar.
— Aysso, » diss el, « m'es greu per far, (*f. 21 b*)
« Quar el nom presa pauc ni trop;
« Quar anc cavaliers lunh ni prop
« No fo ni esta en sa terra,
« Quan ma dona venc a la Serra,
« Ques el no l'o feses saber;
« Et ieu, las! qu'ab ta franc voler
« L'ay tostemps servit de bon cor,

2601 no y, *ms.* may. — 2621 ques, *ms.* quel.

« Nom cujera ques a lunh for,
« De pus qu'ieu n'avia ta mal trait,
« Quel rey mo senhor aquel fait
« Volgues far, senhors, senes me.
« Per qu'ieu vos dic, segon qu'ieu cre,
« Que ja sol mon pe no y tendray.
« E ma filha que vesetz lay
« Petita, ab son petit fraire,
« Que dijous perdera[n] lor maire,
« E qu'ieu los laysses totz soletz.
« Prec vos, sius platz, que m'escusetz
« Ab lo rey jove mo senhor,
« Quar el ha mant noble comtor
« Ab cuy se pot acosselhar;
« Mas que pessem de be sopar,
« E la nueitz pueyss aura cosselh. »
Tug .iiij., miran li dentelh,
Van gent parlan per lo castel,
E pueyss sopero ben e bel
E foro servit ricament;
E lh' effantet eran plasent,
E fey los sobrebel vezer.
Le fils hac, segon mo saber,
.VII. ans e la filha n'ac tres.
Ara respondec demanes (*f.* 21 *c*)
Mosenh'en G. de la Barra :
« Acordatz mi soy al punt d'ara,
« Senhors, que fassa vostre grat.
« Sul punt del jor sīam levat
« E montat sus nostres cavals,
« Quar tostemps ay estat līals
« A son paire tant cant visquec,
« E seray a luy, ses tot pec. »
Et am aytant se van jazer.

2639 *Corr.* la nueit p. aura[i] ? — 2650 *Ms.* acortatz.

El maitinet, ab gran plazer,
Ans que l'alba pares nil jorns,
La gacha fey .ij. o .iij. torns
Ab le grayle per lo castel,
E toquet .j. balh mot ysnel,
E diss : « Levatz sus, cavaliers,
« Quel jorns sera grans e sobriers
« Quan seretz montat per anar. »
Lo grayle qu'ausiro tocar
Li cavalier qu'eron el lieg,
Levero sus ab gran delieg,
E li garsso van pels cavals;
E la gacha fon .j. pauc fals,
Qu'a mieja nueit los fey levar.
.X. foro quan venc al montar,
Ab la companha del senhor,
E la luna fey gran lugor
Per so quar fo plena e clara,
El senh'en G. de la Barra
Per davant tot[z] volc cavalguar.
E quan venc pla sus l'adyar,
Que foro presset de la Serra,
Agro cavalguada de terra
.VI. leguetas, per ver a dir.
El reys va l'yssir aculhir (*f. 21 d*)
Per so quar l'avïa naleg,
E quan lo vic baysa l'estreg
E val preguar quel perdones;
E mosenh'en G. ades
Li volc a penas perdonar.
Lo bras sul col l'anec pausar,
E cavalgueron ambidos.
N'Englentina fon ja sa jos
A la porta de la siutat;

2678 la dyar.

« Nom cujera ques a lunh for,
« De pus qu'ieu n'avia ta mal trait,
« Quel rey mo senhor aquel fait
« Volgues far, senhors, senes me.
« Per qu'ieu vos dic, segon qu'ieu cre,
« Que ja sol mon pe no y tendray.
« E ma filha que vesetz lay
« Petita, ab son petit fraire,
« Que dijous perdera[n] lor maire,
« E qu'ieu los laysses totz soletz.
« Prec vos, sius platz, que m'escusetz
« Ab lo rey jove mo senhor,
« Quar el ha mant noble comtor
« Ab cuy se pot acosselhar;
« Mas que pessem de be sopar,
« E la nueitz pueyss aura cosselh. »
Tug .iiij., miran li dentelh,
Van gent parlan per lo castel,
E pueyss sopero ben e bel
E foro servit ricament;
E lh' effantet eran plasent,
E fey los sobrebel vezer.
Le fils hac, segon mo saber,
.VII. ans e la filha n'ac tres.
Ara respondec demanes (*f.* 21 *c*)
Mosenh'en G. de la Barra :
« Acordatz mi soy al punt d'ara,
« Senhors, que fassa vostre grat.
« Sul punt del jor sīam levat
« E montat sus nostres cavals,
« Quar tostemps ay estat līals
« A son paire tant cant visquec,
« E seray a luy, ses tot pec. »
Et am aytant se van jazer.

2639 *Corr.* la nueit p. aura[i] ? — 2650 *Ms.* acortatz.

El maitinet, ab gran plazer,
Ans que l'alba pares nil jorns,
La gacha fey .ij. o .iij. torns
Ab le grayle per lo castel,
E toquet .j. balh mot ysnel,
E diss : « Levatz sus, cavaliers,
« Quel jorns sera grans e sobriers
« Quan seretz montat per anar. »
Lo grayle qu'ausiro tocar
Li cavalier qu'eron el lieg,
Levero sus ab gran delieg,
E li garsso van pels cavals;
E la gacha fon .j. pauc fals,
Qu'a mieja nueit los fey levar.
.X. foro quan venc al montar,
Ab la companha del senhor,
E la luna fey gran lugor
Per so quar fo plena e clara,
El senh'en G. de la Barra
Per davant tot[z] volc cavalguar.
E quan venc pla sus l'adyar,
Que foro presset de la Serra,
Agro cavalguada de terra
.VI. leguetas, per ver a dir.
El reys va l'yssir aculhir (*f. 21 d*)
Per so quar l'avïa naleg,
E quan lo vic baysa l'estreg
E val preguar quel perdones;
E mosenh'en G. ades
Li volc a penas perdonar.
Lo bras sul col l'anec pausar,
E cavalgueron ambidos.
N'Englentina fon ja sa jos
A la porta de la siutat;

2678 la dyar.

Son cap hac gent apparelhat,
E sa beutat ques hac trop gran,
Qu'ieu no cug, segon mo semblan,
Que natura formes sa par;
Et hac tan son cor en amar
Mosenher G. de la Barra
C'una novel'amors la sarra,
C'a penas o poc pus celar.
Mosenh'en G., ses trigar,
Tantost s'adenolhec ad ela,
E, cum si fos simpla donzela,
Et ela lo vay amparar :
Pel ma l'ac pres, vay ss'en montar
Ab luy gent gaban e rizen.
La dona n'ac lo cor jauzen
Quar lo vic tant bo ni tant bel,
Tant gay, tan jove, tant ysnel,
E no cujec veser lo temps
Qu'ela et el fossan essems
E sos maritz fos en la guerra.
E sonec al rey de la Serra
N'Englentina en auta votz,
E val gent dir, ausen de totz :
« Senher, qu'avetz pus que triguar?
« Pessatz d'aquo qu'avetz a far (*f.* 22 *a*)
« E dels vostres homes mesquis
« Qu'estan enclaus per Sarrazis
« E moro laìns de gran fam. »
Lo reys joves diss : « Donx fassam,
« Dona, tot so que nos mandatz. »
Escrivas hac apparelhatz
La dona, per tal ques coches.
Le notari receup ades
Cartas e de gran segurtat,
Quel reys ha son poder donat
A mosenh'en G. per far :

Absolvre puesca e penjar
En ayssi cum deu far senhor.
Tantost, ab guaug et am baudor,
Lo reys montet encontenent.
Brocan son caval soptament
S'en cujet partir, trol membrec:
Al senh'en G. comandec,
Vezen de totz, en sospiran,
Sa molher ques amava tan,
N'Englentina que fon aqui.
E quan la regina l'auzi
Vas luy ha fait .j. gran sospir,
Cum sil peses del departir.
Et ela sospirec per als,
Tant fo sos cors gays e cabals
Pel partiment de so marit.
Ayssi fo fait, ayssi fon dit;
Lo reys part d'aqui, vesen totz,
Ab lo sant senhal de la †
Ques va benasir e senhar.
Layssem lo rey els sieus anar,
Quar elh captendran be la guerra;
Parlem del poder de la Serra
Qu'en G. de la Barra tenc (*f.* 22 *b*)
E de la dona cos captenc,
Si sol fos qu'el o cossentis.

Ara comenssan las diverssas aventuras de mossenher G. de la Barra.

Anc no cug que negus hom vis
Cavalier ayssi governar,
Ni que tant gent o saubes far,
Ni miels se saubes far gausir,
Ni miels se saubes perregir

Cum fey En G. de la Barra,
Quar mantenent la siutat sarra
De pals agutz per tot entorn,
Et establic que negun jorn
Non intres hom mas per .j. port,
E totz hom fos jugatz a mort
Que so mandament contrastes.
Ayssi la terra tenc en pes
E tot lo dreit de so senhor,
Ab fazen dreit et ab amor
De tot lo poble cominal,
Que no fon us quel volgues mal
Per re que saubes far ni dir.
Ayssi vay la terra regir
.I. mes e pus, ses mal estar.
La regina li vay mandar
Qu'ela volia parlar am luy,
E que no fossan mas amduy
E sa cambra tot per privat.
Le cavaliers venc de bon grat
Vas la dona quan lo mandec;
En sa cambra totz sols intrec
E vic la sola ses donzela,
E vas gent sezer delatz ela (*f.* 22 *c*)
Sus la colca le cavaliers,
E fon gays e fon plasentiers,
E la regina quel regara,
E val dir : « Senher de la Barra,
« Sius platz, vos mi daretz .j. do,
« E no m'en vulhatz dir de no,
« Senher, per la fe quem tenetz.
— Dona, digay me que voletz,
« Qu'ieu faray per vos tota re,

2781 ***Le ms. ajoute*** Que negus hom no fon ab ela, ***vers de pur remplissage*** (*cf. v.* 912) ***qui fait double emploi avec le suivant.***

« Sol que gardetz ma lial fe,
« E que no y capia tracio. »
La dona diss : « Mot mi sab bo,
« Et yeu diray vos mo voler,
« E nous tengatz a desplazer,
« Senh'en G., so queus vuelh dir.
« El cor m'avetz mes .j. desir
« De fin' amor quem ve de vos,
« Qu'ades vos dic tot ad estros
« Que fassatz de mi queus vulhatz,
« E que tant siatz mos privatz
« Cum fora mos maritz si y fos. »
Mosenh'en G. fon iros
E vay la gardar tot endreit.
La dona l'ac baysat estreit,
Que sol el no s'en poc gardar.
Mosenh'en G. que vay far ?
Vay li dir : « Ma dona, per re
« Non o faria, quar la fe
« Qu'ay mandada a mosenhor
« E la lialtat e l'amor
« Li vuelh tenir e la y tendray;
« Per queus dic, dona, ses tot play,
« Que mais voldria esser mortz. »
Quan la dona l'au, sos mas tortz,
Quan vic que no y poc enanssar,
E vay en auta votz cridar : (*f.* 22 *d*)
« Agitori, senhors, trastut ! »
Tug siey vestir foron romput
E sos caps fon escrinassatz.
Le cavaliers l'es escapatz
Que de la cambra vay yssir.
La dona lo pren a sseguir,
Cridan : « Prendetz me lo trachor

2799 ve, *ms.* vey.

« Quem percassa ma dezonor,
« E que m'a cujada forssar ! »
E tug se prendon ad armar,
Et el tantost pren son cavalh,
E, ses garsso e ses vassalh,
Cavalguec tant rege quom pot.
Quil sec de cors, quil sec de trot,
Et el hac faita sa jornada,
E la dona remas irada,
Et el intrec dins son castel ;
Tancar lo fey e ben e bel,
Qu'om no lo y pogues envasir.
Sos cavaliers ha faitz venir
Que venguesson ab luy parlar.
Tot lo poble fey ajustar
Aquel jorn e mieg de la plassa ;
El senhor portec una massa,
Tant era fels e tant iratz.
Aqui los ha totz predicatz
E lor ha contat son afar :
« Bels senhors, vulhatz m'escoutar,
« Quar yeu vos diray vertat clara, »
So diss en G. de la Barra
A sos cavaliers y a sa gent.
« Be sabetz tug cominalment
« Que per lialtat e per amor
« M'apelec lo rey mosenhor,
« Lo rey jove, cel de la Serra,
« Ques ieu li governes sa terra (*f.* 23 *a*)
« Al miels qu'ieu saubra far ni dir ;
« Et yeu, senhors, puesc vos plevir
« Qu'ieu en fazia mon poder.
« A ma dona venc a plazer
« Qu'en sa cambra mi fey intrar,
« E vam preguar e vam mandar
« Tot otra qu'ab liey mi colques ;

« Et yeu amera mais ades
« Esser mortz o vius escorjatz.
« Tantost sos vestirs hac trencatz
« E totz sos cabels de son cap ;
« Et yeu no m'o tengui a gab :
« De la cambra vau tost yssir,
« E tantost pres mi al fugir,
« Et ela cridan apres me.
« En ayssi vos dic, per ma fe,
« Bel senhor, cum fo per vertat. »
Tug li cavalier an plorat,
Qu'an pietat de lor senhor.
La regina volc far clamor
E volc a so marit mandar
Per sas letras et enviar
Cum l'era del cas avengut,
E vay mandar qu'ades trastut
Li cavalier de la siutat
Que tantost sian ajustat,
Quar ela vol ab lor parlar.
Tantost se van tug ajustar,
E quan foron vengut essems,
La dona diss : « Anc negus temps,
« Senhors, no fuy mais escarnida ;
« De dol cug que perdray la vida
« Si nom venjatz d'aquel trachor.
« E mandatz tost a mon senhor
« Del trachor que m'a cujat far. »
Letras del fait van sagelar
E van las dar ad .j. corssier
Que tost anes, ses alonguier, (*f.* 23 *b*)
E van li dar aur et argent.
Lo messagier s'en vay leument
Ab so rocinet tot amblant.

2889 thracher.

Dins .iij. jorns fon, al mieu semblant,
Al senhor rey, lay en la ost,
E va s'adenolhar tantost
E val sas letras presentar.
Lo senhor las pres a gardar
E vay sonar al messagier
E diss : « Es vers del cavalier
« Que cujes far tal tracio ?
— Mosenher, ayssi Dieus bem do, »
Diss lo messagiers, « non o say,
« Mas qu'anetz entro la, sius play,
« E vos saubretz la veritat. »
Lo reys va layssar la siutat
E desparar als Sarrazis,
E lay hon li fon breus camis
El s'en tornec dreit a la Serra,
E vay dezamparar la guerra,
Tant ac son cor fel et irat.
Mosenh'en G. ha citat
Que vengues tost personalmens
Sobre alcus encuzamens
Que la cortz li vol demandar,
En contumacil van pausar,
Quar anc sol no y volc comparer.
Breumens, ses far pus lonc lezer,
.IIII. vegadas fo citatz,
Et a la quinta entimatz
Qu'om procezira segon dreg
Contra luy, si del gran naleg
Qu'om ditz qu'el ha nos ve scuzar.
Lo reys anec sas ostz mandar,
E mandec que luns hom nol valha,
E que per foc o per batalha
Ques hom la Barra combates, (*f. 23 c*)

2927 valha, *corr.* falha ?

E mosenh'en G. pendes
A la porta de son castel.
E li trachor fals e cruzel
Foron contra luy acordat;
Tro la Barra n'an cavalguat
E vironat tot lo castel
Que no n'issira .j. auzel,
Per cant que fos grans ni voles.
E mosenh'en G. ades
Se pres fort a desconortar :
Sos cavaliers fey appelar
E sa gent tug cominalment,
E vay lor dir ab cor dolent :
« Senhors, lo reys mi vol aucir;
« E pus quem coven a morir
« Per lialtat de mo senhor,
« Mais vuelh morir a gran dolor
« Que si vos autri moriatz.
« Le filh e la filham layssatz
« E prestatz mi mon bon cavalh,
« E, ses garsso e ses vassalh,
« Ab mos efantetz m'en iray,
« E quan .ij. jorns anat auray,
« E vos li rendetz lo castel. »
Le plors se levec de novel
De femnas, d'omes e d'efans,
Quel senhor lor era compans,
Per qu'avian trop que plorar.
Son cavalh li van amenar
En ploran el filh e la filha,
E luns hom nos do meravilha
Del dol que menero tant gran.
La filha li mezo davan
El filh li pausero detras,

2930 mosenher. — 2937 grans, *corr.* paucs? — 2948 filha me l.

Et el vay dir : « Ay ! caitius las,
« E vas cal part poyray tenir ? »
La gens que l'auzic esmarrir (*f.* 23 *d*)
Amdos les pes li van baysar
E totz les estrueps roseguar ;
E fo nueitz, quel pols hac cantat ;
Et el hac ayssi enartat,
Per alugorar tot son fait,
Que tant fe ques el saub del gait
La senha de sos enemics ;
E la nueg, cum si fos amics,
Per mieg lo gayt el vay passar
E la senha lor reclamar,
Et ayssi nol fero lunh mal ;
E vay yssir per .j. rival
E perdec la vista de l'ost,
E cavalguec apert e tost
Entro que fos bels jorns e clars.
En .j. castel qu'a nom Pomars
Ab sos efantetz arribec,
Et aqui el se repausec
Per lo trebalh ques ac sufert.
Quan venc lendema, vay espert
E cavalguec autra jornada,
Et en .j. bosc d'obra talhada
Vic una sala trop be facha ;
Tantost vay lay e pueyss l'agacha
E conoc qu'era de mezels ;
Et el portava .ij. bossels
En que portava de so vi ;
El majer mezel, quan lo vi,
Li vay demandar : « Quals etz vos ?
— Cavaliers soy, mot vergonhos,
« Que vau per la terra marritz,
« E, sius platz, que si' aculhitz, »
So diss en G. de la Barra.

« Pus qu'etz cavaliers, intratz ara,
« C'atressi son yeu cavaliers, »
Diss lo mezels, « quar ja estiers
« Saïns no pogratz hostalar. » (*f. 24 a*)
El els efans van devalar
E van ss'en tot dreg vas l'estable;
E no portec denier corable
Mas floris d'aur per despessar.
Le mezel fey de luy pessar
En una cambra tota sola,
E fel gent aportar sa ola
E sas toalhas per manjar
E sos bels lanssols per colcar,
E sa vayssela yssament;
Son pa, son vi e son piment
Li fey de la vila venir;
Ad home sa lo fey servir
De tot so que mestiers li fo.
De re no li diss hom de no,
Per so quar era de parage.
Le mezel li queric .j. gage
Que no s'en anes dels .viij. jorns.
.VIII. jorns estec a bels sojorns,
E fo be servitz e pessatz.
E quan les .viij. jorns ac passatz,
Hom li contec de son castel
Quel reys intrec per .j. portel
Ab grat d'aquels qu'eran dedins.
Per hostages ne pres .iij. vint
Lo reys, e ses far autre mal;
E per lor senhor natural
Trastug van lo rey coffessar.
El senh'en G., que contar
Ausic, vay dir en bassa votz :

3032 que, *corr.* qu'o?

« Aquel ver Dieus que venc en croz
« En sïa lausatz e grasitz
3036 « Quar mos pobles non es delitz !
« Trop han be fait tot so qu'ieu vuelh. »
Ades li ploravan siey huelh;
El cavaliers quel vic plorar,
3040 Qu'era mezels, val demandar :
Senher, » diss el, « per que ploratz ? (*f. 24 b*)
— Senher, quar suy dezeretatz
« Per portar lialtat a senhor. »
3044 E pueyss al maiti, sus l'albor,
Mosenh'en G. volc montar;
Son caval li van amenar,
Et el vay montar totz premiers;
3048 E venc us gentils escudiers
Quel vay metre l'efant detras
E la filha li mes el bras,
El mezels li vay dar comjat.
3052 A l'escudier el hac donat
.XX. floris d'aur per so servir.
Le mezels le vay benasir
E vay lo comandar a Dieu.
3056 Mosenh'en G. s'en vay lieu
E cascun jorn fey sa jornada
Entro la terra n'ac passada
Del rey, so senhor, de la Serra,
3060 E fo vengutz en autra terra,
D'autre rey e d'autre lingage.
Aras seguit son dreg viage
E mes se, cum sol, el cami,
3064 Et al pe d'un castel el vi
Una maizo de resclusana;
La filheta no fo ges sana,
E vay la resclusa preguar
3068 Que, per Dieu, li volgues gardar
Aquela filha, sil plagues,

Que malas vias no tengues
Nis des aysina de mal far.
La resclusa l'anec mostrar :
« E cum parlatz tan peguament?
« Qu'ieu ay fait vot entieyrament
« Que sola tostemps estaray,
« C'autra companha non auray,
« Per qu'ieu ja far non ausaria,
« Qu'ieu non deg aver companhia
« Ni deg yssir viva ni morta. (*f.* 24 *c*)
— Dona, la ynfanta n'er estorta, »
Diss lo senhor, « si la prendetz.
— Senhor, pus que tant o voletz, »
Diss la resclusa, « per ma fe
« Yeu o faray, e cug e cre
« Qu'ieu en seray fortment blasmada. »
La yfanta n'a soven baysada
Lo cavaliers e vay li dir :
« Filha, tostemps aias cossir
« Que filha fust d'un cavalier
« Adreg e lïal et entier
« Que vay pel mon a dezonor :
« Per portar lialtat a senhor
« Es per tostemps dezeretatz ;
« E vos, dona, l'o remembratz,
« Sius platz, .j. jorn de la semana.
— Per Dieu ! » so diss la resclusana,
« Aquo faray yeu volentieyra.
« Dieus vos guid' e vostra carrieyra,
« Si anc guidec pron cavalier !
« De liey non aiatz cossirier,
« Que la yfanta n'er be gardada.
« Savals, quant seray trespassada,
« Ela remandra apres me. »
La yfanta va pendre dese
E la mes dins sa maizoneta ;

El paire gardec la tozeta,
E pueyss trayss .l. floris,
A la yfanta los amarvis,
De que compres aur e pro ceda.
Pus simpla fo que lunha feda
La yfanteta, e fo mot bela.
Montatz es tantost sus la cela
E vas metre davant l'efant,
E volc cavalgar mais avant,
Si trobera ges d'aventura. (*f. 24 d*)
Tot jorn cavalguet d'ambladura
.XX. jornadas totas arrenc,
El derrier jorn en .j. bosc venc
Hont eran diversses layros,
El solels fon ja trop en jos
Quar ades s'anava colcan,
E vec vos venir ab aytan
.XII. lairos trastotz armatz;
E l'efant fon ja davalatz
Et ac gran paor de son paire.
Ab tant vengro li .xij. laire
E cujan lo gafar pel matre,
Quel cujan del cavalh abatre,
El volon aucir e raubar.
Lo cavaliers se volc tornar,
E vay traire son bran d'acier :
« Per Dieu ! » diss el, « trachor murtrier,
« Ja no m'escaparetz ayssi. »
Son caval moc e part d'aqui,
E va n'atenher .j. d'aquels :
Sul cap l'atenh, mest los cabels,
Ab son bran ; tan cant li durec,
Entro la sentural fendec,
E casec mortz mest aquels .xj. :

3123 armas.

« Hueymais », diss el, « no seretz .xij.
« Encontra mi per batalhar.
— Per Dieu ! » respos .j. bacalar,
« No sabetz ges ab cuy parlatz,
« Quel compans sera car compratz
« En abans queus parcatz de nos. »
Le cavaliers lor diss : « Baros,
« Aquel efant nom toquetz ges. »
E cascus diss : « Si m'ajut fes,
« No faray ja. — Ni yeu. — Ni yeu ;
« Ans vos juram ayci per Dieu
« Que de luy non aiatz paor. » (*f.* 25 *a*)
Ab tant vengron tug li trachor,
Quan l'efant agro segurat ;
Tot lo caval l'an lanssejat,
El cavaliers remas a pe
Ab son bran d'acier, et este
Segur cum si fos ses paor,
Pero de morir hac temor
Depus que perdec son caval.
Ad .j. d'aquels vay donar tal
Quel cap en redon ne portec,
El cap volan tal colp donec
A .j. dels autres son companh
Que val ditar en .j. gran fanh
Mort estendut, tot cabussat.
« Be sembla de gran amistat »,
Diss lo cavaliers, « d'aquels dos ;
« Be semblavan bos companhos,
« Quel mort ha mort lo viu baizan.
« En ayssi s'aucizon urtan,
« Cum aquelh dels babastels. »
Cascus dels .ix. fo mot cruzels
E d'aquel colp espaventat ;

3171 *Corr.* Cum fan al joc d. ?

E vengron li arlot malvat
Vas lo cavalier durament,
Quel cujon aucir mantenent;
El cavaliers se fon giratz,
E l'efantet s'es engoyssatz,
Tal paor hac de so senhor.
Lo cavaliers hac tal valor
Qu'en vay aucir tres el boscage.
Li .vj. foro de fort corage,
E volgro mais ades murir
Que s'om los pogues escarnir
De lors compans c'avian perdutz.
Ab grans trosses d'albres bossutz
So vengut vas lo cavalier,
El cavaliers, ses alonguier, (*f.* 25 *b*)
Vay tantost penre son effant,
E vay ss'en far escut davant,
Quar elh l'avian assegurat.
E tug l'arlot li an cridat :
« Layssa l'efant, fals rocinier! »
E respondec lo cavalier :
« Las soy e layssatz mi pausar,
« E pueyss vejam qu'en saubretz far
« Quant .j. pauc mi seray pausatz
« E l'efant seras recreatz
« Ques cuja de paor morir. »
El .vj. bacalar li van dir :
« Leva sus, rocinier, tantost,
« Si que no, abdos, quant que cost,
« Morras ades, l'efant e tu,
« Quar de nos non i ha negu
« Que t'aiam cor de perdonar. »
L'efant tantost anec layssar
Le cavaliers, e pueys levec

3199 cujatz.

Ab son bran d'acier que portec;
E veus les murtriers mantenent
Ab lors taparels malament
Qu'a terra lo van derrocar
E tant nafrar e tant matar
Entro que semblec que fos mortz :
Laüs lo tira, l'autrel tortz,
Que nos dec clam ni pauc ni pro;
Enpero, enqueras vius fo,
Mas que non o fey a parvent.
Descubrir lo van soptament,
E van li raubar sos deniers :
.C. deniers d'aur portec grociers
E .v^{c}. floris de menutz,
E l'efant s'es en pes mogutz, (*f. 25 c*)
E vay plorar desus son paire;
El .vj. raubador que van faire?
De l'efant agron pïetat;
Encontenent l'an estrenat
De .xx. floris quel van donar;
L'efant el payre van layssar,
E van ss'en ab lor aventura.
Ara fo la nueytz trop escura,
El paire se moc .j. petit
Quant ausic del filh .j. gran crit,
El fils val descubrir la cara :
« Ara, lo mieu efantet, ara,
« Qu'ieu soy vius e non vali mens,
« Mas qu'estïam tot simplamens
« E vejam que Dieus nos dara. »
Ab tant l'efant colar se va
E mieg dels brasses de son paire.
Quan venc al maiti, vay retraire

3221 *Le ms. ajoute* Tot dreit a l'efant so vengutz, *vers évidemment surabondant.*

L'efant dels floris que l'an datz;
El paire s'es meravilhatz
E vay dir : « Dieus lor o perdo
« Le mal que m'an fait ses razo,
« Depus qu'elh so tant conoyssent! »
Le jorns fon bels e clars e gent,
Quel solels se fo ja levatz;
E quan le jorns fon escalfatz
El se sentic afrevolir
Lo cavaliers, e pueyss vay dir
A so filh : « Le mieus cars efans,
« Ieu me senti trop malenans
« E suy trop pres del trespassar,
« Per qu'ieu, fils, te vuelh comandar,
« E membret be so quet diray:
« Tu non sabes ges qual nom ay
« Ni no sabes mo sobrenom :
« G. de la Barra per nom,
« .I. cav[a]lier dezeretat
« Per portar a senhor lialtat, (*f.* 25 *d*)
« Et aquest nom menbret tostemps,
« Quar enqueras seras essems,
« Si Dieu platz, am nostre linage.
« Ara vay foras del boscage,
« Qu'ieu no vuelh quem vejas morir. »
E l'efant se pren esmarrir,
E vay son paire tant baysar
Que no s'en podia layssar,
Ni parlar mot, ni pauc ni gran;
El payre vay dir a l'efan :
« Jhesu Crist te puesca valer,
« Qu'ieu not puesc autre pro tener,
« Ni not puesc, fils, acosselhar,
« Mas que pesses tost de l'anar,

3268 layssar, *corr.* lassar?

« E que tostemps sias lïals,
« Quel linages es naturals
« Don ves, per paire e per maire;
« E tot filh deu creire son paire,
« Per quem crey, e faras ton pro. »
L'efantet, ses autra razo,
Vay dir : « Senher, a Dieu sïatz,
« E sius platz, senher, vos mi datz
« La vostra benedictïo.
— Benasiguat lo rey del tro
« El sieu Filh el Sant Esperit;
« E no metas ges en oblit
« Lo mieu nom per negu affar.
« Dieus te do tal rey encontrar
« Quet prenha per son escudier! »
Adonx plorec le cavalier
Al par[ti]ment de son effant.
L'efantet s'en vay ab aytant,
Tot da pas, regardan son paire
E vay devenir en .j. cayre (*f. 26 a*)
En que trobec .iiij. camis,
E per aquel quel fon a vis
L'efant se mes ad aventura;
Et aytant cant aquel bosc dura
Le camis es e bels e plas;
E l'efant no fo ges be sas;
Enpero del bosc fon yssitz,
E vic aqui mantas berbitz
E pastorals ab lors dobliers;
E l'efantet fo plasentiers
E va lor del pa demandar.
Les pastorels li'n van donar
E del vi dels lors barriletz;
E manjec .j. pauc l'efantetz,

3286 en noblit.

Mas anc del vi no poc tastar :
De l'aygua li van aportar.
Ab lor se tenc gent e suau;
Estendrel van .j. balandrau
A l'efantet en ques pauses,
E van lo descaussar apres,
E pueyss li van sos pes fregar;
E l'efant vay .j. pauc susar,
E vas doussamens adormir.
Lo gran pastor le vay gequir,
El mendre nol volc desparar,
Ans vay a bona fe jurar
Que lus temps nol voldra falhir.
Et ab aytant vec vos venir
Lo noble rey qu'era d'Ermini.
En la mar layssec son navili
Per so quar anava tant luenh.
De l'efant se vay donar suenh
Qu'el vic sul balandrau estar.
L'efant fo vestitz d'un vert clar
Am partidura de vairet. (*f. 26 b*)
Lo reys sonec al pastoret,
El pastorel venc aytant leu :
« Amics, » diss el, « not sia greu
« Si tum dises d'aquel effant
« De cuy es, que tant bel semblant
« Li veg far, sembla de parage.
— Senher, » diss el, « d'estranh lingage
« Es l'efans, e no say qui s'es, »
Diss le pastor ; « si m'ajut fes,
« Senher, aytant o say quant vos.
— L'efantet sembla bels e bos, »
Diss lo reys : « vay lo m'amenar. »
L'efant anec tost revelhar

3311 se tenc, *ms.* s'estenc.

Le pastor e fel levar sus,
E l'efantet fon cayss dejus,
Mas ques hac la febre perduda,
Et estec dreit cum causa muda,
E vay lo pastor abrassar :
« Compans, hon mi voles menar, »
Diss l'efantet, « ni en cal loc ?
« Quar pecat fey qui d'aquim moc,
« Quar ieu estava sobrebe. »
Del pastoret vos dic per fe
E de l'efant qu'eran d'un gran.
Le pastor respos a l'efan :
« Compans, » so diss le pastoret,
« Ad .j. rey que per vos tramet
« Vos menaray, si a vos platz. »
E l'efantet s'es remembratz
De la promessa del pairo,
Quan li dec la benecio,
Que Dieus li dones encontrar (*f.* 26 *c*)
Tal rey quel volgues amparar
El preses per son escudier.
Le bos reys, ses pus alonguier,
Fey l'efant sezer costa si :
« Mo filh, » diss lo reys, « e cossi
« Etz vos vengutz en esta terra ?
— Del regeime suy de la Serra, »
Diss l'efant, « senher, per vertat,
« D'un cavalier deseretat
« Per portar lialtat al senhor. »
Lo reys hac mot gran cor dolor
Quan l'efantet ausi parlar
Tant gentilment e razonar;
El reys diss que nol falhiria,
E vol que de son hostal sia,

3350 Quar, *corr.* Que ? — 3372 *Corr.* hac al cor gran doussor ?

De majers raubas d'escudiers;
E totz cridan les cavaliers :
« Ben avetz facha gran merce. »
El reys hac fait venir dese
.I. rossi petit hon montes.
L'efant se despulhec ades,
E vay sonar al pastorel :
Tot premier li dec so mantel
El gardacors e la gonela,
La sentura e la coutela,
Una petita que portava;
Sa jupa de sendat li dava,
E remas totz blos en camiza;
E fasia .j. pauc de biza,
Mas quel reys lo vay abricar.
Al pastoret vay to[s]t donar,
Vesent de totz, tot so vestir
E l'efant se pres a bordir (*f. 26 d*)
Ab sa cabreta que portec;
E la rauba tant gent l'estec
Cum si a luy meteyss s'es facha.
El noble reys l'efant agacha,
E val far talhar rauba nova;
E vay dir lo reys ans ques mova
Que l'efantet fora vestitz.
Le vestirs fo leu devesitz
E fo leu cosutz e talhatz;
A l'efantet fon aportatz,
E l'efant dormic en la fauda
Del rey; hac .j. pauc la carn cauda
Per lo trebalh ques hac sufert.
Le pastor li sonec espert,
Ses trop cridar e ses gran brut,
E l'efantet l'ac entendut,

3387 que, *ms.* quen. — 3397 s'es, *corr.* fos?

E tantost se vay revelhar.
Sos vestirs li van aportar
E vas vestir el nom de Dieu,
El pastoret s'en vay tant lieu-
E retornec a son bestiar.
Lo reys montec per cavalguar
. . . .
El reys fay portar .j. minhot
Qu'om li coses desus la cela,
E la cela fon de paiela
E tot l'arnes ques el portec.
Lo rey ab l'efan cavalguec
Sol e sol, ses pus companho;
E l'efant fo de gran faysso,
E fora miels si fos gueritz.
De sa boca fon gent noyritz
E gent dotatz en son parlar
Tant quel reys le volc affilhar,
Quar non avia filh ni filha.
E tug se dero meravilha (*f.* 27 *a*)
Del rey quar tant fortment l'amec,
Quar, vesent de totz, l'afilhec,
E va l'en la boca baysar.
Eras lo tengro trop pus car
Que no fazian de premier.
Ayssi s'en van ab alegrier.
E layssem los hueymais anar,
Quar l'efant pot trop ben estar
Pus quel rey n'a fait heretier;
Parlem del gentil cavalier
Mosenh'en G. de la Barra,
De sa vida cum fon amara
E cum gueric de son greu mal.
.I. mege trobec natural

3417 *Vers omis.*

Ques el bosc l'anec encontrar,
Quel fey .j. banh haparelhar
Quan l'ac portat en son hostal,
Ques anc pueyss nos sentic lunh mal,
E quel tenc be ab si .vij. ans,
E de raubas fon sos compans,
Tant se fel cavaliers grasir.
Tant gent se saubon avenir
Amdos e tant gent acordar,
Per c'ueymais los layssem estar,
Quar elh s'endevendran trop be.

Eras ausiretz cum fo conoguda e maridada al comte de Terramada la filha de mosenher G. de la Barra, cum fo traita de la resclusa.

De la filha quals vias fe
Vos vuelh senes messonja dir.
.X. ans, qui o sab devesir,
Ac la filheta per vertat,
Quar .vij. ans hac laīns estat
E quant intrec avīa'n tres.
Punhat hac .j. an e dos mes (*f.* 27 *b*)
En obrar dos minhotz subtils,
Les pus azautz els pus gentils,
Que degus hom non vic sos pars;
Et ac faitz ayssi sos affars
La yfanta, quan los comenssec,
Qu'al mieg loc de cascu layssec
.I. escut blanc ad aventura,
Ses obra e ses broydadura,
E ses forma de lunh senhal.

Rubrique, conoguda, *ms.* conaguda.

La resclusa li diss aytal :
« Filha, aquest loc que faran
« Ses color? be non estaran
« Ni seran plasent per gardar. »
La yfanteta li va mostrar :
« Dona, » diss ela, « s'a vos platz,
« S'ieu dic be e vos m'o lausatz,
« E si dic mal que m'en blasmetz,
« Quar vos mi devetz totas vetz
« En faitz et en ditz corregir.
« Vec vos, dona, lo mieu cossir
« D'aquels escutz que so tug blanc :
« Le senhal del noble rey franc
« Jhesu Crist per cuy em salvat
« E mon corage m'ai pessat
« Que y fassa, la vermelha †,
« Per tal que Dieus auja la votz
« De las gens quels minhotz veiran,
« Quar per cert say que tug diran :
« Dieus li do gaug qui faitz los ha !
« E Dieus calaquom n'ausira,
« Quem donara gaug del mieu paire,
« Que novelas no n' aug retraire
« Ni say si jamais lo ve[i]ray; (*f.* 27 *c*)
« E vec vos, dona, s'a vos play,
« Qual senhal vuelh far els escutz,
« Quel mieu payre cug qu'eis perdutz,
« Per qu'ieu vau tot jor sospiran.
— Cela que gardec san Johan,
« Filha, te garde de tot mal,
« E quet layss veser sa e sal
« Le tieu franc paire ses orguelh !
« Enpero, filha, dir te vuelh,
« E que no m'en vuelhas passar,

3476 La resclusa.

« Que latz la † vuelhas pausar
« Lo senhal del comte Simo,
« Mon bo senhor, cuy Dieus perdo,
« Comtes que fo de Terramada.
« Esta maizos endeficada
« Fo per luy, quant ieu fuy enclausa.
« Per luy estam en sana pausa,
« Que non avem cossir de re.
« E vec vos, ma filha, per que
« Vuelh yeu quel sieu senhal fassatz.
— Dona, pus que vos m'o mandatz,
« Mostratz me del senhal quals es, »
Diss la yfanta, « quar ieu en res
« No vos deg moure lunh contrast. »
Ab tant s'en montec sus .j. trast
Hon tot jorn la yfanta cozia,
E fey la crotz d'obra d'Ungria,
Quan la resclusa l'ac mandat;
E, tantost cum lo y hac mostrat,
Fey lo senhal del coms apres;
E semblec quel locs flamejes
Lay hon li duy minhot estavan,
Quan descubertz les demostravan,
Tant eran bel e resplandent
Pel gran aur e pel gran argent
Que y fo mes per divers[es] locs
E per mantas colors de flocs (*f. 27 d*)
Que y foro mes de palm en palm.
Pueyss, lo dijous davant Rampalm,
La resclusa volc cumenjar,
E vay pel capela mandar
Que vengues am Nostre Senhor.
L'efant comte fo sus la torr;
Quant ausic l'esquila tendir,
E[l] dissendec, e vay venir
Vas Nostre Senhor de gran pas;

Mant baro li feiro solas
E la comtessa que y anec,
Maire del comte, y afiblec
.I. mantel negre, ses tot gab,
E las donzelas d'aquel drap
Foron vestidas yssament,
E li scudier cominalment
Per lor senhor qu'avian perdut,
Que Sarrazi l'agron vencut
En una batalha campal;
Mas per l'efant tot lor greu mal,
Quan lo vezian, lor demembrava,
Quar el [lor] valia e donava,
Et era sobrebels efans;
E fo d'etat de .xiiij. ans,
E fo sols comtes heretiers,
E fo gays e fo plazentiers;
E venc premiers honestamens
Vas Nostre Senhor simplamens,
E vas tantost adenolhar,
El capelas vay presentar
Per devant totz l'ostia sagrada.
La resclusan'ac cofessada
De sos pecatz le capelas;
Nostre Senhor tenc en sas mas
. . . .
Los articles li vay mostrar,
Aytals cos tanha, de la fe. (*f. 28 a*)
Vesent de totz, aqui dese,
La resclusana cumenjec,
E la yfanta detras li stec,
Que luns hom del mon non la y vic,
Ni no la y saub ni la y sentic.
Quan la femna hac cumenjat,

3567 *Vers omis.*

Al capela n'ac presentat
Per davant lo pron coms aqui
Les dos minhotz, et en ayssi :
« Senher, » so diss, « ieu[s] vuelh pregar
« Ques aquetz minhotz sus l'autar
« Sïan, senher, quan cantaretz;
« E prec vos, sius platz, que preguetz
« Per cela quels obrec tant gent,
« Que Dieus li done gauziment
« Del sieu paire que perdut ha,
« Que no sab si mais le veira. »
E la yfanta ades plorec
Per son paire e sospirec
Suau, per tal qu'om no l'ausis.
Li gensser minhot ques hom vis
Foron aquelh per veritat.
L'efantet comte ha mandat
A dos escudiers mantenent
Que del[s] dos minhotz belament
Cascus ades preses lo sieu,
E ques acompanhesson Dieu
Entro que fossan al mostier;
Mant ric baro, mant cavalier
Aneron yssament ab lor,
'E tornec ss'en Nostre Senhor
El capelas, ses pus triguar.
Les minhotz pausan sus l'autar
En ayssi cum lor fo mandat,
E pueyss tug essems son tornat
Dreit al comte vas la resclusa,
E viro quel coms fey la musa (*f. 28 b*)
Al trauquet de la resclusana;
La resclusa de luy se pana
E vay son portanel serrar;

3589 auses. — 3606 comte.

L'efant lo y cujec tot trencar
Entro sa maire le vedec,
Mas per tant l'efant no s'ostec,
Ans volc saber don son avutz.
« Mo filhet, no siatz mogutz, »
Diss la maire, « per lunha re
« Quar yeu vos jure per ma fe
« Ques ela, pus ha comenjat,
« Non deu aver .j. mot parlat
« Entro lendema, per lunh cas;
« Per que, mo filhet, s'a vos plas,
« Tornatz vos lassus al castel.
— Dona », diss l'efant, « bon e bel
« M'es tot so que vos me disetz,
« Pero, si ma vida voletz,
« Al maiti sapcham la vertat. »
L'efant e tug s'en son montat
E la comtessa yssament,
El sospir veno doussament
De l'effantet, de pas en pas,
E diss suau : « Ay! caytius las,
« E cora sera jorns dema? »
La maire lo gardec de pla
E vic lo tot descolorat.
Un baro l'efant ha gardat
E conoc le mal de l'effant,
E val gent dir ab bel semblant :
« Senher, nous corrossetz de re,
« Quar al maiti farem tot be
« De so que vos pus desiratz. »
E l'efantet s'es conortatz
Quant ausic le baro parlar.
Lors especias fero portar (*f. 28 c*)

3611 sa, *ms.* so. — *Ibid.*, le, *corr.* l'o? — 3641 baro, *le copiste avait d'abord écrit* l'efantet, *qu'il a effacé.*

El vi que foro clar e bo.
L'efans nos partic del baro
Que l'ac en ayssi conortat.
Quan agron begut, dan comjat,
E l'efantet se mes el lieg
E dormic .j. pauc per desieg,
E sus l'alba el fo levatz;
Dreit al baro s'en es anatz
Que l'ac en esperansa mes;
Levar le fey, e pueyss al pres
Pel ma, e van ss'en deportar.
Al portier hac volgut mandar
L'efant que negus non yssis
De sa companha ni ubris
La porta tro qu'el fo tornatz.
L'efant ab le bar n'es anatz
Parlan dels minhotz e non d'als.
Le baro fo bos e lials
E no fo mal acosselhatz.
« Senher, » diss el, « sol quem cresatz,
« Vos auretz tot so que voldretz;
« Gardatz vos be que no parletz
« Ab mi, nius vulhatz razonar,
« Mas que pessem de l'escoutar. »
E quan foron a la femneta,
Ausiro que diss la tozeta :
« Ma dona, levar m'iey encara? »
La resclusa diss : « Filha cara,
« Trop es maitis, la fe queus deg,
« Mas que durmatz e tot a pleg,
« Et yeu levaray me premieyra. »
Ab aytant tengro lor carreira
Le bar e l'effant so senhor,
E tornan ss'en ab gran baudor

3643 *Corr.* el[s] vis? — 3674 lavaray.

Et intran ss'en dins le castel
E bastiro gaug de novel, (*f. 28 d*)
E negus hom no saub per que.
Las portas fey ubrir dese
L'efant, per so quar grans jorns fo;
Ma e ma venc ab lo baro
Vas sa maire, quan fo levada;
E quan l'efant l'ac saludada
A despart la vay tost tirar
L'efantet, e vay li contar
De la resclusa qu'a solas;
« Et anatz lay, dona, sius plas. »
E tantost pessan de l'anar.
La comtessa vas setlar
Davant l'usset de la resclusa.
« Ma dona, la cara vos suza, »
Diss la resclusa, « trop fortment;
« Betz venguda cochozament.
« Contatz, dona, lunhas novelas?
— O yeu, dona, bonas e belas, »
Diss la comtessa, « per ma fe;
« E nom vulhatz mentir de re,
« Na femna, de so queus diray.
— Dona, per ma fe, no faray.
— Les minhotz don avetz avutz
« Ni qui los ha tant gent cosutz
« Ni d'obra tant gent devesitz?
— Dona, dic vos, per san Felitz,
« Qu'ieu los ay ben e bel compratz.
— E vos am cuberta m'anatz, »
Diss la comtessa, « en ayssi!
« Autra vetz vos quier si e si,
« Na resclusana, quem digatz
« Dels minhotz ques avetz compratz,
« De qual argent vos les compretz?
— Dona, per la fe quem tenetz,

. . . .
— Na vielha, quant que mal vos sia, (*f. 29 a*)
« Mal vostre grat, vos o diretz,
« Si que no, vos o compraretz,
« E sul cors vos o vendrem car. »
La maizo pessan del trencar,
E derrocan una paret,
Et intrec premier l'efantet,
Ses tot preguar, ab lo baro,
E la yfanteta el bras fo
De la femna espavorida.
La yfanta en auta votz crida :
« Jhesu Crist, vos m'acosselhatz !
— Si fara, filha, s'a Dieu platz, »
Diss lo bar que fon ab l'efant.
La comtessa venc ab aytant
E vic la yfanta enblasmada ;
En sos brasses la n'ha levada,
E la femna remas soleta.
Yssir s'en van ab la tozeta
Ses tornar la paret en loc.
No poc dire ni no ni hoc
La resclusa, ni poc parlar ;
Tantost el lieg se vay colcar
E semblec que del tot fos morta.
E la yfanteta fon estorta
E be servida e pessada :
Sa rauba li fon aportada
D'escarlata ab vair menut,
E semblec faita per vertut,
Ses obra, de tota natura,
Ayssi fo faita per mesura.
El perseguiro sas faissos,
Que semblec de paradis fos

3713 *Vers omis.*

Venguda per obra de Dieu.
E, sius platz, contaray vos ieu
De l'effant cum sufric trebalh (*f.* 29 *b*)
Per lieys ques era de bel talh,
Mas anc l'efant non ausec dir :
Al baro anec descubrir
L'amor que portec a la yfanta.
Ses tot dampnage e ses anta,
Breumens, la volia per molher.
El baro li respos : « Cum er
« De ma dona si o voldra ?
— Cal se vuelha ela fara, »
Diss l'efans, « ques ieu la pendray. »
Aytantost le baro s'en vay
A la comtessa contar tot.
La comtessa al premier mot
Vay respondre que bo li sab,
E la yfanta jurec son cap
Que lus temps mais no manjaria,
Si la reclusa no vesia,
Mas que morria per desieg.
La comtessa ab gran delieg
Ab sas donzelas volc anar
La resclusana vesitar ;
E quan foro lajos ad ela,
A l'ueyss sonec una donzela
E trobec leu quil respondes,
Quar la sirventa venc ades
A la porta cochozament,
E la comtessa belament
Diss : « Que fazia la rescluzana ?
— Dona, jamais no sera sana
« Ni non er viva al maiti. »
La pros comtessa diss : « Per mi,
« Quan m'entendra, resperira. »

3781 respira

E la comtessa li sona
Et enquer si pogra sonar. (*f.* 29 *c*)
La yfanta se pres a cridar,
E la resclusa la 'ntendec
E de contenent respirec
E vay recobrar son parlar :
« Na femna, voletz escoutar, »
Diss la comtessa, « per ver dir
« So que Dieus ha fait avenir?
« E donatz vos gaug per tostemps.
« Ades vuelh, mentre qu'em essems,
« Que la yfanta mande mo filh,
« Et er gardada de perilh ;
« E digatz me de qual loc es.
— Ma dona, si m'ajut ma fes,
« Ieu vos diray la veritat :
« D'un cavalier dezeretat
« Per portar lialtat al senhor,
« Que lam comandec per amor,
« E que lïalmens la y gardes.
« La yfanta non es ges de pres,
« Per qu'ieu so linage no say.
— D'on se vuelha, que fort mi play, »
Diss la comtessa, « per ma fe. »
Le mandament fero dese;
E la resclusa levec sus
De gaug, que non poc aver pus
Si fos laïns en paradis.
La yfanta mot gent la servis
Si cum n'era acostumada,
E pueyss apres s'es enclinada
La yfanteta de denolhos,
Ab us sospirs trop amoros
Que fey aqui, quan s'en partic.

3783 sonar, *corr.* parlar ?

La resclusa la benasic
Et a Dieu la vay comandar.
Le matremoni van lassar, *(f. 29 d)*
E l'avesques que y fon del loc,
Ses tota cort e ses tot joc,
Per so quar eral jorn de Rams;
E pueyss pogro dire qu'entr'ams
Forol pus bel parelh del mon.
A la proceciu aneron
Quant hom dec lo rampalm senhar,
E tug la volgro tan mirar
Cum si fos venguda del cel,
E pel matremoni novel
C' avïa fait ab lor senhor.
Tal gracia se dec e lausor
Qu'ieu declarar nous o poyria.
E quan la procecius yssia,
Delatz las reliquias portavan
Les minhotz, que mais les gardavan
Que no fazïan les cors sans.
Homes e femnas et effans
Dizïan tug cominalment
Que Dieus li des son compliment
Qui los minhotz saub tant gent far.
Tot lo careime van passar,
E venc lo gay temps de pascor,
E l'efant fo compres d'amor,
E vay far assignar lo dia.
Aquel jorn pres cavalaria
De Nostra Dona, sus l'autar.
L'avesques volc l'ufici far
Per honor de[l] comte Simo,
E vay comenssar sa razo :
« Dona, » diss el, « cum avetz nom ?
« Non ay que far del sobrenom, »
Diss l'avesques, « si ieu nol say.

Totas li foran sobrebelas (*f. 30 c*)
Si dels effans ausis parlar.
Dedins la forssa vay intrar
D'aquela siutat natural,
Et era lo jorn de Nadal,
E venc lay le pros cavaliers.
Intrar le laysset le portiers,
Ques anc en re nol contrastec;
E la dona del loc estec
El monestier ab sas donzelas,
El cavaliers intrec mest elas,
E fon bels e fon gent vestitz
E pels cavaliers aculhitz;
E quan la messa fo cantada,
Duy cavalier an tost levada
La dona e van la sufrir,
El cavaliers li vay querir
Almoyna per amor de Dieu :
« Dona, » diss el, « aquel son ieu
« Gentil home dezeretat
« Per portar a senhor lialtat,
« E faitz me be, que mestiers m'a. »
E la dona gardar lo va
E val remenbrar del sieu paire,
E fon plasens e de bon ayre;
E vay .j. gran sospir ditar
E pueyss sa borssa destacar
....
Ab totz los deniers que portec,
Hon portec be .c. sol[s] e pus.
Mosenh'en G. fon dejus,
E la dona val covidar
E que remases per estar

3943 *Vers omis; qu'on pourrait ainsi rétablir :* Et al cavalier la donec.

.VIII. jorns per honor de la festa.
Anc non li calc jurar sa testa,
Quel cavaliers tantost o pres.
Bel covidera pus espes (*f. 30 d*)
Si saubes que son paire fos,
El paire fora pus joios
Si saubes qu'ela fos sa filha.
Las taulas meton jos la trilha
Quar lus temps no y fazia freg,
Mas trop gentil temps et adreg;
El senhor vay premiers sezer
E la dona, de gran plazer,
Sec apres luy, ses tot meja;
.I. escudier bon e serta
La taula mes al cavalier;
Costa luy mes .j. escudier
E costa lor mes los effans;
Negus hom no sabia enans
Qu'el fos cavaliers adobatz,
Quar per lor fora mais hondratz;
E comensseron a manjar.
Le senh'en G. vay talhar
Als efans, els amenistrava;
E la dona tot so gardava
El comte paire dels effans.
Le cavaliers fon bels e grans,
Et estec bel e dreg en taula,
E nol plac dire lunha faula,
Mas no sabia ges hont era,
Que l'arma el cors ne donera
Si saubes qu'ela fos sa filha.
La dona diss, ses tota quilha :
« Senher, aycel gentils hom par.
« Vejam si voldra governar
« Les effans quant aurem manjat,
« E sapcham, senher, la vertat,

« Quar el sembla de gran valor. » *(f. 31 a)*
Ab tant vay mandar lo senhor
Que las taulas fossan levadas,
E tantost vengron las mainadas,
Las taulas bayssan al dejos;
Les effans van a dos a dos
Vas lo paire e vas la maire,
El cavaliers fo governaire
Cum si lo 'guessan comandat.
Al paire son adenolhat
Et a lor maire mantenen;
Le cavaliers per la mals pren
E van ss'en essems deportan.
Tant fort be[l] temegròn l'enfan
Cum sils agues tostemps noyritz.
Les effans foron gent aybitz,
E cridero davant lor paire
E de la comtessa lor maire :
« Autre maistre no volem nos. »
Tug .iiij. l'abrassan dejos
Per las cambas lo cavalier.
« Ja nol tolam aquel mestier »,
So diss la dona, « lus temps mais,
« Quar el sembla sertz e verays
« Et en totz sos faitz afortitz. »
.III. ans estec aqui complitz
En la cort ab aquels effans,
Pero l'estars li fon affans,
Quar los sieus efans no serquec.
Del somi tot jorn li membrec,
Per que nos dava gaug ni be.
Pueyss en apres, que bem sove,
Le jorn d'an nou, us escudiers
Qu'era cavalguans e leugiers *(f. 31 b)*
Volc assajar .j. mal cavalh,
E val brocar en jos cabvalh

Una costa sobrecorrent,
El cavals no volc far nient
Per l'escudier ques era sus,
El pros coms vay dire que pus
No tengra mais aquel cavalh,
E fey davalar le vassalh,
E pueys cujal cavalh traucar;
El maistre lo vay devedar
E val pregar que fait no fos,
Quel cavals era bels e bos
Si fos qui bel saubes menar.
L'escudier lo pres a gardar
Ques hac lo cavalh cavalguat,
E diss de mala voluntat :
« E donx, maistre, montatz sus, vos! »
Lo maistre diss : « Trop voluntos,
« Ab sol qu'o vuelha mo senhor. »
Tug lo van preguar per amor,
Lo senhor, ques a luy plagues.
La dona diss : « Per lunha res
« Le maistre no y montara ja. »
Tantost lo pe en l'estruep ha
Lo maistre, ses autre comjat,
Et estec dreit e be serrat,
Et al cavalh .j. pauc mogut,
E tantost el ha conogut
Devas cal part se vol girar.
Dos esperos li van caussar,
Et anar lo layssan cabvalh.
Lo maistre broquec lo cavalh
Duramens cabvalh la gran costa.
La dona diss : « Petit li costa (*f. 31 c*)
« Al maistre son gent cavalguar. »
Ayssil fey per tot voutejar
Cum si fos us petitz rocis;
Semblec sul caval gent assis,

Ayssi venc sautan pels valatz,
Ayssi fon gent adoctrinatz,
E fe tot so quel maïstre volc.
Quan fo davalatz no lo y tolc,
Lo maistre, mas que lo y vay dar.
El coms fey una cort cridar
Per far lo jorn de san Johan;
.C. cavaliers en aquel an
Vol far le pros coms si e si.
Al maistre vay dir en ayssi :
« Maistre, vos serez cavaliers,
« Qu'ieu no fera la cort estiers
« Si per vos no fos ad hondrar.
Le jorn se vay appropïar
De la festa de san Johan.
Adonx viratz trop gran mazan
....
Totz los cavaliers van velhar
Davant l'autar al monestier.
L'endema leva tot premier
Le maistre, e va l'adobar
Lo pros coms, e va l'estrenar
D'un castel hont eran .M. focs,
Et als autres castels ni locs
Non dec, mas arnes o quavals.
Le maistre fo bos e cabals
E fe captienh de cavalier.
Be dec saber l'ondrat mestier
Que pertanh a cavalaria,
Quar autra vetz no fon .j. dia,
Avans que sa filha fos nada.
La cortz passec, gent acabada,

4061 *Corr.* Lo senher ? — 4073 *Vers omis.* — 4087 *La phrase semble incomplète; il manquerait au moins quatre vers, à moins de corriger au v. précédent* no *en* lo.

E mosenh'en G. estec
Al castel quel pros coms li dec, (*f. 31 d*)
E no volc son dreit nom nomnar.
Le pros coms le volc pus montar,
Qu'en fey so majer senescalc.
Anc major poder no li calc,
Quar major no lo y poc donar.
En ayssi saub gent governar
La terra ab dreg y ab merce
Que nol poc rependre de re
Luns hom qu'ab luy agues a ffar.
Ab tant, .j. jorn, vec vos intrar
Per mieg la cort .j. messagier,
E fey captienh de cavalier,
E garec be en son parlar,
E vay dir e vay prepausar
Las novelas ques el portava
Davant lo comte que s'estava
Ab sos baros en .j. bel prat:
« Senher, » diss el, « per veritat
« Ieu porti .j. deffizament
« Del rey d'Ermeni lo valent,
« Si nol reconoyssetz la terra,
« Quar totz sosmes que tant fort erra
« Que desconosca so senhor
« Nol deu luns hom portar honor,
« Mas qu'om lo deu viu escorjar;
« E vos etz en aquels, som par,
« Que vostre comtat, que tenetz
« De mo senhor, desconoyssetz,
« Que nol voletz far traütage.
« No remandretz en lunh lingage,
« Ni poyretz al rey escapar.
« Vostra gent faretz malmenar
« E vostra terra metr' a foc.
« Per que, senher, digatz me d'oc, (*f. 32 a*)

« E faretz, senher, vostre pro. »
Le pros coms levec son guinho
E vay .j. pauc son cap crossar,
E vay al senescalc mandar
Que resposes al messagier
A fuer de noble cavalier,
Per defendre son bo senhor.
Lo senescalc se dec lausor
Quar el dec pagar davant totz.
Levec sus et en auta votz
Al messagier fey so respost,
E diss : « Compans, guerra ni ost
« Quel rey d'Ermeni sabcha far
« Ni son poder no cal duptar
« A mo senhor, nil presa re,
« Ni sa terra de luy non te,
« Mas que de Dieu te son comtat ;
« Mas lo reys te be son regnat
« De mo senhor, sil vol far dreg,
« Per que sembla ses tota leg
« Lo reys, am fals cor e savay.
« Enquaras vuelh quel digatz may
« Que, pel poble que mal non mier,
« Que si 'n sa cort ha cavalier
« Que sols se vuelha batalhar,
« Que mosenhor li'n dara par
« Que l'en rendra mort e vencut ;
« E sil nostre vesetz destrut
« Reconoysserem le comtat,
« O vostre rey lo seu regnat
« A mo senhor sil nostre vens. »
Le pros coms se tenc per contens
De so quel senescalcs hac dit,
E tantost el ha repetit

4132 *Corr.* se sec (*ou* s'estec) ausor ?

En breu de motz al messagier (*f. 32 b*)
Quel fait el dit del cavalier
So senescalc el ne tendra.
Lo messagiers tornar s'en va
Meravilhatz et esbaytz
Del senhor qu'eys tant afortitz,
E del senescalc majorment.
E fon tornatz viassament
Al rey so senhor dir ayssi :
« Senher, lo coms manda per mi
« Qu'el nous presa pas .j. boto
« Ni totz aquels ques ab vos so
« Ni vostr'aver ni vostra terra,
« Ni no tem en re vostra guerra
« Ni nous reconoyss son comtat.
« De luy tenetz vostre regnat,
« E ditz que lo y reconoscatz,
« Si que no, per mort vos tengatz,
« Que no podetz aver guirent.
« E tramet vos .j. partiment
« Queş anc mais non ausis aytal,
« Que duy cavalier per cabal,
« En camp claus, ses pus companho,
« Que declaro la questīo,
« Senher, qu'ab lo comte avetz ;
« E sil vostre vencut vesetz,
« Quel reconoscatz lo regnat,
« O el a vos lo sieu comtat
« Sil sieus campīos es vencutz. »
Le fils s'es aytantost mogutz,
Qu'era fils del rey d'aventura,
E fils verays per sa natura
Del senh'en G. de la Barra ;
Respondec tantost ab votz clara

4159 messagier, *ms*. cavalier.

Al messagier e vay li dir :
« Pessatz anueg de pro dormir (*f. 32 c*)
« E lo maiti vos en tornatz,
« E quel digatz ques al rey platz
« La batalha d'un cavalier,
« E tug em d'aquel acordier,
« E nol passara hom covens. »
Lo reys li ditz ardidamens :
« Aquol diguatz de part de mi. »
Lo messagiers al gran maiti
Al comte s'en es dreit tornatz,
E conoc qu'estec mot pagatz,
E val gent dire sas salutz :
« Senher, autra vetz soy vengutz,
Diss lo messagiers, « per ma fe,
« E manda vos lo reys per me
« Que prendatz jorn de la batalha,
« E d'autra guerra que nous calha
« Mas d'un cavalier solamens,
« E queus tendra totz los covens
« Les quals son entre luy e vos. »
Le senescalcs fo mot joyos
Quant au parlar lo messagier,
E vas donar tant d'alegrier
Cum si lo camp agues vencut.
.C. foro que van cridar tut :
« Senher, nos farem la batalha,
« Que prendatz aquel que mais valha
« Et aquel que fay miels a far. »
Lo pros coms los fey totz calar
E vay gent dir en auta votz :
« Senhors, ieu causisc demest totz
« Per pus ardit lo senescal;
« E cum que vasa, ben o mal,

4221 qua f. m. e f.

« El fara so que Dieus voldra. »
Ab tant lo senescalc leva,
E val redre motas merces;
El messagiers tornatz s'en es (*f. 32 d*)
Al rey d'Ermeni e mostrar :
« Senher, lo coms vos vol mandar
« Que triat ha .j. cavalier
« De bel gran e no trop sobrier,
« Mas enpero no sab qui s'es,
« Mas estat ha .ij. ans o tres
« Sos senescalcs, segon qu'om ditz,
« E sembla be pros et arditz;
« Per que la batalha fara. »
Ab tant le fils levar se va
Del senher G. de la Barra,
E gardec lo rey en la cara :
« Senher, sius platz, ieu la faray,
« Quar far la deg e razo n'ay,
« Qu'el es estrans et ieu aytal,
« Per que, per razo natural,
« La batalha mi devetz dar. »
El reys que l'ac vist esproar
En autras batalhas assatz,
E vic qu'era grans e cayratz
E leus e joves, de bon talh,
E vic que voluntatz nol falh,
E vay cossirar yssament
Qu'el o feira pus coralment
Per so quar l'avia filhat,
Son gant aqui li n'ha lanssat
E vay la batalha donar.

4231 e, *corr.* a ?

El sieu que fugic en ayssi.
Lo paire quel cavalier vi,
Que li clamava tant merce,
Vay li dir : « Don est, ni per que
Mi voles tant merce clamar?
— Payre, tum volguist enjendra[r],
« Et yeu soy le tieus verays fils, *(f. 34 c)*
« Qu'avem passatz mans greus perils
« E quet laysse[i] el bosc mieg mort
« Quan li .xij. lairo per fort
« El bosc t'aneron assautar. »
Las escoutas van escoutar
Et agro meravilhas grans.
Enquaras mais li diss l'efans :
« Senher paire, enten me clar.
« Le tieu [nom] me volguist nomnar
« G. de Barra per vertat. »
El paire l'a ploran gardat,
E vay son capel delassar
E vay lo en ayssi bayzar
Que sobre lui ca engoyssatz.
Lo reys quel camp tenc es intratz
Ab si dezes de cavaliers,
Quar no cujec que fos estiers
Lunh conoissement entre lor.
Bayzan los trobec per amor
Ques a penas los ha partitz;
E quan cascus fo resperitz,
El reys lor vay gent demandar
Cum era de lor batalhar
E cum lor era devengut.
Lo filh hac son bras estendut
A son paire, e diss al rey

4476 escoutas *s'est introduit, à cause d'*escoutar *qui suit, à la place de quelque autre mot :* Li gardador? *ou* Li cavalier?

« Senher, per la fe qu'ieu vos dey,
« Veus mon paire que m'engendrec. »
El bos reys quel filh entendec
Vay cridar avant · « Bels senhors,
« Venetz veser las grans amors
« D'aquestz .ij. lasses cavaliers. »
Ab tant fey venir .ij. destriers
E vay cascus sul sieu montar.
Lo rey se volc meravilhar (*f. 34 d*)
Qu'era pres, el coms d'autra part;
E fon aras .j. petit tart,
Que fo cayss vespres per intrar.
Lo reys fey los pres davalar
E vay lor contar l'aventura.
Lo reys el pros coms cascus plura
De gaug que cascus hac trop gran.
Tug essems se van alegran
E feiron aqui patz jurada,
Lo reys el coms e sa mainada,
Cum si fossan fraires girmas.
Ayssi remas lor affars plas,
Que per tostemps se van amar.
Ab lo comte volgro sopar,
E van tot dreg a Terramada;
E quan venc sus a lor intrada,
La dona fort los aculhic
Ab gran gaug, et hanc hom no vic
Tant complit gaug cum aqui fo.
Pero saber volc la razo
La dona cum era estat;
Al senescalc ha demandat
Quel digua la vertat breument:
« Dona, volentiers, mantenent, »
Diss lo senescalc, « vos diray,
« Que de lunh mot nous mentiray,
« Per aquel Dieu que venc en crotz;

« E vuelh, dona, que m'aujan totz,
« Quar ja no m'en presaran mens. »
E vay sonar premieyramens
A so filh que fo costa luy;
E quan foron essems amduy,
Dic vos quels fey trop bel vezer.
Lo senescalcs am gran plaser (*f. 35 a*)
Vay sa gran razo comenssar,
E diss : « Dona, si Dieus mi gar,
« Vec vos ayci lo mieu effan,
« Quel rey de la Serra antan
« Me vay tot viu dezeretar.
« Mon castel li vau desparar
« E presi mo filh e ma filha,
« E nous tengatz a meravilha,
« Qu'ieu ges ma filheta no say,
« Ni si lus temps mais la veyray,
« Qu'ieu laysse[i] a la resclusana,
« Ad una femma trop sertana
« Qu'esta resclusana per Dieu;
« E re no sab mo filh ni yeu
« Vas qual part la puescam querer,
« Quar tant mi fay lo cor doler
« Ma filha, qu'ieu a mort n'iray.
« E pus c'aras recobrat ay
« Lo mieu effant qu'ay desirat,
« Tot mon gaug aguera cobrat
« S'ieu, dona, ma filha cobres.
« Enquara mais vos dic ades,
« La mia dona, s'a vos platz,
« Qu'ieu soy a tort dezeretatz
« Per portar lialtat a senhor.
« Lo rey m'ac triat per amor
« De la Serra qu'ieu le gardes

4535 presaray. — 4537 fo, *ms.* fos.

« La regina, el governes
« Un an o dos tota sa terra,
« Entro qu'el vengues de la guerra,
« E volc qu'ieu li plevis ma fe,
« E no la y passera per re
« Nil fera re de non dever. (*f. 35 b*)
« La regina, de gran plaser,
« Me vay en sa cambra sonar
« De guiza quem volia forssar,
« E vau me tost de lyey partir;
« Vers la Barra m'en vau fugir,
« Et ela diss qu'ieu la forssava
« E son dan que li demandava;
« Qu'ieu era senhors de la Barra,
« Et ay nom G. de la Barra;
« El reys me venc assetiar
« E jugar quem fay a penjar
« Sus al portal de mon castel.
« A mi no semblec bo ni bel :
« Ab mos efans m'en vau yssir,
« E ma filha que vau gequir,
« Lay hon vos dic, a la resclusa.
« Enpero Dieus e dreitz m'escusa,
« Qu'ieu no l'ay faita tratio.
« E vec vos, dona, ma razo
« Qu'ieu vos ay per vertat contada. »
La dona s'es adenolhada
E va s'aqui merce clamar
E tantost val manifestar
Qu'ela n'era la seua filha,
E tug, de sobremeravilha,
Se prendo fortment a plorar.
Lo paire la vay abrassar
E baysar gent de denolhos,

4595 s', *corr.* l'?

E tant baisar se van amdos
C'apenas les poc hom partir.
Le pros coms lo vay aculhir
Aysi cum hom deu far son paire. (*f. 35 c*)
La dona venc dreit a son fraire,
Dessus lo col l'anec sautar,
Ques anc negus no poc parlar;
El rey d'Ermeni vay vas lor,
Ques al filh ac .ij. tans d'amor
Que non avia de premier.
Las taulas meton li scudier,
Quar temps era be de sopar.
Maistres fo de l'asetiar
Lo maistre quels assegues totz,
E vay cridar en auta votz
Al rey que segues totz premiers,
El reys, ben cre, sec volontiers,
E pueyss apres sec la comtesa
En la taula ricamens messa,
E pueys apres liey sec son fraire
E davant amdos sec lor paire,
El pros coms sec davant lo rey;
E dic vos be, segon qu'ieu crey
Quel lor gaugz fon gays e pleniers.
Et apres venc us cavaliers
Que dec los manjars ordenar
E fey los totz assetiar
Segon la valor de cascu,
E gardec be que per negu
Nos fe dezordenadamens.
Vint melia foron e .v^c^.
Que manjaron ab los premiers,
Estiers vailetz e saumatiers
Et homes que portan arnes.
Le cavaliers fon ben apres (*f. 35.d*)
Que dec aportar a manjar

E volc tant gent amenistrar
Sos talhadors e gent partir
Qu'al rey, al comte, fey venir
.I. talhador entr'ambidos,
Per tal que l'amistatz i fos
Cofermada per mais tos temps,
E pueyss volc que manjon essems
Lo paire el filh e la filha.
Le gaugz fon grans a meravilha
Que luns hom nol poc albirar
Ni corage d'ome pessar,
Ni degun uelh nol poc veser.
Dels rics manjars nous cal saber
Cum foran gent apparelhat.
Clausa nueytz fo quant an manjat,
E tantost hom levec las taulas ;
E, sertas, semblarian faulas
Dels dos ques deron en la cort,
Quar non i ac ni clop ni sort
Ni luns jocglars que no fos rics;
Anc us no s'en tornec mendics
De la cort, per pauc que valgues ;
Complida fon en totas res
E senes tot defalhiment.
.I. mes durec complidament,
Quel rey d'aqui nos volc partir,
Ans jurec sus l'autar san Quir
Que lus temps [el] no s'en tornera
Entro que del rey de la Serra
Saubes sa serta voluntat, (*f. 36 a*)
S'al cavalier dezeretat,
Mosenher G. de la Barra,
Rendera son castel encara,
E quel tengues per escusat.
Lo rey hac .j. baro mandat
Que tantost montes si dezes,

E de l'argent assatz preses,
E qu'anes al rey de la Serra
Dire qu'en pena de sa terra,
Ayssi cum malvat rey cruzel,
Que tantost rendes son castel
Al senher G. de la Barra ;
O, si que no, anc tant amara
No fo lus temps ta mala touta,
Que ja siutatz no fora touta
Que dedins so rexeyme fos,
Que de tot no fes hom carbos,
Ques hom no pogra restaurar.
Le baro pessec del montar,
E pres ab si .x. companhos,
Trastug eran filh de baros,
E pres mainada per servir.
Ara s'en van tug .x. yssir,
Fazen jornadas per la terra ;
E quan foro pres de la Serra
.XII. leguas, o cayss entorn,
Covenc que jaguesson lo jorn,
Quar lor o dava lor jornada,
En la vila d'obra talhada,
Al noble castel de la Barra,
Le qual de nobles murs se ssara
Totz de marmetz espessamens. (*f.* 36 *b*)
Alberguar van tot simplamens,
E mercadejan lor sivada,
Cum si fossan simpla mainada ;
E per tal qu'om nols conogues,
En la plassa, mest les borzes,
Aneron lo castel mirar,
E volgro novas demandar
De cuy era aquel castels
Que tant era nobles e bels
E tant gent obratz ricamen.

Aquel baro a dir se pren
Ab aquels borzes en la plassa;
E tantost vengron tug a massa
Per sas paraulas escoutar,
Tant los volgron ausir parlar.
E, quar eran d'estranh lingage :
« Senhors, » diss el, « aquest estage
« Es d'u senhor o es de dos?
« Que tant plasens e amoros
« E tant bels es e tant obratz,
« E de marmet quais dentelhatz
« Per tot entorn espessamens.
« Le castels es e bels e gens,
« Que, par ma fe, non vi son par, »
Diss lo baro, « ni nos pot far
« C'autre n'aia el mon aytal. »
.I. borzes parlec natural,
Qu'amava trop mosenh Guillem;
E vay li dir : « Senher, nos em
« Del rey poderos de la Serra (*f. 36 c*)
« Quel conqueric per fait de guerra,
« Ses autres dreit que no y avia;

Las grans lauzos de Mosenher G. de la Barra.

« Quel castels era, ses falçia,
« D'un cavalier lo pus cortes,
« El pus lial, el miels apres,
« El pus sert, el pus amoros,
« El pus rizent, el pus gaujos,
« El pus astruc d'armas portar,
« El pus segur en son parlar,
« El pus ardit en totas res,
« El pus simple quan sos locs es,

« El pus afortit en tot cas,
« El mens volent d'avol atras,
« El pus dreiturier a sa gent.
« El pus merssaudier yssament,
« El pus conoyssent d'amistat,
« El pus percassant veritat,
« El pus poderos de sufrir,
« El pus volontos d'obesir,
« El pus complit d'umelitat,
« El pus humil per pietat,
« El pus entier quant a valor,
« El pus garnit de gran honor,
« El pus azaut en gent parlar,
« El pus complit en gent portar,
« El pus complit en gent servir,
« El pus de pretz ques fey grasir,
« El pus jausent ab plasent cara,
« Mosenh'en G. de la Barra,
« Qu'es mortz, segon que nos cresem,
« Que lunhas novas non ausem,
« Ni fem, ben a passatz .xx. ans.
« D'aici partic ab sos effans, *(f. 36 d)*
« .I. filh e filha qu'en menec.
« La regina tot lo serquec,
« Quar mosenhor nos volc colcar
« Ab lieys per privat, ni tractar
« Traclo vas so senhor.
« Pueys la regina fey clamor
« Ques el la volla forssar.
« Lo reys lo venc assetlar,
« Et al nos tout si cum ausetz.
— Ara, per la fe quem tenetz, »
Diss lo cavaliers als borzes,

4765 colcar. *Le copiste avait d'abord écrit* tractar. — 4767 *Vers trop court, on pourrait remplacer* so *par* lo sieu.

« Nom vulhatz mentir d'una res,
« Ses vostre dan, queus vuelh pregar :
« Sil cavalier podiatz cobrar,
« Mosenhor G. de la Barra,
« Si l'amarïatz tant encara
« Cum solïatz far de premier ?
— A Dieu plagues lo dreiturier, »
Disseron tug cominalment,
« Que nos lo vissem solament,
« Quar ja pueyss no volgram pus viure. »
Le borses plorec a deliure,
Quant au de so senhor parlar.
Le baro volc anar sopar
E covidals totz amplamens ;
E tug disso cominalmens :
« Grans merces, senher, grans merces. »
Le cavaliers pres lo borzes,
E val covidar tost e lieu,
E vay jurar la mort de Dieu
Qu'el sopera la nueg am luy.
Adonc s'en van gent ambeduy
Vas l'ostal hon fon hostalatz
Lo ric baro, e vas totz latz
Vic lo castel de gran honor. (*f. 37 a*)
« Dieus li renda son bo senhor ! »
Diss lo cavaliers al borzes ;
El ric borzes ades l'entes
E conoc cayss qu'el lo sabia,
E val dir que, per cortesia,
Li disses ver si era vius
Lo sieu senhor francs agradius,
Mosenhor G. de la Barra ;
El cavaliers li diss : « Encara
« Lo veiretz ayci demest vos. »
Quant agro sopat, tot la jos
S'en van deportar en la prada,

Ses companh[i]a e ses maynada,
Per tal que poguesson parlar.
Breumens, tot lo fait vay contar
Le pron cavalier als borzes
E del senh'en G. hont es
E de la filha e del filh,
E cum eran ses tot perilh,
E cum lor fon gent avengut,
E cum lo rey viran vencut
Si no lor feses bo respost,
E cum cobrera, quant que cost,
En breu la Barra, ses duptar.
Lo borzes cujec dessenar
Sil cavaliers nol sostengues.
Le cavaliers ab lo borzes
S'en tornec lassus al castel.
Lo borzes diss ab cor ysnel
Que Dieus li des la bona nueg.
Le cavaliers, ses tot enueg,
Ab sa companha vay jazer
E dormiron a lor plazer,
El bo maiti se van levar; *(f. 37 b)*
Vas la Serra van cavalguar,
E foron lay a la dinnada.
Pero tota la trainutada
Hac cavalguada le borzes,
Tant fon ardens e tant compres
Del sieu senhor lial e bo,
Non jes per autra tracio
Qu'el al cavalier volgues far.
Le baro se volc presentar
Et hac cambiat de ric vestir,
E vay tost al senhor rey dir
Que Dieus li des gaug e salut;

4832 Serra, *ms.* barra.

E tantost el hac conogut
Le borzes que vic lay sezer
Et hac .j. pauc de mal saber,
Quar se cujec que trachers fos.
Enpero no fon temeros
De sas paraulas prepausar,
E vay lo baro comenssar
En ayssi cum poyretz ausir :
« Senher, lo reys ha faitz venir
« Nos qu'em ayci per tal razo
« Que si tu li vos dir de no
« D'un castelet qu'el te demanda,
« Que no fo morteudatz pus granda
« Facha per .j. petit castel,
« Que de tot te fara mazel
« De ta terra e de tas gens :
« So n'es la Barra veramens
« Que toles a mosenh Guillem.
« Per aysso, senher, vengut em
« Davant tu coma messagiers.
« Enquer, senher, manda t' estiers,
« Que sil voles assegurar, (*f. 37 c*)
« G. Barra, per escusar,
« Qu'om tantost le fara venir,
« E quan vendra al departir
« Tul tendras per pron cavalier,
« E per lial e per entier,
« E ses voluntat de mal far. »
Lo rey val borzes apelar
Que vengues a l'estreit cosselh,
Qu'en la cort non hac .j. parelh
Que miels una razo juges.
El reys va mandar en apres
Que vengues tantost la regina,
Quar per lyei se moc l'ataina,
E per liey se fera la patz,

Quel reys, quánt a si, fon iratz
Quar perdec tant pro cavalier.
La dona venc dins le vergier
Hon le nobles reys fon enclaus;
El jorns fo plasens e suaus,
E la regina vay sezer,
El reys vay donar son poder
Al borzes que pogues parlar,
E vay sa razo comenssar,
Totas vetz ab granda temor :
« Dona, » diss el, « de gran valor, »
Diss le borzes a la regina,
« D'orguelh es dreita medicina
« Humelitatz, segon c'aug dir.
« .I. pro cavalier vol venir
« Davant vos merce reclamar,
« Que si lus temps volc re forsar
« De paraula e non de fag,
« Que fassatz de luy atrasag, *(f. 37 d)*
« Dona, las vostras voluntatz,
« Mosenher en G. sapchatz
« Qu'om apelava de la Barra. »
Lo reys diss : « Dona, prec vos ara
« Que vos, sius platz, li perdonetz
« Quar leu s'ave que mantas vetz
« Home jove falhiss trop leu,
« Et a mi seria fort greu.
« Si mas gens morian per luy. »
La dona respos ses tot bruy :
« Senher, faitz tot cant vos vulhatz. »
Lo faitz ayssi fon acordatz
Qu'om resposes als messagiers
Que li fos datz asseguriers,
E sis podia escusar,

4903 perdonatz.

Ausida la dona parlar,
Qu'om lo preses el fes razo.
A la regina saub trop bo,
Quar enquer l'amec mais que re.
Lo reys vay comandar desse
Que venguesson li messagier;
E quan foro jos el vergier,
El borzes lor fey lo respost,
E vay dir que vengues tantost
Mosenh G. asseguratz,
E ques al rey sab bo e platz
Si d'aysso se pot escusar.
« Anem e pessem de dinnar, »
Diss le reys, « que tot se fara. »
Quar lo reys sobregran gaug ha,
Sol qu'el cobre son cavalier.
Ara foron el bel vergier,
Et adonx parlec la regina,
Que vay demandar de l'aizina
De mosenher G. hont era, (*f. 38 a*)
E que vengues tost, qu'om li dera
Cosselh a son escusament.
« Dona, el esta ricament, »
Disseron elh ; « per veritat
« Lo rey d'Ermeni ha filhat
« So filh qu'er reys apres sa mort ;
« Et anc luns cavaliers tant fort
« En degun loc nos fey amar,
« Qu'el se fay grasir e lausar
« A totas gens cominalmens.
« De la filha verayamens
« Vos podem dire qu'eis comtessa
« En la qual honors es be messa,
« Tant o sab ela be valer.
« No cal parlar del sieu poder,
« Que .M. marcs d'aur ha be de renda,

« Estiers autra rica prebenda,
« .M. marcs d'argent per quada mes.
« Mosenh'en G. aytals es,
« Cum era huey ha .xiiij. ans,
« Bos e bels e gent cavalguans,
« E sertz e lials et entiers;
« Et es, ses autres parssoniers,
« Senhors d'un castel trop ricos. »
La dona n'ac lo. cor joyos
Quant au del cavalier parlar.
Dinnar se van e pueyss levar,
Quel reys vol anar en la cassa :
Sos lebriers e sos cas amassa
E dec als messagiers comjat.
Als messagiers ha tost sonat (*f.38 b*)
La dona, e pueyss al borzes,
E vay lor dir : « En aysssi es,
« Senhors, que torn mosenh Guillem,
« Quar lo reys e nos o volem
« Et yeu quem coffeci per mi,
« Davant lo rey ques es ayci,
« Eu vuelh que vos autri m'aujatz :
« Mosenhen G. fo preguatz
« Per me qu'ab mi volgues jazer,
« E non jes per autre voler
« Mas si tengra so sagrament
« A mosenhor ses falhiment,
« Pus qu'ieu a luy fuy comandada;
« E vay respondre la veguada,
« Si cum deu far pros cavaliers,
« Qu'el volgra en .iiij. cartiers
« Esser trop mais estar cayratz.
« Vengutz es de mi lo peccatz,
« Per qu[e] ieu o vuelh restaurar. »
Suls avangelis van jurar
Lo reys, et apres la regina,

Qu el reys ledera sa sazina,
E que vengues asseguratz.
Le borzes fon apparelhatz :
Ades fey sas letras dechar
De part del rey e sagelar,
Et als messatgiers donar tost;
E tornan s'en ab lo respost
Ab lors comjatz ques agron pres.
Engal lor montęc le borzes
E van jazer dreiţ a la Barra.
Dreit a l'ostal vengron a l'ara
Del borzes, ses pus covidar, (*f. 38 c*)
E tantost [penson] del sopar
E pueyss apres d'anar jazer,
Que sol no feiro re saber
De lor fait entro l'endema.
E quan venc sus l'alba, de pla,
Lo borzes vay premiers levar
E vay per la vila cridar
A for de cavalier salvage :
« Barra! Barra! pel franc linage
« Del senher G. de la Barra!
« Senhors, quar nos recobram ara
« Lo nostre senhor natural,
« Senes tot colp e senes mal,
« E senes foc e senes guerra;
« Quel rey poderos de la Serra
« L'a perdonat e la regina,
« La pros madona N'Englentina,
« Ques ha coffessat son pecat. »
Ab tant pels hostals an cridat
Trastota manieyra de gens :
« Lo payre Dieus omnipotens
« En sia lausatz e grasitz! »
Us non cujec esser vestitz
Ad ora que vis lo borzes.

El borzes s'en vay demanes
A la gleisa .j. clas sonar,
El pobles ques vay ajustar,
Que ges lo mieg no y poc caber.
Et aqui el lor fay saber
Las novelas e lor contec.
Le borzes dels hostes pessec
Cum se poguessan be dinnar.
Tot lo jorn los fey sojornar,
E del pessar no vos cal dir
Ni dels presens qu'om fay venir
Quar lonc seria per contar. (*f. 38 d*)
Le maiti van tug .x. pujar
El borzes am lor yssament,
Tant ac de so senhor talent,
E metos tug al caminar :
Al sieu castel le van trobar,
Mosenhen G., ses mentir,
Quar dos jorns davant, per ver dir,
Lo reys le fo anatz veser ;
Els messagier vengron per ver
Tug .x., el borzes venc premiers.
De luenh lo vic le cavaliers,
Mosenher G., lo borzes ;
E val baizar menudas ves,
Que no s'en podia layssar ;
E pueyss a pales van contar
Le respost del rey de la Serra,
E cum volia patz ses guerra
E mosenher G. tornes,
E son ric castel que cobres,
E segurtat que l'era dada,
La regina qu'eys coffessada
A totz de trastot son peccat.
« Breumens, trastot l'es perdonat, »
Disserol messagier al rey,

Et anc hom de neguna ley
No fo per sas gens tant amatz
Cum mosenher G., sapchatz
. . . .
E nol cal als mas que s'en torn
Am G. Barra ses partir.
Mosenhen G. fey venir
Al borzes le filh e la filha.
Le borzes se dec meravilha
E nos poc cessar de plorar.
[Ab tant] le reys s'en volç tornar
El pros coms remas en son loc,
E mosenher en G. moc
Per anar al rey de la Serra, (*f. 39 a*)
Tant ac gaug de cobrar sa terra
. . . .
Tantost s'anec apparelhar
Mosenhen G. e so filh,
E ja negus nos meravilh
Quar anero tant ricament,
Quar assatz agron de l'argent
E de l'aur e dels palafres.
Encavalgar van le borzes,
Que .M. libr. valc son caval.
Del filh demandar ja nous cal,
Qu'el menec .M. cavals en destre,
Et aqui non hac clerc ni pestre
Ni hom si no fos de parage
. . . .
Portavan desus los saumiers;
E que vay far lo cavaliers?
Le borzes pres per companho.
.L. foron li baro

5058 h. que n. bey. — 5061 *Vers omis. On pourrait proposer* El borzes estet lai .j. jorn. — 5073 *Vers omis.* — 5086 *Vers omis.*

Que mosenhen G. menec.
Le borzes latz luy cavalguec,
Parlan tot jorn dels faitz antics.
Le bobans fo nobles e rics
Quel fils, coma reys, amenava,
Que neguns homs no l'estimava
Ni pogra far per veritat.
Tot jorn an aysi cavalguat
Ses tota plueja e ses vent,
Mas tot jorn .j. temps avinent,
Que no fazia caut ni frey.
.II. jornadas yssic lo rey,
Cel de la Serra, aculhir.
Mosenhen G., que venir
Lo vic vay tost descavalguar,
El reys a luy, e gent baysar (*f. 39 b*)
Se van aqui vesen de totz,
E pueyss trastug en auta votz
Van cridar que be fos vengutz.
Le cavaliers doblas salutz
Rendre vay a totz e merces.
Son cami tenc ab lo borzes
Mosenhen G. vas la Serra.
Lo reys cavalguet mais de terra
Entro quel filh pogues vezer;
La regina n'ac gran voler
Que tost vis mosenhen Guillem.
.III. leguas yssic, en .j. erm
Ambeduy se van encontrar;
La regina val saludar
E val far uelh de gran pitansa,
Et el trop de gran amistansa,
Lial e serta cum solia.
Amduy s'e[n] van ses pus paria
Que non anec decosta lor.
Las gens quels viron ab amor

Essems en ayssi cavalguar,
Tug se van fort meravilhar
Pel gran dezacordier davan ;
E parlero d'uey e d'antan,
E intran s'en dins la siutat.
Apres veus venir lo barnat
Del filh que sobregran menava.
Lo reys de la Serra intrava
Per la Serra, e fey parar
La siutat e apparelhar
De tot so que mestiers i fo. (*f.* 39 *c*)
E no [cug] que mais tant baro
Fossan ajustat en .j. dia,
Quar la nobla cavalaria
Luns hom no la poc estimar.
Quan per la Serra van intrar,
Aytan tost montec la regina,
Quan foron presset de l'aysina,
E mosenhen G. latz si.
Ma e ma tengron lor cami
Entro quel filh van encontrar.
Le filh vay ela saludar,
E la dona luy atressi ;
Et anc lunha vetz no gequi
Mosenhen G. per la ma.
Ayssi cavalguan bel e pla
Entro foron dins la siutat;
E fo mot gent apparelhat
De nobles manjars ricamens.
La cortz durec complidamens
.VIII. jorns e pus, segon quem par;
Pueyss volgron anar vesitar
Le noble castel de la Barra.
E tot lo castel se repara

5131 *Ms.* intranssen.

Per lo gran gaug de lor senhor,
Quar Dieus le tornara mest lor.
E venc le borzes totz premiers,
E van yssir les cavaliers,
E pueyss las femnas els effans;
E quar era grans le bobans,
Les effans mes hom sus .j. pueg,
Quels cavals nols fesson enueg.
Ab tant veus venir trompadors
Am penos de mantas colors, (*f. 39 d*)
E foro .c. parels e mais.
E mosenhen G. fon gays
Tantost quan vic la seu'ayzina.
Latz e latz venc ab la regina,
E dic vos que fo bel parelh :
Vestitz fo d'un presset vermelh
Tot listrat de barretas d'aur,
E cavalguet .j. cavalh saur
A meravilhas sobrebel.
Am gaug intrec el sieu castel,
Ploran, que no poc sonar mot,
Mas totas vetz am gran sanglot
Son cap a totz humiliava,
El borzes davant luy cridava,
Cum si fos fora de so sen.
La regina, joguan, rizen,
Al rey vay dire, so senhor,
Que volgues demostrar l'amor
A mosenhen G. ades,
Que fes cridar, ans qu'om manges,
Quel pobles vengues totz jurar.
Tantost lo reys o va mandar;
E veus le poble tot venir.
G. Barra vay revestir
Del castel e despulhar se,
E tug levan las mas dese

E van li jurar lïaltat.
Li hostage son tug tornat,
Am gran gaug, aquelh qu'eran viu.
El gentil senhor agradiu
Lor vay lo castel afranquir,
E tot so qu'el saubon querir
El lor vay franchamens donar,
E lors costumas cofermar, (*f. 40 a*)
Part tot aquel afranquiment.
Del filh eran tant fort jausent
Que nol podïan pro gardar.
Aquela cortz anec durar
.I. mes complit ses departir,
Et anc hom no saub far ni dir
Neguna re dezavinent,
Tant avïan lo cor jausent
Per l'aveniment del senhor.
Le fils hac .j. pauc de temor
Del rey que l'avïa filhat,
Quar trop cujec aver estat,
Per que s'en volc atras estar.
Del rey se vay acomjadar
De la Serra e vay li dir,
E la regina fey venir.
Aqui present, per davant totz,
E val gent dir en auta votz :
« Senhen reys, coman vos mon payre,
« Que li sïatz bos governayre,
« Qu'el vos er lïals et entiers
« Cum deu esser bos cavaliers
« Vas sun rey e vas sun senhor ;
« E si lus temps hac dezamor,
« Qu'ades sïa tot oblidat;
« Pus ma dona l'a perdonat,

5217 estar, *corr.* anar?

« Que vos, senhor, li perdonetz. »
Lo reys lo vay bayzar .iij. vetz
E nom de fe, vesen de totz;
E vay jurar Dieu de la crotz
Ques anc lus temps tant no l'amec;
E la regina quel mandec
Per mais tostemps sa fezeutat.
Lo fils tornec vas son regnat
Que Dieus l'ac dat per aventura.
Le fils s'en vay, pus non s'atura: *(f. 40 b)*
El nom de Dieu layssem [l']anar.
Mosenhen G. vay tornar
Ab sobregran gaug a la Barra,
El noble reys, pus non agara,
S'en retornec dreit a la Serra.
Pueyss, per temps, le reys d'Englaterra,
Qu'era paires de la regina
La pros madona n'Englentina,
Per mosenhen G. trames,
Quar l'auzic lausar a pales
Per le pus complit cavalier
Ques hanc montes sobre destrier,
El pus ardit el pus menbrat.
Mosenhen G. al mandat
Del bo rey d'Englaterra venc,
El reys mosenhen G. tenc
.VII. ans complitz en son hostal,
Et hanc cavalier ni vassal
En luy no vic defalhiment.
Lo reys fo malautes greument
De la malautia que moric.
A mosenhen G. gequic
Una terra rica e plana :
Aquil vay far duc de Guiana.
El reys vay passar e morir,
El cavaliers vay possezir,

Aytan quant visc, aquel dugat.
Le premiers ducs fo per vertat
Mosenh'en G. ses falcia,
E vi[s]quet ab cavalaria
Et am compliment de tot be,
E moric ducs ab lial fe
Quant hac ayssi renhat .xx. ans;
E vay morir al Vendre sant
Mosenhen G. de la Barra,
Del qual fo sa mortz mot amara, (*f. 40 c*)
Et es encara quan sove.
Jhesu Crist prec l'aia merce,
Si hanc l'ac a pron cavalier,
El garde d'ostal d'avercier
El meta en loc de repaus.
En ayssi cum el era claus
De pretz e de fina valor,
Li perdone Nostre Senhor,
E la verges sancta Maria
Quel fassa de sa companhia.
E pregui totz cels c'ausiran
Aquest romans e legiran
Que preguo Jhesu Crist per s'arma
A l'ondrable baro que s'arma
De pretz e de fina valor,
E no vol aver ses honor,
E vol lialtat ses enjan.
E quar en luy bon pretz s'espan,
E quar es gays ab gay jovent,
E quar es ab tot compliment,
E quar es de bos aybs complitz,
E quar es mogutz de rasitz
Pura, fina e natural
E natz de linage reyal,
E quar de cors es valoros,
E quar totz es e bels e bos

Que res no y pot hom contrastar,
Mo romans li vuelh presentar,
Que tengua lay sa dreita via;
E quar ieu l'am tant ses bauzia
Que pus per re nol puesc amar,
Quar Dieus m'a volgut revelar
Qu'ieu en luy trobaray dreitura
O correctiu de desmesura
Que m'an facha alcus baros,
E pus qu'el es tant valoros (*f. 40 d*)
E son bon pretz estay tant aut,
Al pros Sicart vay de Montaut,
Mo romans, dreg ad Autariba,
Et am luy per estar t'ariba.
E quan seras alhors legitz,
Tu lausa sos faitz e sos ditz.
Et ieu tostemps e mos cantars
Mo senhor, en totz mos affars,
Vuelh que sia, si a luy platz,
Qu'estat ay .j. temps encantatz,
Ab tot jorn prometre ses dar;
E non vuelh aldres declarar,
Mas sieus seray tant cant viuray.

A l'issida del mes de may
Fo faitz e complitz est romans,
En l'an qu'om contava dels ans
De Nostre Senhor Jhesu Crist,
Segon ques a mi m'es a vist,
Per cartas, et es veritatz,
Qu'en la Verge fon encarnatz,
Quan per l'angel fo nunciada
Et ela sirventa clamada
Cosseup, autrejan sa paraula,
Aysso fait contavam ses faula
.M. e .ccc. e .xviij.

Aquest romans fe ses enueg
E ses trebalh n'Ar. Vidal,
Cuy Dieus defenda de tot mal
E quel gar de tot encombrier
El tuelha tot mal coss[ir]ier
Et a far li do s'autra vida,
Amen dic per far ma fenida.







VOCABULAIRE

A, *voy*. ad.

Ab 16, 23, 143, 165, 188, 193, 240, 279, 340, 374, 384; am, 32, 320, 374; *avec; construit avec un gérondif*, am fazen 2768, *en faisant, grâce à ce qu'il faisait;* ab tant, am tant 50, 92, 142, 150, 162, 198, 246, *alors, anc. fr.* atant; ab aytant, 406, 442, am aytant 2657, *même sens.*

Abdos 1073, *tous deux. Cf.* amduy.

Abocar 1565, « *tourner contre terre la bouche de quelqu'un ou de quelque chose, poser un vase sur sa gueule* », *Mistral*, Dict. pr.-fr., ABOUCA.

Abrassar 626, 633, 4004, *embrasser, saisir entre ses bras.*

Abreujar, per — 1929, *pour abréger, bref.*

Abricar 3391, *mettre à l'abri* (*du froid*), *revêtir;* abricatz de vestidura 2268. *Aux vers* 1570-1, la doña lo vay abricar | .I. samit, *on préférerait* abricar [d']un samit.

Absolvre 2728, *absoudre.*

Acatar, *réfl.*, 2428, *se courber de façon à se cacher, à se dissimuler. Mistral*, ACATA.

Acivadar 2341, *donner de l'avoine* [*aux chevaux*]. *Ici cet infinitif est pris substantivement. Mistral*, ACIVADA.

Acomjadar, *réfl.*, 1437, 2445, 5218, *se donner congé, prendre congé. Ailleurs on trouve* acomïadar; *voy. le*

vocab. de la Chanson de la croisade albigeoise.

Acordier 2254, 4198, *accord, convention.*

Acort, 447, *accord, décision prise d'un commun accord;* d'un — 101, *en parfait accord, d'un même sentiment.*

Acosselhar, *réfl.*, 302, *prendre conseil.*

Aculhir 2003, 3928, 4523, *accuèillir, recevoir [des visiteurs].*

Aculhita 2038, 2366, *accueil, réception; synonyme d'*accueil, aculhimen, *plus employés. On n'a point d'autre ex. d'*aculhita, *dont la formation est singulière. Ce n'est pas un part. passé, qui serait* aculhida.

Ad, *le mot suivant commençant par une voyelle;* a, *le mot suivant commençant par une consonne; combiné avec l'art. sing. ou plur.* al, als; *employé dans la plupart des sens du français* à; *indique la direction (vers ou contre)* : a Dieu 312, a lor 668; *la condition, l'état:* a pas 144, a dos a dos 3990, morir a dolor 2946, tener a sojorn 184, tener a joc 161, tener a gab 830; *construit avec* per *et un infinitif:* per vos ad hondrar 4069, per lo camp a gardar 4301. *Voir* aventura, estros, far, front, obs, pales, pas.

Adenolhar, *réfl.*, 358, 481, 1621, 1803, 1884, 2701, 2898, 3561, 3994 (*on pourrait lire à ce vers* Al paire[s] son a.), 4594, *s'agenouiller.*

Ades 78, 86, 97, *sur-le-champ, dans le moment.*

Adoctrinatz 4058, *instruit, formé.*

Adoncas 634, *alors.*

Adonx 562, 564, *alors.*

Adormir, *réfl.*, 3317, *s'endormir.*

Adreit, adreg 6, 3090, *adroit, épithète qui indique un certain degré de perfection générale, comme p. ex. le fr. « accompli ».*

Adumplir 1611, *remplir, accomplir.*

Adyar 2678, *faire jour, pris subst.*

Adzesmar, ses— 515, *sans mesurer, sans faire l'estime.*

Adzorar 418, 421, 482, 872, *adorer.*

Affans 96, *peine, difficulté.*

Affilhar 3428, 3432, *adopter pour fils.*

Afiar, *ind. pr. s. 1e p.* afi 654, *affirmer, garantir.*

Afiblar 3544, *affubler, proprement attacher, agrafer.*

Afortitz 4009, 4164, 4741, *ferme, énergique; fréquent en ce sens dans la Chanson de la croisade albigeoise.*

Afrevolir 3249, *s'affaiblir.*

Agachar 2276, 2990, 3398, *regarder avec attention; c'est l'anc. fr.* agaitier, *qui toutefois s'emploie plutôt dans le sens étymologique de guetter, surveiller; mais le sens de regarder est celui qui s'est conservé dans les patois du Midi. Mistral* AGACHA.

Agarar, pus non agara 718, 5244, *n'attend pas davantage.*

Agitori 2819, *aide (exclamation). Ce mot a ici quatre syll.; la forme plus ordinaire,* aitori, *n'en a que trois. Cf.* agitori de dreg, *Cartul. des Alaman, p. p. Cabié et Mazens, p.* 113.

Agradius, *s. suj.*, 4804, *agréable.*

Aibs, *pl. rég.*, 9, aybs 5297, *qualités.*

Aïr 1242, 4345, *impétuosité, violence. C'est le sens que ce mot a en français.*

Aizina, *voy.* ayzina.

Ajudar 842, *subj. pr.* ajut, 337, *aider.*

Ajustar 822, 2840, *réunir, grouper; réfl.*, 2882, 4272, *se réunir,* 1117, *se mesurer, en venir aux mains, en parlant de deux adversaires.*

Albirar 1525, 4647, *supposer, imaginer.*

Albor 870, *aube.*

Aldres 5324, *autre chose.*

Alegrage 828, *allégresse.*

Alegre 754, *allègre.*

Alegrier 140, 496, 948, 3436, *allégresse.*

Algaravic 248, *langue arabe, avec une nuance de mépris; cf. le castill.* algarabia, *le fr.* charabia (*voy.* Romania, II, 87, *note*).

Almoyna 3933, *aumône.*

Alonguier, ses — 2892, 3188, 3364, *sans tarder, sans délai.*

Als, *invar.*, 305, 524, 768, 1167, *autre chose.*

Alugorar 2971, *éclairer, par extension, améliorer.*

Am, *voy.* ab.

Amagadament 904, *en cachette, secrètement.*

Amarvir, *prét. 3e p. s.* amarvis 3108, *donner, mettre dans la main. Cette signification est conservée en Languedoc et en Gascogne; voy. Mistral,* AMARVI. *La 3e p. du prét. est plus ordinairement* amarvic; *voy. Chans. de la crois. alb.* 1352, 1470.

Amarvitz, *sing. suj.* 4392, *préparé, disposé; c'est le part. p. d'un verbe* amarvir *signifiant « préparer » (Chanson de la crois.* 7334) *qui paraît distinct du précédent, et est probablement identique au prov.* amanoïr *ou au fr.* amanevir *qui ont le même sens.*

Armaduras 971, 4347, *armes défensives.*

Armas 929, *armes.*

Arnescar, *part. passé* arnescadas 1451, *habiller, parer; s'applique à des femmes.*

Arra 100, *arrhes, acompte constituant un engagement; plus ordinairement employé au plur. en prov. comme en fr.*

Arrenc 3117, *pour* a renc, *en série, consécutivement.*

Arrendar 2468, *arrenter, concéder moyennant une rente. Mistral,* ARRENDA.

Arrengar 510, *ranger, mettre en ordre.*

Arribar 122, *arriver, aborder; réfl.* 5316.

Arssagayas, *plur.* 193, *l'anc. fr.* archegaie, arme de jet, *sorte de javelot; « quendam gladium vocatum* archigaie », « *ung baston ferré appellé* arsegaie », *ex. cités par Carpentier.*

Art 846, *hart, lien ou corde pour pendre. Du Cange,* HARDES.

Asec, *voir* assezer.

Asertar, asetïar, *voir* assertar, assetïar.

Assajar 4019, 4313, *essayer, éprouver.*

Assalhir 144, *assaillir.*

Assautar 4475, *assaillir.*

Assegurar 4865, *part. passé* assegurat 287, 1369, 3191, *donner garantie.*

Asseguriers 327, 4912, *assurance, garantie.*

Assertar 1074, 4401, *prét.* asertec 1098, *frapper. On connaît* acertar, *mais en un sens tout différent.*

Assetïar 4614, 4628, *s'asseoir, prendre place* (*à une table*); *réfl.* 46, *s'asseoir* (*toutefois* fo s'assetïatz, *ms.* fos assetiatz, *peut bien être pour* fo a. (*cf.* fos *au lieu de* fo, *v.* 4270); 4770, *assiéger.*

Assezer, 2107, *asseoir, act.; réfl.* asec 2103; *part. p.* assis 4056.

Assignar 3843, 4264, *assigner* [*un jour*].

Asta 168, 1088, 4319, 4348, *lance.*

Astre, per — 3893, 3910, *par heureuse chance.*

Astrucs 12, *heureux dans une chose, par extension habile; cf.* astruc de cavallaria, Flam. 1693.

Ataïna 4878, *querelle, ou p.-ê. la rancune qui subsiste après une querelle.*

Atendenssa 2480, *attente, délai.*

Atenher, *prét.* ateyss 1045, 4403, *atteindre.*

Atertal, *pl. suj.,* 999, *tels, pareils; pris adverb.* 1874.

Atilhat, *pl. suj.,* 193, *munis, armés, l'anc. fr.* atillié.

Atras 4742, *profit,* avol — *est un mauvais gain; dans les* Leys d'amors, III, 280 (*cité*

par E. Levy, Prov. suppl. Wœrt.), far son atras *signifie faire son profit. Ce subst. est en rapport avec le v.* atrassar, *amasser, voy. Mistral,* ATRASSA.

Atrasag 4898, *surement, certainement.*

Aturar, *réfl.*, 960, *se joindre, s'attaquer* [*à un adversaire*], 5240, *tarder.*

Aucir 3176, *ind. pr.* aucizon 3170, *prét.* aucis 172, *occire.*

Aura 644, *air, atmosphère.*

Ausir 59, 206, 803, *ind. pr. s. 1re p.* aug 547, *3e p.* au 2816, 4785; *prét.* ausic, auzic 2350 (*en rime avec* vic), 2966, auzi (*en rime avec* aqui) 2738, ausiro 2666; *cond. p.* ausiratz 54, 512; *subj. pr.* aujan 4534, *imp.* ausis 3917; *ouïr;* ausen de totz 211, 283, 451, *devant tous, tous entendant.*

Ausor 4132 (*voir la note*), *plus haut.*

Autet, *adv.* 368, 443, 864, 1038, *un peu haut.*

Autisme 1562, *très haut.*

Autre, vos autri 2947, *vous, avec une nuance d'emphase.*

Autru 2028 (*en rime avec* tu), *employé comme adj., qui dépend d'autrui, étranger.*

Avant 3114, 4501, *en avant.*

Aveniment 2365, *événement.*

Aventura, ad — 3469, *à toute aventure, à tout hazard;* d' — 4189, *par chance.*

Aver, *imp.* avey (*en rime*) 2422; *prét.* aguem 1948, 1949; *cond. passé* aguera 4560, *subj. imp.* aguesson 23; son avutz (*plur. employé comme suj., en rime*) 3633, *sont allés.*

Aver, *inf. pris subst.*, 165, *richesse mobilière, argent.*

Averar 3896, *vérifier.*

Avinens, *sing. suj.* 476, *agréable;* avinent, *pris subst.* 813, *chose convenable.*

Avol 1736, 1753, 4742, *mauvais.*

Aybitz 1643, 4000, *doué.*

Aycels 452, *ces.*

Ayci 426, 611, *ici.*

Ayre, de bon — 3940, *doux, aimable* (*originairement, de bonne naissance*).

Aysina, aisina 3071, *facilité, occasion;* 4932, 5144, 5173, *résidence.*

Aysinatz 2313, *approché ou apprêté* (*les deux sens sont admissibles*).

Ayssela 1181, *aisselle.*

Ayssi 2346, 2344, 4057-8; en — 14, 59, 326, *ainsi, en telle manière.*

Aytal 707, 923, 1464, *tel.*

Aytant, ab — 406, 412, 3292, 3321, *alors, à ce moment;* aytant cant 121, 994, *tant que.*

Aytantost 525, *aussitôt.*

Azaut 4753, *aimable, qui plaît.*

Azempriu 309, *ce qui peut*

*être soumis à l'*adempre, *qui était une sorte de taxe arbitraire, par conséquent être ou objet dont on est maître.*

Babastels, *plur. rég.*, 3171, *sorte de marionettes que l'on faisait manœuvrer les unes contre les autres. Rayn.*, Lex. rom. II, 203; Flamenca, *glossaire; anc. fr.* baasteaus, basteaus, *d'ou* bateleur. *On entend ordinairement* baasteaus *au sens de gobelets* (Ménagier de Paris, I, 147, *Godefroy*, Dict.) *mais cette interprétation paraît peu fondée : l'un des équivalents anglais donnés par Cotgrave pour* basteleur *est* puppet-player. *On a rapproché* (Zeitschr. f. rom. Phil. XIX, 105) bavastel, bagastel, *du prov.* baias *et du fr.* bagatelle, *ce qui n'a aucune vraisemblance.*

Bacalar 3142, 3200, *terme méprisant appliqué à des larrons; cf. le débat d'Izarn et de Sicart, v. 304 et la note de ma traduction de ce poème. De même dans* Jaufre, *v.* 4344 : En bacalar truan; *et dans la coutume de Perpignan : « Si vilis persona vel baccalator injuriam fecerit vel dixerit alicui probo homini de Perpiniano... » La version romane de cette coutume traduit* baccalator *par* bacalar (*Soc. archéol. de Montpellier, Doc. hist., n° 6*, 1848, *p.* 14).

Baci 1548, 1552, *bassin.*

Bacinet 1125, 4414, *bassinet, sorte de chapeau de fer. Ce mot n'a pas été rencontré en prov. avant le* XIV[e] *siècle.*

Badas, de — 2214, *vainement pour rien. Mistral*, BADO.

Bag, *pl. suj.*, 487, *bai.*

Balandrau 3312 (*rime avec* suau), 3327, *manteau d'étoffe grossière. Mistral*, BALANDRAN, *et* BALANDRANO; *Du Cange*, BALANDRANA.

Balh, tocar un — 2662, *faire entendre une sonnerie [de clairon]*; bals, *pl. rég.*, 635, *sonneries, musique instrumentale.*

Banquet 1558, 1643, *petit banc.*

Bar 187, 220, 1568, 3675, 3727, baro, *rég.*, 1064, baro, *employé au cas sujet*, 1066, *baron, terme appliqué ordinairement à un homme libre.*

Barnage 2191, l'*ensemble des barons formant le cortège ou la suite d'un seigneur.*

Barrilet 3307, *barillet, petit baril.*

Bastir gaug 3678, *manifester de la joie.*

Batalha 170, 291, 994, *bataille, combat*; 4195, 4209, 4219, 4247, 4287, *combat singulier, duel*; 1011, 1823, *troupe rangée en bataille.*
Batalhar 4271, *combattre.*
Batejar 899, 1363, 1607, *ind. pr. 1re p.* bategi 1561, *baptizer.*
Baudor 2730, 3676, *joie.*
Bauzia, ses — 5306, *sans tromperie.*
Bel, *pour* be lo, 4031.
Benasir 357, 2747, *bénir; part. p.* benaseit 700.
Bestiar 3415, *troupeau, bétail.*
Betz 3694, *pour* be etz.
Beurage 595, *boisson.*
Beure 1437, *ind. pr.* beu 364, *part. p.* begut 403, *boire.*
Bezan 126, 129, *besant.*
Biza 3390, *bise.*
Blau 1629, *bleu* (?).
Blos 3389, *dépouillé* [*de ses vêtements*], *nu.*
Bobans, *sing. suj.*, 1986, 5094, 5166, *faste, luxe.*
Bobs, *sing. suj.*, 2072, *sot, niais. Identique à l'esp. et port.* bobo, *que Diez* (Etym. Wœrt., II *b*) *rattache, contre toute vraisemblance,* à balbus. *Ce mot a p.-ê. quelque rapport avec* bobe, boba, *qui, en anc. fr. et en certains patois* (*voy. le Dict. de Puitspelu*), *signifie moue, grimace.*
Boca, de sa — 3426, *en son langage.*
Bona, *adj. fém. pris adverbialement,* ta —, 1385, *si heureusement. Cf.* mala.
Bordir, 3394, *jouer, s'amuser.*
Boscage 2024, *bois, lieu boisé.*
Bossels, *pl. rég.*, 2992, *flacon, récipient, probablement en bois, où l'on mettait du vin.*
Bossutz, *pl. rég.*, 3186, *noueux* (*il s'agit de branches d'arbres*).
Boto 4169, *bouton, objet de peu de valeur, employé pour renforcer la négation.*
Brachetz 1990, *chiens de chasse.*
Brans, bran 173, 953, 1048, 1097, 1112, *épée.*
Bras, *pl. suj.* brasses 1051, *bras;* bras e bras 1693, *se tenant embrassés* (*cf. v.* 1812).
Breu, en — de motz 4159, *en peu de mots.*
Brizaut 1586, *anc. fr.* bliaut, *tunique, ordinairement de linge ou de soie. La forme ordinaire est* blizaut, *mais* brizaut *se trouve aussi dans* Daurel e Beto (*v.* 1426) *et dans un des manuscrits de* Jaufre.
Brocar 169, 521, 521, 1110, 4020, 4050, *éperonner.*
Broydadura 3470, *broderie.*
Brutz, *sing. suj.*, 178, brut, *rég.*, 552 (*en rime avec* vertut), 1696 (*en rime avec*

perdut), 3409, bruy, *rég.*, 54, 2420, 4908 (*en rime avec* luy), *bruit, fracas.*

Cabals, *sing. suj.*, 1428, 2742, 4082, *adj. d'un sens assez vague qui exprime une excellente condition;* per cabal 1290, 4180, *en tout, sans plus* (*il s'agit dans l'un et l'autre exemple de deux personnes en tête à tête*).

Caber 67, 2499, *prét.* caub 17, 2443, *subj. prés.* capia 2793, *tenir, être contenu.*

Cabreta 3395, *chevrette.*

Cabussatz 1661, 3165, *renversé, tombé à la renverse.*

Cabval 1566, 4462, cabvalh 4020, 4049, 4051, *en descendant, en bas* (*avec mouvement*).

Cada 1744, quada 4951, *chaque.*

Cadafalc 853, 864, 978, 1285) cadafal (*en rime avec* mal, 1016, *échafaud, estrade.*

Cadeyra 469, 479, *chaire, siège.*

Calaquom 3492, *quelque chose.*

Calar 4222, *taire.*

Caler, *impers., ind. pr.* cal 174, 299, 302, 371, 888, 956, *prét.* calc 1034, 2117, *fut.* caldra 1393, *subj.* calha 4210, *importer, toujours avec négation;* a no m'en cal 981, *d'une façon indifférente, insouciante; même loc. Chanson de la crois. alb. v.* 4845, *Reforsat de Forcalquier, dans Appel,* Prov. ined. *p.* 301.

Camp 4267, camp claus 4181, *champ clos.*

Campal, batalha — 267, 3551, *bataille en pleine campagne entre deux armées.*

Campios, *sing. suj. et pl. rég.*, 842, 4187, 4285, *champion.*

Cana 1002, *pour* canina? *dérivé de* can.

Canas 1745, *augmentatif de* can, *chien, employé comme terme de mépris.*

Cantar 3781, *chanter à l'autel.*

Cap 1065, 3872, *extrémité, bout.*

Capdel 2304, *capitaine, celui qui conduit, qui guide une troupe.*

Capel 931, 947, 1044, 1127, 1221-1222, *chapeau de fer, synonyme de heaume* (*comp.* 931 *et* 947).

Capela 3576, *prêtre.*

Capmal 4414, *camail, pèlerine de mailles qui s'attachait au bassinet.*

Captener 2749, *maintenir, diriger* (*une guerre*), *réfl.* 2752.

Captienh 4083, 4102, *maintien, contenance.*

Cara 538, 3233, 4242, 4757, *visage.*

Careime 3840, *carême.*

Carguar, *prét.* carguec 1981, carquec 1980, *charger.*
Carnassa 1747, *charogne.*
Carr 464, 473, 977, 1975, 1980, *char.*
Carrieyra, tener sa — 2318, 3674, *aller son chemin.*
Cartiers, *plur. rég.*, 328, 1102, *partie, pièce; dans le second ex. il s'agit d'un corps partagé en deux;* 1092, *partie de l'écu.*
Causir 269, 832 *choisir;* 650, *voir, distinguer;* causirs 96, *pris subst., choix;* 650, *voir, distinguer; ind. prés.* causisc 4224.
Cavalaria 4443, *chevalerie, acte chevaleresque;* — de Nostra Dona 3844, *la chevalerie Notre-Dame, ordre religieux.*
Cavalguadors, *rég. pl.*, 145, *chevaucheurs.*
Cavalguar 959, 1055, *chevaucher.*
Cayratz 4250, *carré.*
Cayre 3294, *carrefour.*
Cayss 176, 2001, 3344, 4509, *presque.*
Cayss 1158, *joue.*
Cazer, *ind. pr.* ca 4371, 4485, *imparf.* cazian 1215, *prét.* cazec 1050, 1103, 1657, cazeron 4341, *part. p.* casutz 1123, *tomber.*
Ceda, *pour* seda, 527, 643, 1571, 2007, *soie.*
Cela, *pour* sela, 488, 4350, 4376, *selle.*
Cerp, *voy.* serp.
Cert, sert, *adj.*, 4735, *sûr;* per — 424, 3490, 4296, *certainement.*
Cessar, *réfl.*, 5067, *cesser, s'arrêter.*
Citar 2914, *citer, appeler en justice.*
Clamor 4768, *plainte, réclamation.*
Clar, *pris adverb.*, 368, *clairement, avec une voix claire.*
Clas 4023, *sonnerie de cloches.*
Clau 2466-7 (*p.-ê. fautif dans le second ex.*), *clé* (*fig.*).
Claus, *voy.* camp.
Clavelar 382, 590, *clouer.*
Clop 4656, *boîteux, éclopé.*
Co 1064, quo 1391 (*en rime*), *pour* com. « Quo *semissonan. et alcu diꝫo* cum » (Leys d'amors, II, 252). *Cf.* col, cols, cos, cot, cum.
Cobrar 733, 4408, *recouvrer;* 165, *s'emparer de.*
Cochos 902, *pressé, qui se hâte.*
Coffortar 605, *conforter.*
Coffre 372, *coffre.*
Cofizar, *réfl.*, *prét.* cofizec 1035, 1097, *se fier.*
Cofus 1960, *détruit, anéanti;* mort e cofus *rappelle la locution si fréquente en anc. fr.* mort et confondu.
Col, *pour* co (com) li, 716.
Colar, *réfl.* 3238, *se glisser.*
Colca 2783, *couche, lit.*

Coler 724, *vénérer, adorer;* 1904, *conseiller.*

Cols 40, *pour* co (com) los.

Coma 393, *comme.*

Comenjar, cum - 345, 3535, 3571, 3617, *communier.*

Companha 409, 4297, *compagnie, troupe armée qui accompagne un seigneur.*

Compans, *sing. suj.*, 2956, 3355, companho, *sing. rég.* 1071, *compagnon.*

Comparer 2919, *comparoir.*

Compliment 3838, *ce qu'on désire, l'accomplissement des vœux que l'on a formés.*

Complir, *part. p.* complitz 9, 157, *largement pourvu;* cort complida 2068, 4660, *cour plénière.*

Comprar 1082, *acheter, payer.*

Compres, *part. p. de* compendre, 3842, 4836, *enflammé* (*fig.*).

Coms, *employé comme rég.* 3525, *comte.*

Concordia 257, *accord, arrangement pacifique.*

Conjurar 378, *conjurer, prier instamment.*

Conoissement 4489, *connaissance.*

Conort 962, *encouragement.*

Conortar 3645, *consoler, remonter* [*qqun*]; *réfl.* 3640.

Conoysser, *part. pr.* conoyssent 3245, *qui a de la discrétion.*

Conquerre, *prét.* conqueric 4730, *conquérir.*

Contenent, de — 1495 *incontinent, sur-le-champ.*

Contrast, moure — 3519, *faire de l'opposition* [*à qqun*].

Contrastar 84, 115, 767, 1030, 2765, 3923, *s'opposer, résister.*

Contumaci 2918, *état de contumace.*

Cor, aver — 4306, *avoir désir.*

Cora 3631, *quand, interrogatif.*

Corable, denier — 3006, *denier ayant cours.*

Coragios 394, 883, coragos 4261, 4332, *courageux.*

Coralment 4254, *de tout cœur.*

Corral 1005, *cours, place, espace libre où on peut circuler. Ce sens convient aussi à l'ex. tiré de la Vie de saint Honorat que cite Rochegude* (*éd. Sardou, p.* 46), *et à* Guerre de Navarre, *v.* 1981. *Il s'est conservé dans les patois. Mistral,* COURRAU.

Corre, *act.* 1220, *faire courir, lancer au galop* [*son cheval*].

Corredor, *pl. suj.*, 192, *coureurs;* 198, *courriers.*

Corregir 3481, *corriger.*

Corrossar, *réfl.*, 544, *se courroucer; part. p.* corrossatz, 1068.

Fermar 386, 429, *fixer, attacher;* 4273, *fermer par une enceinte* [*un champ clos*].

Fertat 1692, *épouvante, événement effrayant.*

Filhar 4255, 5215, *adopter pour fils; cf.* afilhar.

Filhet 3614, 3620, *diminutif de* filh, *fils.*

Filheta 3459, *diminutif de* filha, *fille.*

Flacs, *pl. rég.*, 1114, *affaiblis, épuisés.*

Flocs, colors de — 3532, *houppes ou glands de couleur.*

Floris, *pl. rég.*, 3053, 3107, 3221, *florins.*

Fogasset 391, *petite fouace.*

Fol, *pris adverbialement,* 685, *follement.*

Folor, 780, *folie.*

Fom, *voy.* esser.

Fons, parens de — 2200, *parent rapproché.*

For, d'un — 1575, *d'une même sorte;* a — 3878, a fuer 546, 4130, *à la manière;* a lunh — 2624, a negun — 3897, *en aucune façon.*

Fora 762, *hors.*

Fora, foram, *voy.* esser.

Forma 1620, *image.*

Forn 1789, *four;* novas de — 664, *expression qui paraît signifier « mauvaise plaisanterie » ou l'équivalent.*

Fors 138, *hors*; en — 2206, au dehors.

Forsa, per — e vigor 167, *avec force, avec vigueur, expression qui paraît empruntée à l'ancienne poésie française où elle est fréquente.*

Forssa 3918, *forteresse.*

Forssar 1733, 2827, 4428, 4430, 4576, 4578, *forcer, faire violence, au pr. et au fig.*

Fort, per — 102, 806, 4474, *locution assez vague qui paraît signifier « d'une façon prépondérante, avec une grande force ».*

Fos, *voy.* esser.

Fraires menors, *sing. suj.*, 2309, *frère mineur.*

Fre, *pl. suj.*, 490, *freins.*

Freg, *pl. suj.*, 1799; frejas, 389, *froid; pris adverb.* frey (*en rime avec* rey) 5101.

Fregar 3315, *frotter.*

Fromir 411, *pour* formir, *fournir* [*un message*].

Front, ad una — 401, *en une seule ligne.*

Fuelhas 350, *feuilles.*

Fuer, *voy.* for.

Fugir 2868, 4457; *prét.* fugic 4465, *fuir.*

Gab, *plaisanterie, ou plutôt vantance, chose qu'on dit pour se faire valoir;* tener a — 830, 2866, semblar — 866, ses tot — 3545. *Au v.* 1522, gabs *paraît dési-*

gner le faste déployé dans une procession, s'il n'y a pas q. q. faute dans le texte.

Gabar 672, 1122, 1376, 1502, *plaisanter, ou, simplement, causer.*

Gacha 2603, 2660, *guetteur public, gardien;* — cominal 836, *même sens.*

Gaffar, gafar 1180, 1200, 1250, 3127, *saisir, harponner. Mistral,* GAFA.

Gagie 86, *gage de bataille.*

Gait 2972, 2975, *guet, garde.*

Galhartz 2364, *gaillard, bien portant.*

Gandir 148, 285, *fut.* gandra 961, *défendre, protéger;* 961, *se défendre [de...], échapper [à...].*

Gant 827, 1018, *gant, lancé en signe de défi.*

Gap, *voy.* gab.

Garar 539 regarder; 4103, *faire attention,* 1076, *protéger.*

Garda 1480, *gardien.*

Gardacors 3385, *garde-corps, sorte de gilet long descendant jusqu'au ventre. Godefroy,* GARDECORS.

Gardar 204, 2900, 3475, 3938, 3972, 4032, 4242, *regarder.*

Garnimens 203, 413, *armures défensives.*

Garnir 798, *s'armer,* garnitz 143, *armés.*

Garsso 2950, *garçon, valet.*

Gaserdonar 1721, *récompenser.*

Gatz, *pl. rég.* 741, *chats.*

Gaugz, gaug 1499, 1513, 1584, guaug, 2730, *joie.*

Gaujos 2365, 4736, *joyeux.*

Gausir, se far — 2757, *se faire bien venir.*

Gauta 1154, *joue.*

Gauziment 3584, *joie, contentement.*

Gay 1689 (*en rime*), *joie.*

Gequir 3318, 4588, 5150, 5262, *céder, abandonner [une chose à qqun].*

Gietar, *réfl.* 4368, *se jeter, se précipiter. Cf.* ditar.

Girar 1112, 2272, 3177, girat (gira te), 1041, *tourner, virer.*

Girfals, *pl, rég.*, 2476, *oiseaux de chasse.*

Gomphayno 180, *enseigne, drapeau.*

Gonela 3385, *gonelle, sorte de tunique de dessus.*

Governayre 1067, 3092, *gouverneur, commandant.*

Gran, de bel —, *voir* grans.

Grana, drap de — 2006, *étoffe teinte en rouge.*

Grans, *masc. et fém.*, grans donas 979, *cependant* granda voluntat 1173; *loc.* de bel gran 2059, 4234, *de belle grandeur (taille)*, d'un —3353, *de même grandeur.*

Grasalas 2120, *grands vases.*

Grasir 4942, 5019, *agréer, prendre en gré.*

Gravier 139, 499, *grève, plage sabloneuse.*

Grayle 2661, *trompette à son aigu.*
Grifar 1195, *saisir, comme avec une griffe.*
Grociers, deniers — d'aur, *plur. rég.*, 3220, *gros deniers d'or. Du Cange*, DENARIUS GROSSUS.
Guinho 4126, *moustache.*
Guirent 4177, *garant, défenseur.*
Guit 2158, *sauf-conduit.*
Guiza, de — que 4576, *de manière que.*
Gurpir 2228, *abandonner.*

Hoc, ni no ni — 3734, *ni non ni oui;* dire d'oc 4124, *dire oui, acquiescer.*
Hodorar 731, 1321, sentir, *aspirer une odeur.*
Hom, *employé comme rég.* 4421.
Homenage 2474, *hommage.*
Hon, *voy.* hont.
Hondransa, de gran — 1618, *très honorables.*
Hondrar 4069 *honorer.*
Hont 125, 404, 1653, hon 403, 466, 854, 975, 3381, *où.*
Hostal, ostal, 4795, maison; 3376, *hôtel, maison [d'un roi].*
Hostalar 3003, 4795, *loger.*
Hostar, *voy.* ostar.
Huey, 337, 919, 1300, *aujourd'hui.*
Hueymay 371, *aujourd'hui.*

Ifant, *voy.* effant.
Ifanta 1920, ynfanta 3080; yfanta, 3101, 3104, 3108; *jeune fille.*
Ilha 1914 (*en rime*), *elle.*
Iradamens 227, *avec colère.*
Iros 2804, *mécontent, fâché.*

Jagans 1229, *géant.*
Jarzi 39, *jardin.*
Jau 1630, *jaune? Il s'agit d'une étoffe à couleurs changeantes, qui semblait bleue, rouge et* jau.
Jazer 4829; *subj. imp.* jaguesson 4694, *coucher, passer la nuit.*
Joc, 161, *jeu, plaisanterie.*
Jocglaor, *pl. suj.;* 2434, *jongleurs.*
Jocglar, jotglar 474, 2441, 4657, *jongleur.*
Jos 311, 982, 2690, *en bas; prép.* 316, 823, 942, 2512, *sous.*
Jotglar, *voy.* jocglar.
Jous, al bon — 603, *le jeudi de l'Ascension.*
Joy 496, 1282, 1412, *joie.*
Joya 1416, 1833, *joie;* 2433, *joyau.*
Jupa 3388, *jupe.*

L', *pour* li, 934.
Laïns 473, *là dedans.*
Lait, *fém.* 878, *lait.*
Lajos 3771, *là en bas.*
Languir 3886, *languir, vivre d'une vie misérable.*
Lanssar 4256, *lancer.*

Lanssejar 3154, *tuer à coups de lances.*

Lanssols, *pl. rég.*, 3012, *draps de lit.*

Lassar lo matremoni 2382, 3818, 3855, *lier par les liens du mariage.*

Latiniers 224, 410, 442, *interprète.*

Laur 383, 386, 576, *laurier.*

Latz 3506, *près.*

Laüs, *sing. suj.*, 98, 486, 854, 3214, la .j. (laün) 355, 1577, l'*un.*

Lay 1880, 1966, *là, là-bas;* — de 1, *au-delà de.*

Layssar, *réfl.* 3268, 5047, *laisser, cesser* [*de faire une chose*].

Leguas 1999, 5118, *lieues.*

Leguetas 2681, *petites lieues.*

Lenegans, *fém. pl.*, 1691, *glissantes.*

Let 1678, *joyeux.*

Leu 144, 665, 2579, 3402, 3403, lieu (*en rime avec Dieu*) 1810, 3056, 3414, 4359, 4791, *vite, promptement.*

Leument 2894, *même sens que le précédent.*

Leus 4251, *léger.*

Ley 477, 1609, 5058, *loi, religion.*

Leyteyra 2317, 2331, *litière.*

Lezer *inf. pris subst.*, 480, *loisir, délai.*

Li, *pour* lor, 115.

Li, *pour* la, 1469.

Lieu, *voir* leu.

Liey, *pron. pers. fém. rég.*, 2861, 3100, 4878, *elle.*

Lingage 277, 4715, *langage;* 3061, 3336, 4120, *langue, pays.*

Listrar, listrat 5177, *bordé.*

Lizar, *part. p. fém.* lizada 1656, *lissée, polie, par extension glissante. Mistral,* LISA.

Loguet 2295, *petit local.*

Lor, *construit avec une préposition, eux* 41, 168, 276, 322, 358-9, 373.

Lors, *possessif, plur. rég.*, 189, 221, 317, 397.

Los, *au sens de* lor, 396, 5168.

Luenh 679, 933, *loin.*

Lugor 2674, *lueur.*

Luns, *suj.*, 67, 376, 619, 840, 848; lunh, *rég.*, 54, 71, 370, 421, 502; lunha 11, 765, 840, 848, 2049; lunh temps 114; lus temps 2283, 3321, *en aucun temps.*

Luy, *construit avec une préposition* 53, 549, 903, 1545.

Luzir 933, *prét.* luzic 1470, *part. pr.* luzent 490, *luire.*

Ma, *pl.* mas, *masc.* 2243, 2816, *fém.* 627, *main;* ma e ma 2010, 2588, 3682, 5146, *la main dans la main;* a lor — 151, *à leur main, en leur pouvoir, de même,* a la — del rey 2181; sobre — 4319, *sur la main* (*il s'agit d'une certaine façon de tenir la lance*).

Macis, aur — 1527, *or massif.*

Macissament 614, *en* [*or*] *massif.. Mistral,* MASSISSAMEN.

Mainada 4516, 4702, mainadas 3988, *troupe, compagnie.*

Mais 638, 2361, 2885, *plus.*

Maistre, 4003, 4028, 4043, 4059, *maître, gouverneur.*

Maizoneta 3105, *petite maison.*

Majer, *sing. suj.*, 2994, *plus grand.*

Majormens 85, majorment, 4165, *surtout.*

Mala, *pris adverb., pour son malheur,* 1297.

Malautes 2317, *malade.*

Malenans (*corr.* malanans) 3252, *qui va mal, qui se sent malade.*

Malvatz, malvada, 983, *mauvaise.*

Mandamen 3806, *ordre.*

Mandat 5254, *même sens.*

Mandils, *pl.* 351, *nappes ou serviettes. Dans* Flamenca, *v.* 505, *les* mandil *servent à essuyer les mains, mais on pouvait se servir, pour cet usage, de la nappe :* « Mantil, *a table cloth* », *Cotgrave. L'anc. fr.* mantil, *pouvait cependant désigner un objet distinct de la nappe et de la serviette, car on lit dans le Dict. de M. Godefroy :* Les nappes, mantilz, serviettes... *Le* mandil *pouvait être en soie. Dans un inventaire de Saint-Victor de Marseille* (1338) : unum mandile de serico.

Manieyra a — 1094, *à la manière.*

Manifestar 4596, *faire savoir.*

Mans 515, *maints, nombreux.*

Mantenent 314, de — 1472, *sur-le-champ.*

Mantener, *subj.pr.* mantenha 182, *défendre, protéger.*

Marcar 1424, *subj. imp.* marques 1479, *marcher, dans le sens le plus restreint* (*marcher sur un tapis*).

Marmet 1465, 2561, 4699, *marbre.*

Marritz 158, marrida 1759, *éperdu, affligé.*

Mas 56, 424, *mais;* — que (ques *devant une voy.*) 69, 222, 560, 722, 1210, 1283, 2638, 2906, 3217, 3345, *mais, sinon que.*

Massa 1227, 1468, 2842, *masse d'armes;* a — 4712, *en masse, ensemble. Cette locut., que Raynouard n'a pas relevée, est encore usitée* (*Mistral,* MASSO).

Mastegar 1705, *mâcher.*

Matar 3212, *frapper au point de faire perdre connaissance. On préférerait* macar, *Raynouard,* IV, 111.

Matre 3127....?

Maustinas, *pl.* maustinasses, 1746, *mâtins. Mistral* MAS-

TINAS. Moustin *existe en gascon* (*Mistral*, MASTIN).
Mazanh 1222, mazan 2430, 3858 4072 (*tous ces ex. en rime*), *bruit, tumulte, mêlée.*
Mazel 689, 4858, *massacre, boucherie.*
Mazeliers 1101, *boucher.*
Mege 3444, 3871, 3873, *médecin.*
Meja 3961 (*en rime*), *intermédiaire.*
Melher, *pl. suj.*, 4300, *milliers.*
Mena, menas 2116, *sortes.*
Menistrar (*lire* amenistrar *au lieu d'*a menistrar?) 2065, *régler, ordonner.*
Menoret 1677, 1829, *cadet, la plus jeune de deux personnes.*
Mens, esser — 1271, *être en moins, manquer à l'appel;* trobar — 1274, *trouver en moins.*
Mentre 441, 1496, *tandis que.*
Meravilha, se dec — 5066, *s'émerveilla, s'étonna.*
Meravilhos 1238, *étonné, abasourdi.*
Mercadejar 4701, acheter.
Merces, redre — 4229, *rendre grâces.*
Merir, que mal no mier 4147, *qui ne mérite pas de mal, qui ne démérite pas.*
Merssaudier 4744, *miséricordieux, qui accorde facilement merci.*
Mesclalha 1198, *mêlée.*
Mesclar 1990, *mêler;* la batalha's mesclada 170, *la bataille est engagée.*
Mesqui, *sing. rég.*, 612, mesquis, *pl. rég.*, 452, *misérable, méprisable.*
Messonja 3457, *mensonge.*
Mest 373, 3136, 3926, *parmi.*
Meteyss, *adj.*, 4277, *même; adv.* (*sinon, lire* meteyss') 2252.
Metre, *prét.* mezon 1168, mezo 2962, *part. p. fém.* mesa 534, *mettre.*
Mezels, mezel, 2991, 2994, 3002, 3008, 3020, *lépreux.*
Mieg, lo — 5025, *la moitié.*
Minhot 1531, 3418, 3463, 3489, 3527, 3578, 3580. 3590, 3834, 3839, *coussin. Ce mot est employé par R. del Cornet* (*Noulet et Chabaneau,* Deux mss. prov., *p.* 14).
Mirar 196, 494, 4705, *regarder, examiner.*
Moc, *voy.* moure.
Monestier 3925, 4075, *moutier, église.*
Montan 82?
Montar, *neutre*, 109, 2665, 2731, *monter à cheval; act.* 4092, *élever en grade.*
Morir, *prét.* muric 343, *cond. pr.* 3767, *subj. pr.* muram 342, *mourir.*
Morn 1336, *morne, triste.*
Mors, a — 1180, *en mordant.*
Morteudatz 4856, *carnage.*

Otra, tot — 2861, *de but en blanc.*

Paciu 799, *passion.*

Pagar, 4133, 4204, *payer, sens métaphorique.*

Pairis, *sing. suj.*, 1639, *parrain.*

Pairo, *sing. rég. de* paire, 3359.

Paisser, *part. p.* pascut 1392, *nourri, repu.*

Pales, a — 5048, 5250, *publiquement.*

Pali (*en rime avec* descubri), 526, *étoffe de soie, anc. fr.* palie.

Palm 3533, *empan* (15 *centimètres*).

Palmier 2512, *palmier.*

Pals, *pl. rég.*, 2761, 4274, *pieux.*

Panar, *réfl.* 3608, *se dérober.*

Pans, a — 1740, *en morceaux.*

Par 83, 353, 651, *pair, compagnon;* 4150, *adversaire égal; adj. dans une proposition négative,* Anc mais son par mazel no vitz 689, anc sa par joya no fo 1416, anc no foro pars (*fém.*) d'aquels 1512.

Par, *pl.* pars, 1575, 1577, *paires.*

Parage, de — 85, 104, 200, 3019, 3335, 4427, *de noble naissance.*

Parar 1452, 5135, *parer, orner.*

Parelh 1276, 4874, 5171, 5175, *paire, couple.*

Parentat 4263, *parenté.*

Parer, *imparf.* paria 535, *prét.* paregron 1158, *fut.* parra 877, parera 4396, *subj. imp.* pares 2659, *paraître, apparaître.*

Paret, 3719, 3733, *paroi, mur.*

Paria 5124, *société compagnie.*

Parssoniers,' *pl. rég.* 4956, *copropriétaires, ayant part à une propriété.*

Part 1880, 5205, *au-delà de, outre;* de — 839, 925, 945, *de la part.*

Partidura 3329, *anc. fr.* parteüre, *division* [*d'une étoffe, d'un vêtement*] *en deux.*

Partiment 2743, 3291, *départ;* 4178, *solution.*

Partir, *subj. pr.* parcatz, 3145; 593, 1044, *fendre en deux; réfl.*, 3145, *se séparer de* [*qqun*], *partir.*

Parvent, far a — 1283, 2552, 3217, 4323, *faire paraître. Il faut peut-être lire* aparvent *en un mot, cf. le* Doctrinal *de Raimon de Castelnau, v.* 176 *et la note de l'éditeur* (*Suchier,* Denkmæler, I, 539).

Pas, a — 146, *au pas;* de bel 4324, 4329, *à une allure modérée.*

Pascor, lo gay temps de — 3841, *le temps de Pâques.*

Passar, *passer, aller;* 2303,

part. p. fém. pessada 3739, *soignée.*

Pessejar 1741, 1951, *mettre en pièces.*

Pestre 5084, *prêtre.*

Petit, un — 89, 583, *un peu,* fort — 553, *très peu; pl. suj.* 811, *peu nombreux.*

Peutrir 1266, *piétiner, écraser. Cf. l'anc. fr.* peautrer, *qui a le même sens.*

Piment 3014, *piment, boisson faite de vin épicé et de miel.*

Pitansa, far uelh de gran — 5121, *manifester par ses regards un sentiment de douceur, de componction.*

Pla, *subst.*, 152, *plaine.*

Plas, pla, *adj.*, 974, *plain, plat; 277, simple, clair,* 277; de — 438, 1568, 2587, 3632, *sur-le-champ, aussitôt.*

Plasentiers, plasentier, plaz-6, 3304, 3558, *agréable.*

Platinas, *plur.*, 1076, *plates d'armure. Anc. fr.* platines.

Play, *pour* plag, ses tot — 2814 (*en rime*), *sans débat, certainement.*

Pleg, tot a — 3672, *pleinement, largement,* a ple, *ou* a plec, *se dit encore dans le même sens. Mistral,* PLE.

Pleguar las portas 530, *plier* (*rabattre*) *les portes.*

Plevir 2856, *subj. imp.* plevis 4571, *engager* [*sa foi*].

Plorar, plura 4512 (*en rime*), *pleurer.*

Plors, *sing. suj.*, 2954, *pleur, lamentation.*

Poder, *prét.* poc 43, 115, 650, pogron 1030; *cond. pr.* pogra 285 1009, pogran 93; *subj. imp.* pogues 1019, *pouvoir;* per — 166, *puissamment;* poder, *pris subst.*, 263, *pouvoir, puissance;* 2726, 4886, *pouvoir* (*au sens d'autorisation*); 2750, *gouvernement.*

Poderage 827, *pouvoir.*

Poderos 563, 610, *puissant.*

Polir, *ind. pr. 3e p.* polis 4324, *caresser; part. p.* politz 1976, *qui a le poil uni, lissé* (*en parlant d'un cheval*); 474, *poli, bien élevé.*

Pols 2969, *coq.*

Popar 878, *têter.*

Port 2763, *entrée, passage.*

Portanel 528, *petite porte, guichet. Mistral,* POURTANÈU *et* POURTANELLO.

Prebenda 3906, *prébende, source de revenus.*

Prens 3865, *enceinte.*

Prepausar 58, 210, 283, 324, 781, *notifier, intimer; fréquemment employé de la même manière dans la rédaction en prose de la Chanson de la crois. albigeoise.*

Pres, *pl.*, 4510, *prisonniers.*

Presar, *voy.* prezar.

Presset, 186, 2679, *auprès.*

glapissement (Lex. rom. V, 26, *et Mistral*).

Quinh, quinha 1463, *de quelle sorte*. Quinh, *selon les* Leys d'amors (II, 46), *se rapporte à la qualité* (« quinhs es le reys ? *deu hom respondre* aytals, *o* bels, azautz, cortes... », *tandis que* quals se *rapporte à la substance*.

Quitis 1157, 2213, *quitte*.

Quo, *voy*. co.

Quom 2841, *pour* com, *où faut-il lire* qu'om?

Rajar 334, *rayonner, envoyer ses rayons* (*en parlant du soleil*).

Rampalm 3825, *feuille de palmier;* 3534, *le jour des Rameaux*.

Rams 3821, [*dimanche des*] *Rameaux*.

Rasitz, *voy*. razitz.

Rauba 1585, 3399, *robe;* de majers raubas d'escudier 3377, *au nombre des écuyers qui reçoivent les meilleurs robes, en q. q. sorte écuyer de première classe* (*p.-ê. faut-il supprimer* d') ?

Raubar 217, *dépouiller, voler*.

Raustir 259, *rôtir, brûler*.

Razitz, rasitz, *sing. rég*., 10, 2200, *souche, racine* (*fig*.), *origine*.

Razo 57, 209, *ce qu'on a à dire*.

Razonar 3374, *réfl*. 3665, *parler, s'expliquer*.

Re, en — 243, 4172, *en rien;* non — 176, *néant*.

Receptar 950, *recevoir*.

Recobrar 1141, *recouvrer*.

Reconoyssensa 2479, *reconnaissance* [*d'un fief*], *p.-ê. aussi le don offert comme marque visible de la reconnaissance*.

Reconoysser 4153, 4173, 4175, 4185, *reconnaître* [*un fief*], *terme féodal*.

Recrear, *réfl*., 3198, *se remettre, se rétablir*.

Reculhir 1116, *accueillir, accepter pour adversaire*.

Redempsso 130, 2202, *rançon, ici droit de péage*.

Redon, en — 1051, *en rond, en tas*.

Redre 1767, 4229; *cond. p*. rendera 4670, *rendre;* — mort e venent 4151. *Voy*. merces, mot.

Refermar 397, *confirmer, affermir*.

Refrescar 1473, *rafraîchir, nettoyer*.

Refut, tener a refut (*ms*. arrefut), 4322, *mépriser, dédaigner*.

Regarar 2785, *regarder*.

Regartz, regart 4260, 4270, 4364, *crainte*.

Rege 2831, *pris adverb*., *raide*.

Regeime 3368, *royaume*.

Regir 2771, *gouverner*.

Regirar, *réfl*. 1037, 1138, *se retourner*.

Remaner, *prét*. remas 1196,

cum equis », Donat proensal, *table des verbes. Ce sens ne paraît pas convenir aussi bien au v.* 2968. *Se trouve aussi en catalan; cf. Mussafia, glossaire du poème des Sept Sages. Mistral*, ROUSSEGA.

Rossinier, *voy.* rocinier.

Sa 3502, *sain.*

Sabblo 1072, 1103, *sable.*

Saber 71, 94; *ind. pr.* sab 4317; *prét.* saub 11, 14, saubon 209, saubo 3869; *fut.* saubrez 91; *cond. passé* saubra 2855; *subj. pr.* sabcha 4137; *imp.* saubes 3953, 3955; *savoir; impers.*, 71, 669, *faire éprouver une sensation* (*proprement la sensation du goût*).

Sal, *adj.* 3502, *sauf; adv.* 619.

Salvagia, *adj. fém.*, 1716, *sauvage.*

Samit 473, — blanc 1001, 1571, samitz, *pl. rég.*, 1424, *sorte d'étoffe de soie; voy. le vocab. de l'*Escoufle.

Sanaphils (*corr.* anaphils?), *pl. rég.*, 513, *sorte de trompette. Ce mot est sûrement le même que l'esp.* añafil (*Diez*, Etym. Wœrt., II *b*), *qui se rencontre en prov. sous la forme* nafil (*G. Anelier*, Guerre de Navarre, *v.* 4715) *ou* namfil (*Du Cange*, NAMPHILUM, *où ce mot est traduit à tort par* « *tambour* »; *cf. ibid.*, DANAFIL, *où il faut lire* d'anafil).

Sarra, *voy.* serrar.

Saub, saubes, saubo, *voy.* saber.

Saumatiers, *pl. rég.*, 4634, *conducteurs de bêtes de somme. Mistral*, SAUMATIÉ.

Saumiers 106, 163, *bêtes de somme.*

Saur 487, *de couleur claire, en parlant d'un cheval.*

Savals 2212, 3102, *du moins.*

Savay 4145, *méchant, cruel.*

Sazina 4986, *saisine.*

Scapssar, *voy.* escapssar.

Scuzar, *voy.* escusar.

Segons, cozis — 2199, *cousin issu de germains. Mistral*, COUSIN.

Seguentre, de — 1254, *aussitôt après.*

Seguir 1660, 2824, 4458; *ind. prés.* sec 2832, 4326; *prét.* seguit 3062; *part. p.* segutz 1818, *suivre.*

Segur 993, *sûr, qui est en sécurité; pris adverb.*, 959; *en sécurité, avec confiance.*

Segurar 3153, *garantir* [*à quelqu'un de ne lui faire aucun mal*].

Segurtat 845, *sûreté, garantie.*

Semblan, per — 27, *apparemment.*

Sen, no — 281, *non-sens, folie.*

Sendat 253, 3388, *anc. fr.* cendé, *étoffe de soie.*

Senes, 18, 1340, 1560, — tot 5010, *sans.*

Senha 195, *enseigne, drapeau;* cridar sa — 181, 4459, *crier son enseigne, pousser son cri de guerre;* 2973, 2976, *mot de passe, mot d'ordre.*

Senhal 967, 1000, *signe distinctif qu'on portait pour se faire reconnaître dans les combats; pouvait se placer sur les armes,* 967, *sur l'écu,* 3484, 3497, 3507, 3515, *sur un char,* 1993; *signe de la croix,* 2748.

Senhalat, *part. p. pl. suj.* 1000, [*hommes*] *pourvus du* senhal.

Senhar, 357, 1614, 1806, 1808, 2090, *signer, marquer du signe de la croix; réfl.* 1139, *se signer.*

Senher (*pour* cenher), *prét.* seyss 1046, *ceindre.*

Senhors, *sing. suj.,* 4581, 4957, *seigneur.*

Senhssatz 2069, *part. p. d'un verbe* senhssar, *d'ailleurs inconnu, qui paraît signifier ceindre.*

Sercar, serquec (*pour* cerquec) 4764, *chercher, poursuivre.*

Serp 1195, cerp 1332, 1337, 1338, *serpent.*

Serrar 1008, 3609; *ind. pr.* sarra (*toujours en rime avec* Barra) 1106, 2560, 2698, 2760, 4698; *part. p.* serratz 4274, 2760, *serrer, enserrer;* 2698, *même sens au fig.; réfl.* 1008, *se serrer, serrer les rangs; réfl.,* 2560, 4698, *être serré, entouré* (*en parlant d'une ville*); *par ext.,* 1106, *serrer avec l'épée, pousser l'épée dans les reins.*

Serrutz, *pl., emploi du suj.,* 1746... ?

Sers, *sing. suj.,* 1658, *cerf.*

Sert, *voy.* cert.

Sertas, *pour* certas, 4654, *certes.*

Ses tot 1165, 1340, 1637, ses tota 911, *sans;* ses que, *voy.* no.

Setïar, *réfl.,* 3690, *s'asseoir.*

Sezer 729, 2782, 4885; *prét.* sec 3961, 4619, *subj. imp.* segues 4617, *s'asseoir, siéger.*

Si e si 3708, 4065, *positivement, d'une façon certaine;* si que no, *voy.* no.

Sibeus 70, *pour* si be vos.

Sieu, *sing. rég.* 937 (*en rime*), *son; pl. suj.* siey 252, 1215, sieu (*en rime*) 748, *ses.*

Silh, silha 3913, *pour* cilh, *celui, celle.*

Sirvens, sirvent 548, *serviteur* (*opposé à* senhor); 143, 163, 4373, *fantassin, homme de pied;* sirventa 5334, *servante.*

Sis 131, *mot douteux; voir la note.*

Sisclato 1587, *pour* cisclato; *cf. le vocab. de la chanson de la croisade albigeoise.*

So, *pron. neutre, placé avant le verbe,* 303, 3972, 4322, *cela. En des loc. telles que* no so tengron pas a joc 161, no so tengron a sojorn 184, *etc., il faudrait p.-ê. lire* s'o *en considérant le verbe comme réfléchi; cf.* no m'o tengui a gab, 2866.

Sobrebe 3351, *très bien, plus que bien.*

Sobrebel 2645, 3555, 3916, 5179, *très beau.*

Sobrebo, sobrebona 1047, *très bonne.*

Sobrecorrent 4021, *très raide, très en pente (en parlant d'une côte).*

Sobregran 4928, 5133, 5243, *très grand.*

Sobremeravilha, 4598, *merveille, étonnement extrême.*

Sobrenom 1564, *surnom.*

Sobrier 883, 1049, 1172, 1239, 2644, *supérieur, démesurément grand.*

Sobtamens 164, *soudainement.*

Sobtar 4424, *opprimer, écraser (au propre), littéralement mettre sous soi.*

Sobte 2601, *soudainement.*

Soc 1059, *soc, tronc servant d'établi aux charpentiers.*

Socres 2368, sogres 2454, *beau-père.*

Soffanador 191, *qui refuse, ou, peut-être, qui doit être refusé, méprisé; il s'agit de guerriers qui ne sont pas* soffanador, *c'est-à-dire qui ne sont pas des hommes à refuser le combat, ou qui ne sont pas à mépriser.* Sofanar, *mot dont l'origine est encore incertaine (Diez,* Etym. Wœrt., II *b*, sosanar, *cf.* Zeitschr. f. rom. Phil., VI, 110), *signifie « refuser ». Dans le* Ferabras *provençal,* Car mon caval sofanas (*v.* 1401) *correspond dans le* Fierabras *français à* Quant mon ceval refuses (*v.* 1136). *Cf.* Breviari d'amor *v.* 28485, son soffanat e mespres.

Sojornar 4258, *se reposer.*

Sojorns 118, 184, *repos agréable.*

Sol 1024, 1211, 2753, *seulement;* ab — 804, 958, 4037, *pourvu seulement, à cette seule condition.*

Solatz, solas 118, 1968, *plaisir de la conversation;* 3687, 4293, *compagnie, société;* far — 3542, *tenir compagnie.*

Soler, sol 990, solïatz 4779, *avoir coutume.*

Soleta 911, *seule.*

Somi 3896, 4014, *songe.*

Somjar 3890, *songer, rêver.*

Somrire 90, *prét.* somri, *réfl.* 332, *sourire.*

Sonar a 1318, 1450, 2712,

2901, 3330, 3383, 4536, *interpeller.*

Sopa 2424, *soupe, tranche de pain qu'on trempait dans le bouillon.*

Soptamens 164, soptament 2603 (*les deux en rime*) *aussitôt.*

Sort, *loc.* non o diss pas ad home sort, 776, *il ne parla pas à un sourd; cf.* Flam. *v.* 480.

Sosmes 4112, *sujet vassal.*

Sostener (*en rime*) 68, sostenir 73, *soutenir, défendre.*

Sovenet 4366, *souvent.*

Spaza, spasa 930, 1044-5, *épée.*

Star, *voy.* estar.

Stola, la — 2384, *l'étole.*

Suau, *adj. neutre pris adverb.,* 113, 3311, *doucement.*

Suenh, se donar — 3326, *s'inquiéter, se préoccuper.*

Sufertar 782, *supporter, souffrir.*

Sufrir 3931, *porter?*

Sul, suls, *pour* sus lo, sus los.

Sus 179, 194, *sur, au-dessus, en haut;* sul, *pour* sus lo, 576, 834, 909, 931; suls, *pour* sus los, 4984.

Susar, suzar 3316, 3692, *suer.*

Ta, *suivi d'un adjectif,* 2622, 2625, 4681, *si, tellement.*

Taflur, 370, *terme de mépris, appliqué aux Sarrazins; au sens original, truand, vagabond; voy. Diez,* Etym., Wœrt., II *c.*

Tal, per — 511, 748, 1486, 2723, 4703, *afin que.*

Talent, a non — 4368.

Talh, de bon — 2059, 4251, de bel — 3750, *de belle taille, de belle forme, en parlant d'une personne.*

Talhada, d'obra — 154, *en pierres taillées.*

Talhador 4639, 4641, *tailloir, sorte de plat ou d'assiette.*

Talhar 3970, *découper* [*les viandes*].

Tancar 2836, 4311, *fermer.*

Tanher, *prés.* tanh (*réfl.*) 631, 3854, *imparf.* tanha (*réfl.*), *pour* tanhia, 3569, *prét.* tayss 49, 2432, *convenir, être à propos.*

Tant, ab —, am —, *voy.* ab; en — que 571, *en tant que, en ce que;* per — 4328, *pour autant, pour cela.*

Taparels 3210, *bâtons, massues. Mistral,* TAPARÈU.

Tapit (*en rime*) 1783, tapi 1376 (*en rime*), *tapis.*

Tapital 1573, *tapis.*

Tassas 2423, *tasses.*

Tastar 3309, *tâter, goûter.*

Tayss, *prét. de* tanher.

Temer, *ind. pr.* tem 4172, temem 243, 552; *prét.* temegron 3998, *craindre.*

Temeros 4848, *craintif.*

Temor 4889, *crainte.*

Temps, per — 5246, *bientôt; cf. le vocab. de* l'Escoufle.

Tendir 3539, *retentir*.

Tenir 958, 1175 (*en rime*), 2965, 4267, *ind. prét.* tengui 2866; *condit. passé* tenguera 993; *loc.* — a gab 2866, [*ne pas*] *tenir pour une plaisanterie,* — a joc 161, [*ne pas*] *tenir pour un jeu;* — a refut (*ms.* arrefut) 4322, *mépriser;* — a sojorn 184 [*ne pas*] *tenir pour repos, pour plaisir;* — amor 1492, *porter de l'affection* [*à quelqu'un*]; — lo camp 993, 4267, *avoir la garde d'un champ clos;* se — per, *avec un adj.*, 158, *se tenir pour...*; per la fe quem tenetz 2789, 3712.

Terrenal, paradis — 2498, *paradis terrestre.*

Tertia 2334, *heure de tierce.*

Testa, jurar sa — 3950, *jurer sur sa tête.*

Tieus, *pron. poss. pl. rég.*, 605, *tiens.*

Tieyra, a — 580, *en ligne.*

Tirar 986, *tirer, traîner; réfl.* 2206, *se tirer* [*à l'écart*].

Tocar, *voy.* balh.

Tolir, *prét.* tolc 1154, 4060; *subj. pr.* tuelha 5342, tolam 4006; *imp.* tolguesso 712; *part. p.* tout 4771, toutz 1739, touta 4682; *enlever; réfl.* 712, 1666, *renoncer.*

Torns, *pl. rég.* 2660, *ban, sonnerie de trompette.*

Torr 155, 4283, *tour.*

Torrela 4289, *tour.*

Torser, *prét.* tortz 736, 3114, *tordre.*

Tostemps 1156, 2448, 3093, *toujours.*

Touta, *part. p. de* tolir; mala — 4681, *maletôte, exaction.*

Tozet 4352, *jeune homme.*

Tozeta 3106, 3668, *fillette.*

Tracher 1040, trachers 4847, trachor 1248, 2825, 2887, 2889, 2932, *traître.*

Tracïo 2211, *trahison.*

Trag, *part. p. de* traire.

Trainutada 4834, *nuitée, durée d'une nuit.*

Traire 375, *ind. pr.* traso 4440, *prét.* trayss 1048, 1179, 3107, *part. p.* trag. 1753, trait 2625; *tirer, arracher;* — mal 2625, *supporter du mal.*

Trap 829, 1583, *tente, anc. fr.* tref.

Tras 903, *derrière.*

Trasir, *part. p.* trasitz 2209, *trahir.*

Trassir, *part. p. fém.* trassida 1711, *s'évanouir.*

Trast 3520, *tréteau, sorte de table montée sur chevalets.*

Traucar 1011, 1023, 1206, 4027, 4370, *trouer, percer.*

Trauquet 3607, *trou.*

Traütage 125, 136, 1945, 2189, 2473, 4119, *tribut.*

Travers, en — 1049, *en travers.*

Trebalh 4356, *peine, labeur;* senes son — 1214, *sans avoir à se donner de peine.*

Trencar 688, *semble employé comme neutre, être tranché.*

Treps, *pl. rég.*, 3858, *danses.*

Trescambada 1655, *culbute.*

Treva 257, *trêve.*

Triar 97, 833, 2240, 4233, 4566, *choisir; réfl.* 1010, 1066, *se choisir, se désigner [pour faire une chose].*

Trigar, triguar 2715, *tarder; réfl.* 1234, *se retarder, prendre du temps;* ses — 2700, ses pus — 894, 1394, 2361, 2381, 2615, *sans retard, sans plus de retard.*

Trilha 3956, *treille.*

Tro 1027, 1359, 1513, *jusqu'à, jusqu'à ce que.*

Tro 2130, 3284, *ciel.*

Trop, *voy.* pauc.

Tros, *pl.* trosses 3186, *tronçons, morceaux.*

Trot, de — 2832, *au trot.*

Trotar 903, *trotter.*

Truan 420, *épithète injurieuse, employée ici sans signification précise.*

Trufa 1664, *rire, explosion de gaîté.*

Tuba 1514, *trompette.*

Tumbar 4437, *tomber (au sens ancien), faire la culbute; voir* Daurel e Beton, *au vocabulaire.*

Tums, *rég. pl.*, 4437, *culbutes.*

Ubrir 372, 528, 3680, *subj. imp.*u bris 3656, *ouvrir.*

Ueyss 3772, *huis.*

Ufrir 1578, *offrir.*

Urtar, *gér.* urtan 3170, *se heurter.*

Usset 3691, *petit huis.*

Vailet, vaylet 105, 4634, *vallet, serviteur.*

Vairet 3329, *vair.*

Val 1615, 1622, *pour* va (*ou* vai) li.

Valat 750 (*cf.* val, 862), 4057, *fossé.*

Valer, *ind. pr. 1re pers.* vali 3235, *subj. pr.* valha 1012, 2927, *valoir, porter secours.*

Vas 653, 3991, *vers.*

Vas, *pl. rég.*, 114, *fatigué, affaibli;* 681, *vain, léger d'esprit.*

Vassal 1006, 4279, vassalh 966, 972, 1036, 2830, 2950, *guerrier.* (*La différence de graphie est sans importance, ce mot étant toujours en rime avec* caval *ou* cavalh.)

Vassalage 4385, *exploit, action d'éclat.*

Vaylet, *voy.* vailet.

Vec vos 142, 198, 538, 660, 758, 891, *voici;* vec les vos 412, 1080, *les voici.*

Vedar, *prét.* vedec 3611, *défendre, interdire.*

Veguada, la — 4978, *cette fois, alors.*

Velhar 4074, *veiller.*
Venceire, *pl. rég.* vencedors 581, *vainqueurs.*
Vencezo 975, *victoire, proprement l'action de vaincre. Ici ce mot s'applique à un combat singulier qui doit avoir lieu.*
Venguda, de — 164, 1135, *aussitôt.*
Venir, *prét.* venguist 1785, vengro, vengron 1162, 1202, vengueron 1170, 1674, *fut.* vendré 2518, *venir.*
Vertadier 2306, *véridique, franc.*
Vertut 1141, *force;* 1390, *miracle;* peiras de — 1535, *pierres douées d'une vertu.*
Veser, *voy,* vezer.
Vestidura 2269, *vêtement.*
Vetz 1117, *fois;* la — 1908, *alors, cf. le béarnais* las betz; totas — 4433, 4889, *toutefois.*
Veus, *pour* ve vos, 234, 997, 3209, *voici.*
Vezer 491, 847, veser 93, 698; *ind. pr.* veg 1695, 3335, vezes 437, vesem 72; *prét. s. 3e p.* vic 35, 247 (*en rime*), 376 (*id.*), 670, 698, 706, 915, vi 40 (*en rime*), *pl. 1re p.* vim 1942; *2e p.* vitz 689; *3e p.* viro 185, 1061; *cond. p.* viratz 354, 4072, viram 4818; *subj. pr.* vejam 91; *imparf.* vis 485, 933, 996, vissem 4782, visso 1027, *part. p.* vist 4248; *voir;* vesent de totz 109, 541, 674, 1813, 2245, *sous les yeux de tous.*
Via, *fig.*, bona — 1326, *bonne voie, au fig., bon parti;* quals vias fe 3456, *quelles voies [elle] fit, au fig., quel fut son sort.*
Viandas 157, *vivres.*
Viassament 4166, *promptement.*
Victoria 380, *victoire.*
Vigor, per — 1022, *par force.*
Vironar 2935, *entourer, bloquer [un château].*
Vis, esser a — 3296, *être avis, paraître bon.*
Vist, esser a — 716, 5330, *même sens.*
Vista 2979, *vue.*
Viure 4783, *ind. pr.* viu 923, 1297, *prét.* visquec 2655, visquet 5270, visc 5267, *vivre.*
Vodar 2289, *vouer, faire vœu.*
Vol 2282, 4342, *vouloir, volonté.*
Voler, *ind. pr. s. 1re p.* vuelh 268, 345; *2e p.* vos 4854; *3e p.* vol. 723; *pl.* voletz 3624; *prét. s. 2e p.* volguist 582, 584, 604; *3e p.* volc 110-1, 698; *pl.* volgro, volgron 57, 103, 206, volgueron 1431; *fut.* voldra 461; *cond. p.* volgram 4783, volgueran 207; *subj. pr.* vuelhatz 218; *imparf.* volgues 137; *vouloir;* 3624,

désirer; auxil. 110, 112, 217, 218, 862.

Voluntat, de — 460, *de plein gré.*

Voluntos 819, 4748, *désireux;* 4036, *de bon cœur, volontiers.*

Voutejar 4054, *tourner en divers sens, terme d'équitation.*

Y, *suivi d'un mot commençant par* a, 2385, 2849, 4454, *et.*

Y, *pour* li, 2504, 2813, 4175.

Yfanta, *voy.* ifanta.

Yferns, *pl. rég.*, 601, *les enfers.*

Ysnel 2708, 4826, *vif, rapide.*

Ysnelanent 1499, *rapidement.*

Yssament 3599, 3908, 4253, *également.*

Yssir 139, 181, 464, 740, 1043, 1831, *cond. passé* issira 2936, *sortir.*

ERRATA

155, *supp. la virgule.* — 395, tres, *on préférerait* res. — 430, qu'es, *lis.* ques. — P. 15, *rubrique,* del, *lisez* dels. — 510, *suppr. la virgule.* — 924, *lis.* liurar. — 1386, f. 21, *lis.* f. 12. — 1679, 'vïan, *lis.* 'vian. — 1796, *rétablir dans le texte la leçon* crossat *rejetée en note.* — 1979, *mettre une virgule à la fin du vers.* — 2134, *lis.* rics. — 2182, fay, *corr.* fey. — 2477, *suppr. la virgule.* — 2480, *corr.* atendenssa. — 3028, vint, *corr.* vins. — 3441, *mettre point et virgule après* reys. — 3743, *mettre un point à la fin du vers.* — 3744, *suppr. la ponctuation à la fin du vers.*



Publications de la Société des Anciens Textes français (*En vente à la librairie* Firmin Didot et Cie, *56, rue Jacob, à Paris.*)

Bulletin de la Société des Anciens Textes français (années 1875 à 1896). N'est vendu qu'aux membres de la Société au prix de 3 fr. par année, en papier de Hollande, et de 6 fr. en papier Whatman.

Chansons françaises du xve siècle publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris par Gaston Paris, et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par Auguste Gevaert (1875). *Epuisé.*

Les plus anciens Monuments de la langue française (ixe, xe siècles) publiés par Gaston Paris. Album de neuf planches exécutées par la photogravure (1875). . . . . 30 fr.

Brun de la Montaigne, roman d'aventure publié pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Paris, par Paul Meyer (1875) . . . . . 5 fr.

Miracles de Nostre Dame par personnages publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par Gaston Paris et Ulysse Robert; texte complet t. I à VII (1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1883), le vol. . 10 fr.

Le t. VIII, dû à M. François Bonnardot, comprend le vocabulaire, la table des noms et celle des citations bibliques (1893). . . . . 15 fr.

Le t. IX et dernier contiendra l'introduction et les notes.

Guillaume de Palerne publié d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, par Henri Michelant (1876). . . . . 10 fr.

Deux Rédactions du Roman des Sept Sages de Rome publiées par Gaston Paris (1876). . . . . 8 fr.

Aiol, chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris par Jacques Normand et Gaston Raynaud (1877). . . . . 12 fr.

Le Débat des Hérauts de France et d'Angleterre, suivi de *The Debate between the Heralds of England and France*, *by* John Coke, édition commencée par L. Pannier et achevée par Paul Meyer (1877). . . . . 10 fr.

Œuvres complètes d'Eustache Deschamps publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, t. I à VI, et par Gaston Raynaud, t. VII à IX (1878, 1880, 1882, 1884, 1887, 1889, 1891, 1893, 1894), le vol . . . . 12 fr.

Le Saint Voyage de Jherusalem du seigneur d'Anglure publié par François Bonnardot et Auguste Longnon (1878). . . . . 10 fr.

Chronique du Mont-Saint-Michel (1343-1468) publiée avec notes et pièces diverses par Siméon Luce, t. I et II (1879, 1883), le vol. . . . . . . 12 fr.

Elie de Saint-Gille, chanson de geste publiée avec introduction, glossaire et index, par Gaston Raynaud, accompagnée de la rédaction norvégienne traduite par Eugène Koelbing (1879). . . . . 8 fr.

Daurel et Beton, chanson de geste provençale publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique appartenant à M. F. Didot par Paul Meyer (1880) . . . . 8 fr.

La Vie de saint Gilles, par Guillaume de Berneville, poème du XIIe siècle publié d'après le manuscrit unique de Florence par Gaston Paris et Alphonse Bos (1881) . . . . 10 fr.

L'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour, poème attribué à Martial d'Auvergne, publié d'après les mss. et les anciennes éditions par A. de Montaiglon (1881) . . . . 10 fr.

Raoul de Cambrai, chanson de geste publiée par Paul Meyer et Auguste Longnon (1882) . . . . 15 fr.

Le Dit de la Panthère d'Amours, par Nicole de Margival, poème du XIIIe siècle publié par Henry A. Todd (1883) . . . . 6 fr.

Les Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, publiées par H. Suchier, t. I et II (1884-85) . . . . 25 fr.
Le premier volume ne se vend pas séparément ; le second volume seul 15 fr.

La Mort Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par J. Couraye du Parc (1884) . . . . 10 fr.

Trois Versions rimées de l'Évangile de Nicodème publiées par G. Paris et A. Bos (1885) . . . . 8 fr.

Fragments d'une Vie de saint Thomas de Cantorbéry publiés pour la première fois d'après les feuillets appartenant à la collection Goethals Vercruysse, avec fac-similé en héliogravure de l'original, par Paul Meyer (1885). 10 fr.

Œuvres poétiques de Christine de Pisan publiées par Maurice Roy, t. I et II (1886, 1891), le vol . . . . 10 fr.

Merlin, roman en prose du XIIIe siècle publié d'après le ms. appartenant à M. A. Huth, par G. Paris et J. Ulrich, t. I et II (1886) . . . . 20 fr.

Aymeri de Narbonne, chanson de geste publiée par Louis Demaison, t. I et II (1887) . . . . 20 fr.

Le Mystère de saint Bernard de Menthon publié d'après le ms. unique appartenant à M. le comte de Menthon par A. Lecoy de la Marche (1888). 8 fr.

Les quatre Ages de l'homme, traité moral de Philippe de Navarre publié par Marcel de Fréville (1888) . . . . 7 fr.

Le Couronnement de Louis, chanson de geste publiée par E. Langlois, (1888) . . . . 15 fr.

Les Contes moralisés de Nicole Bozon publiés par Miss L. Toulmin Smith et M. Paul Meyer (1889) . . . . 15 fr.

Rondeaux et autres Poésies du XVe siècle publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Gaston Raynaud (1889) . . . . 8 fr.

Le Roman de Thèbes, édition critique d'après tous les manuscrits connus, par Léopold Constans, t. I et II (1890) . . . . 30 fr.
Ces deux volumes ne se vendent pas séparément.

Le Chansonnier français de Saint-Germain-des-Prés (Bibl. nat. fr. 20050), reproduction phototypique avec transcription, par Paul Meyer et Gaston Raynaud, t. I (1892) . . . . 40 fr.

Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, publié d'après le manuscrit du Vatican par G. Servois (1893) . . . . 10 fr.

L'Escoufle, roman d'aventure, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal, par H. Michelant et P. Meyer (1894) . . 15 fr.

Guillaume de la Barre, roman d'aventure, par Arnaut Vidal de Castelnaudari, publié par Paul Meyer (1895) . . . . 10 fr.

Le Roman de Meliador, par Froissart, publié par A. Longnon, t. I et II (1895), le vol . . . . 10 fr.

Le Mistère du viel Testament publié avec introduction, notes et glossaire, par le baron James de Rothschild, t. I-VI (1878-1891), ouvrage terminé, le vol. . . . . 10 fr.

(Ouvrage imprimé aux frais du baron James de Rothschild et offert aux membres de la Société.)

Tous ces ouvrages sont in-8°, excepté *Les plus anciens Monuments de la langue française*, album grand in-folio.

Il a été fait de chaque ouvrage un tirage à petit nombre sur papier Whatman. Le prix des exemplaires sur ce papier est double de celui des exemplaires en papier ordinaire.

Les membres de la Société ont droit à une remise de 25 p. 100 sur tous les prix indiqués ci-dessus.

La Société des Anciens Textes français a obtenu pour ses publications le prix Archon-Despérouse, à l'Académie française, en 1882, et le prix La Grange, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1883 et 1895.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.


SOCIETE: DES: ANCIENS: TEXTES: FRANCAIS
· MDCCC · LXXV ·